Mme D'ARBOUVILLE

Marie-Madeleine

PQ
2153
.A43
M2
1897
SMRS

MARIE-MADELEINE

CALMANN LÉVY. ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

UNE VIE HEUREUSE . . . . . 1 vol.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MARIE-MADELEINE

LE MÉDECIN DU VILLAGE

RÉSIGNATION

PAR

M^me D'ARBOUVILLE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897
Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mariemadeleinele00arbo

PRÉFACE

Les œuvres de madame d'Arbouville ont déjà été imprimées, mais alors elles n'étaient pas destinées à une grande publicité : tirées à un petit nombre d'exemplaires, elles ne sortirent pas des mains d'un nombre très restreint d'amateurs de bonne littérature.

Un premier volume parut en 1841, et fut exclusivement distribué aux parents et aux amis de l'auteur.

Un peu plus tard, sur la demande de la reine Marie-Amélie, madame d'Arbouville autorisa la publication d'un second volume de nouvelles, qui sortit de l'Imprimerie royale et fut vendu au profit d'une œuvre organisée pour venir en aide aux habitants de la Guadeloupe, si cruellement éprouvés par le tremblement de terre de 1843.

Enfin les œuvres complètes de madame d'Arbouville furent publiées dans l'année 1855; tirée à un nombre d'exemplaires très restreint, cette édition de luxe fut encore vendue au profit d'une œuvre de charité.

L'accueil que la presse fit à cette époque aux œuvres de cette femme d'esprit nous permet de penser que la présente édition sera favorablement accueillie du public.

Madame d'Arbouville était l'arrière-petite-fille de madame la comtesse d'Houdetot, si connue par la grâce de son esprit et qui réunissait dans son salon, pendant la seconde partie du siècle dernier, les principales illustrations du monde politique et littéraire.

On ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes que nous détachons d'une préface de M. de Barante, qui parut en tête d'une précédente édition :

« Elle tenait de sa grand'mère le nom de Sophie, et fut élevée dans les souvenirs et les traditions du salon de madame d'Houdetot. Ce n'est pas seulement sa mère (madame de Bazancourt) qui lui inspirait le désir de développer ses heureuses facultés et qui donnait du mouvement à cet esprit à la fois naturel et cultivé : elle était aussi l'enfant de la

maison chez madame de la Briche et chez madame Molé; elle y vivait au milieu d'une société qui conservait les goûts et les manières du grand monde d'autrefois, en même temps qu'elle réunissait les hommes distingués d'une génération nouvelle, dont l'esprit et les idées s'étaient formés par le spectacle et les épreuves de la Révolution qui avait détruit l'ancien ordre social.

» Le moment où mademoiselle de Bazancourt commençait à voir le monde contribuait efficacement à lui donner de l'émulation et du ressort : c'était une époque d'activité intellectuelle. Pendant les heureux loisirs de la Restauration, les lettres avaient pris un nouvel essor; elles semblaient affranchies de l'imitation et des règles formelles ; elles étaient en communication avec les littératures étrangères. Elles s'inspiraient surtout des impressions personnelles, et cherchaient à leur donner de l'effet en appelant l'imagination comme auxiliaire du sentiment. Cette nouvelle école poétique exerçait une vive séduction sur l'esprit de la jeunesse; elle adoptait avec empressement une manière et un langage qui lui semblaient plus libres et plus intimes.

» Mademoiselle de Bazancourt ressentit le

charme de cette poésie rêveuse et lyrique, dont les *Méditations* de M. de Lamartine étaient le plus parfait modèle. Son caractère n'avait rien de triste; sa conversation était animée, ses impressions vives ; elle aimait à les communiquer. Toutefois, lorsqu'elle se retirait en elle-même, son imagination se portait vers le côté sombre de la vie ; elle voyait les misères de l'âme humaine, le néant des illusions, l'inconsistance des sentiments; dans les affections, elle cherchait les chagrins, et, rendant aux passions le sens primitif du mot, elle les peignait comme une souffrance. Ainsi que la littérature contemporaine, elle trouvait la douleur plus poétique que le bonheur... »

Madame d'Arbouville mourut le 22 mars 1850.

MARIE-MADELEINE

She looked a sadness sweeter than her smile,
As if her heart had deeper thoughts in store,
She must not own-but cherish'd more the while
For that compression in its burning core.

BYRON.

MARIE-MADELEINE

PREMIÈRE PARTIE.

Je revenais à Paris après six ans d'absence; un violent chagrin, une de ces douleurs qui bouleversent toute une vie, m'avait brusquement arraché à mon pays, à mes amis, à ces habitudes de tous les jours qui forment les douces chaînes par lesquelles notre existence s'attache à celle des autres. J'étais parti sans rien me réserver pour l'avenir; je n'avais fait nul adieu. J'avais brisé ma vie, je ne l'avais pas suspendue. Je traversai au hasard maintes contrées diverses. Mes yeux, pendant longtemps, ne s'arrêtèrent sur aucun pays; mes oreilles ne

retinrent le sens d'aucune parole. Peu à peu mes yeux regardèrent et mes oreilles entendirent, puis mon attention se fixa et mon intelligence écouta. Alors on crut que j'étais consolé..... Non ! mais j'étais résigné.

Dans ce monde où nous vivons quelques années, où nous sommes heureux quelques heures, si nous ne pleurons que quelques jours, c'est qu'après avoir jeté un premier cri de douleur au milieu de la foule indifférente, nous rappelons à nous nos larmes et nos gémissements; nous dérobons notre peine à tous les yeux, nous en faisons l'idole cachée du sanctuaire de notre cœur. En nous alors tout se ressent de cette sainte présence, de cette intime union de l'âme avec un regret; nous faisons silence au dedans de nous-mêmes, nous nous enveloppons d'un pieux recueillement; nos regards deviennent plus doux, notre voix plus pénétrante.

Le malheur !... c'est bien là vraiment le baptême de l'âme; c'est là l'eau sainte, mais amère, qui lave les souillures. Si toutes les vies commençaient comme la mienne par le malheur,

toutes les vies resteraient pures. On apporte dans le monde un calme décourageant, une banale bienveillance pour cette foule d'indifférents, une indulgence pleine de pitié pour tous ces êtres dont on attend si peu, et auxquels on ne demande rien. Faire le mal, c'est essayer les divers sentiers de la vie, c'est chercher au loin ce qu'on n'a pas trouvé devant soi, c'est n'avoir pas dit adieu au rêve non accompli de son jeune âge, c'est vouloir vivre encore, n'importe à quel prix, tandis que moi je suis mort de cœur, d'âme et de pensées. Je plains ceux qui, se laissant prendre à ce simulacre de vie, me tendent la main et me disent avec un joyeux sourire : « Nous te retrouvons ! »

Celui qui lit du haut des cieux dans le secret de nos cœurs sait qu'il a fermé pour moi le livre dans lequel s'inscrivent les joies, les douleurs et les souvenirs ; que ma dernière page depuis longtemps y a été écrite ; que les autres resteront blanches jusqu'au jour qu'il rendra éternel !

Je revenais donc en France pour mourir là où j'étais né. Les jours s'y succédèrent pour

moi, tous monotones et sombres, sans laisser trace de leur passage; un seul, un seul jour, parmi toute cette masse d'heures entassées derrière moi, me fit tressaillir et vibra quelques instants dans mon souvenir après qu'il se fut enfui : c'est celui où ton histoire me fut contée, pauvre Madeleine ! Toi que je n'ai jamais vue, âme souffrante, sœur de la mienne, salut ! Dans le ciel, où tu es sans doute, car Dieu pardonne à ceux qui souffrent, déploie tes blanches ailes, Madeleine, pour me garder une place à tes côtés. Ame inconnue, je veux te retrouver dans l'éternité comme une âme amie.

C'était par une froide matinée du mois de février; la neige tourbillonnait au gré du vent et ne tombait à terre qu'après avoir longtemps vacillé dans les airs; le ciel était gris et semblait s'abaisser comme pour envelopper le monde d'un humide linceul. Le sol était couvert d'une épaisse couche de neige; aucun oiseau ne volait, aucun insecte ne se montrait : toute la nature était morte. Il y a une tristesse douce à voir ces jours de deuil pour les choses qui n'ont pas de vie : nous sentons mieux alors que nous

n'avons pas payé l'intelligence par la faculté de souffrir, et que la pensée est un privilége et non une compensation. Oui, ce jour-là, les arbres, le brin d'herbe, la fourmi cachée sous la terre gelée, tout souffrait comme nous, tout gémissait et semblait pleurer.

Je me dirigeai lentement et à pied vers Belleville, vers ces quelques maisons qui sont trop près de Paris pour être un village, et trop loin de la ville pour en être appelées un faubourg. J'allais y chercher, après six ans d'absence, un ami, car on est convenu de donner ce nom à quiconque a été au collége avec vous, vous tutoie et vous appelle par votre nom tout court, un ami donc, auquel je ne pouvais me dispenser de faire savoir que j'étais de retour dans mon pays. Je m'étais proposé comme but de promenade, en dépit de la neige, d'aller le surprendre à Belleville, où j'avais appris par hasard qu'il s'était retiré.

J'avais laissé Paul d'Ercourt se livrant à des études de médecine, et décidé, malgré la répugnance de sa famille, à se faire recevoir docteur. Je ne comprenais pas bien comment cela

l'avait amené à habiter Belleville, où tout devenait obstacle à l'exercice de son art ; mais, pour les cœurs tristes, rien n'excite vivement la curiosité ; peu importe d'expliquer le monde dans lequel on vit.

Après avoir péniblement gravi la montée qui précède Belleville, je laissai à droite les rues habitées ; et je suivis des circuits tracés par de petits murs qui, très-rapprochés l'un de l'autre, formaient d'étroites ruelles. Mes pieds s'enfonçaient dans la neige, le ciel se chargeait de nuages ; tout était désert autour de moi. De loin en loin quelques pierres écroulées me laissaient entrevoir, par une crevasse du mur, un immense horizon, sombre et nébuleux. C'était une plaine dépouillée de toute verdure, qui s'étendait à perte de vue. A l'extrémité d'une des ruelles les plus solitaires s'élevait une toute petite maison carrée, triste, sombre comme tout ce qui l'entourait. Je poussai la première porte que je rencontrai : elle s'ouvrit sur un amas de neige, du milieu duquel sortaient quelques branches mortes ; au printemps cela devait être un étroit jardin, entouré de murs, mais alors il

ne faisait qu'ajouter à l'aspect d'abandon de cette lugubre demeure (1).

Je m'approchai de la maison : la porte était ouverte, mais personne ne répondit à mes coups de sonnette réitérés. Je montai et, ouvrant au hasard une troisième porte, j'entrai dans le cabinet de travail de Paul d'Ercourt.

Je restai immobile devant le spectacle qui frappa mes yeux. C'était une petite pièce, éclairée par une seule fenêtre donnant sur l'immense plaine de neige que j'avais déjà entrevue. Sur le bureau étaient rangées symétriquement des têtes de toutes sortes d'animaux, depuis le plus petit oiseau jusqu'aux crânes des bêtes féroces. Tous ces ossements étaient brillants, nettoyés, habilement montés avec des ressorts de cuivre et placés sous des verres. Sur la table du milieu étaient entassées pêle-mêle des têtes d'hommes, les unes entières, les autres séparées par la moitié. Ce jour si sombre qui, pénétrant à tra-

(1) Rien dans cette description n'est inventé : c'est la peinture fidèle de la demeure d'un phrénologue. Que l'exactitude du tableau serve d'excuse aux sombres détails qui suivront.

vers l'étroite fenêtre, venait mourir sur ces ossements, ces têtes hideuses aux yeux creux tournés vers moi, la mort se montrant dans toute sa desséchante horreur, ne parlant que des squelettes que la terre réclame, sans rappeler l'âme que le Ciel attend..., il y avait quelque chose de si imprévu dans l'aspect de cette chambre que je refermai la porte en détournant la tête. J'avais devant moi une autre pièce vers laquelle je m'avançai. Cette fois j'étais mieux préparé au spectacle qui m'attendait : je n'en éprouvai pas moins horreur et dégoût. Autour de cette pièce s'élevaient circulairement en gradins des étagères de bois noir. Sur ces tablettes étaient placées des têtes de mort. Sur un côté de la chambre on lisait ces mots : Têtes de suppliciés. Le côté opposé portait cette inscription : Têtes d'idiots. A quelques pas était écrit : Têtes de grands hommes.

Je parcourus du regard toutes ces immobiles expressions de désespoir, de crime, d'idiotisme, de vertu; je regardai tous ces êtres qui avaient vécu, qui avaient passé sur cette terre pour y porter la désolation ou y exciter les applaudis-

sements, ou pour ne rien sentir, ne rien comprendre; et tous ces chemins différents les avaient amenés au même but : quelques os hideux, quelques moules de plâtre informes, déposés les uns auprès des autres sous le toit de cette demeure ignorée!... Je descendis rapidement. Au dehors, des tourbillons de neige obscurcissaient le jour; à l'intérieur, le silence, la solitude, en présence de tous ces crânes!

« Quelle vie s'est fait Paul! m'écriai-je en m'asseyant dans le petit parloir du rez-de-chaussée: il est jeune, riche, heureux, et il est venu ensevelir les jours dorés de sa première jeunesse dans ce lugubre coin de terre! O science! science fatale et dangereuse, ambitieux désirs de l'intelligence, qu'ajoutez-vous au bonheur de l'homme? Pauvre Paul! tu consumes les années de ta vie à chercher le secret de ce que la mort te révélera en un instant! Tu arraches les cadavres aux entrailles de la terre pour interroger leur éternel silence!... Attends, jeune insensé, bientôt tu te coucheras à côté d'eux dans cette terre que ta main entr'ouvre! »

Je me tus quelques instants, puis mes pen-

sées prirent une autre direction : « Mais il est peut-être dans l'ordre immuable de ta volonté, mon Dieu, qu'il passe sur cette terre quelques êtres exceptionnels, marqués au front d'un sceau à toi seul connu, destinés à s'agiter dans leur courte existence pour deviner les premiers mots de tes vérités éternelles et les livrer à ceux de leurs frères qui n'ont d'idées que celles qu'on leur donne toutes faites ! Ce besoin de connaître, c'est une mission qu'à notre insu nous accomplissons, et si nous sommes guidés plus par le bonheur d'être utiles que par de vains désirs de renommée et de gloire, eh bien, cette mission est belle, mon Dieu ! »

Je remontai alors dans le cabinet de travail de Paul : je regardai avec respect ce qui ne m'avait inspiré que du dégoût quelques minutes auparavant ; je contemplai en silence ce petit coin du monde d'où tant de questions hardies s'adressaient à l'immensité des cieux et aux profondeurs de la terre ; j'examinai lentement toutes ces têtes de morts, parmi lesquelles une seule tête pensante venait chaque jour s'agiter, douter ou croire.

Je fus tiré de mes méditations par les pas de Paul, qui montait l'escalier. Il poussa un cri de surprise en me voyant, puis nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Le cœur ne saurait mourir. Je croyais le mien brisé : il se mit à battre à la vue de ce camarade de mon enfance. Ce n'était pas un ami : de longues années nous avaient séparés, nous ne nous étions rien dit des événements du chemin jusqu'alors suivi; mais nous avions commencé la vie ensemble, et mille souvenirs riants et gracieux de nos premières années revenaient à notre pensée en nous regardant l'un l'autre. Nous nous étions aimés dans le temps où nos mères nous baisaient au front, où nous priions à genoux à côté de nos jeunes sœurs, et des larmes nous vinrent aux yeux! Quelques rides prématurées sillonnaient le front de Paul, mais c'était toujours le beau jeune homme d'autrefois, à la physionomie fine et intelligente.

Une heure s'enfuit rapidement dans de doux retours sur les années heureuses écoulées pour toujours : trésor du passé que l'avenir ne nous rendrait pas! puis enfin notre

joie se calma et nous causâmes plus posément.

« Eh bien, me dit Paul en parcourant du regard la pièce où nous nous trouvions, que dis-tu de mon établissement? »

Et, sans attendre ma réponse, il reprit :

« Ah! si tu savais combien je suis heureux ici! La solitude, le calme, le repos, pas un être vivant auprès de moi; seul avec moi-même, la nuit! le jour, aucun mouvement, aucun bruit! Aussi je travaille avec délices, je travaille constamment!... Ah! Georges, que l'étude est une belle chose! non ces études arides où il ne s'agit que de suivre une route frayée et d'arriver, après bien des efforts, à comprendre l'idée d'un autre, mais l'étude hardie d'une science nouvelle, où l'esprit libre et indépendant s'avance seul, en avant, portant haut et loin son flambeau dont l'éclat se projette en arrière sur la foule ignorante! Conquérir l'inconnu, arracher à tout ce qui se tait quelques lambeaux de son mystérieux secret, voir où l'on ne voyait pas, comprendre là où l'inexplicable commençait! oh! c'est beau! c'est grand!... Aussi, ajouta le jeune

enthousiaste, c'est un jour néfaste parmi tous mes jours que celui où, comme aujourd'hui, je suis obligé de m'absenter une heure de ma retraite chérie, de quitter un seul instant ces muets amis. »

Et ses yeux s'arrêtaient avec amour sur les plâtres qui l'entouraient.

« Je reviens ici avec bonheur, car c'est ici que la vie m'est douce. Tant que le soleil m'éclaire, je regarde, j'épie, je combine; ma main suit les contours de ces têtes; j'en saisis, j'en analyse les moindres différences... puis, quand le jour finit, j'allume à la hâte ma lampe; je clos toutes les fenêtres, toutes les portes, et je travaille encore avec ardeur, avec passion! Le chant de l'alouette me surprend écrivant encore; alors, parfois, la plume s'échappe de mes doigts, ma tête vient se poser à côté de celle que j'étudie, et je m'endors le sourire sur les lèvres!

— Pauvre fou! lui répondis-je en souriant.

— Ami, me dit Paul, qui de nous n'a sa folie?... Crois-tu que celle de l'ambitieux qui travaille toute sa vie à amasser titres et richesses soit moins creuse que la mienne? Crois-tu que

l'homme oisif, qui n'a rien à faire parce que rien ne lui manque, et qui se figure que le bonheur lui viendra au milieu de cette vie passée dans le vide, crois-tu que sa folie, parce qu'elle est plus tranquille, soit moins grande que la mienne? Crois-tu enfin que l'homme qui met toute son existence dans l'amour d'une créature dont il rêve l'âme pareille à la sienne, comme si les âmes ne différaient pas entre elles plus encore que les brins d'herbe de la prairie, crois-tu que cet homme, parce qu'il a sa folie dans le cœur et que la mienne est dans la tête, soit plus sage que moi?...

« Allons, Georges, bois quelques gouttes de ce vin, continua Paul en me tendant un verre qu'il venait de remplir, et crois-moi, tout ce qui nous paraît si sérieux ici-bas n'est que jeux et hochets dont Celui qui est là-haut amuse notre grande enfance! Chacun a son jouet, que chacun prend à son choix; et le mien, le voilà!... ajouta-t-il gaiement en posant la main sur sa table de travail. »

Il y eut un moment de silence.

« Et comme de raison, dis-je à Paul, tu vis

seul ici, même sans aucun domestique; car, à quelque condition que ce soit, il doit être difficile de faire partager une pareille existence!

— Je suis seul maintenant, répondit Paul; et son front devint soucieux.

— Mais tu dois perdre beaucoup de temps en te servant toi-même.

— C'est vrai! Aussi je cherche une fille de peine pour lui laisser le soin matériel de ma petite maison.

— Et elles sont toutes effrayées de tes têtes de morts et du silence sépulcral de ta manière de vivre! Il faudrait être bien malheureux, en effet, pour venir volontairement, ne comprenant rien à l'enthousiasme de la science, s'enterrer parmi tes crânes et se taire pendant toute son existence comme ces os qui n'ont pas de vie!

— Et cependant, reprit Paul, si tu étais venu quelques mois plus tôt, tu aurais vu ici la plus ravissante créature qui ait jamais existé!

— Soit!... Mais aussi elle n'y est plus! elle t'a quitté!

— Elle est morte! » répondit Paul d'une voix grave.

Il y eut un moment de silence; mon ami était devenu triste et rêveur.

« Adieu, Paul, lui dis-je quelques minutes après, je retourne à Paris.

— Non, mon cher Georges; la pluie tombe par torrents et la neige couvre la terre. Si tu veux accepter pour dîner un morceau de viande froide, nous passerons la soirée ensemble, et comme mon cœur et ma tête sont pleins du souvenir de Madeleine, je te conterai son histoire.

— Qui est cette Madeleine?

— La jeune fille qui vient de mourir. »

Nous dînâmes rapidement; nous fermâmes les portes et les volets, et, assis auprès d'un feu de fagots dont la flamme brillante projetait une vive clarté sur tous les ossements dont nous étions entourés, Paul parla ainsi :

MADELEINE.

Quand je voulus me livrer exclusivement à l'étude de la phrénologie, je me retirai dans

cette petite maison solitaire que j'arrangeai, ainsi que tu le vois aujourd'hui, un peu lugubrement, je l'avoue. Je n'emmenai avec moi que Marthe, la vieille servante de ma mère, qui, malgré ses soixante-dix ans, suffisait aux travaux du ménage. Ce premier temps de mon séjour ici fut doux et exempt de soucis. Dès midi Marthe avait terminé le très-léger bruit de l'arrangement de ma simple demeure, et alors, assise devant son rouet, elle filait silencieusement jusqu'à la fin du jour. Quand la nuit était venue, je n'entendais même pas Marthe se lever pour gagner le grenier qui lui servait de chambre : elle marchait sur la pointe du pied pour éviter tout ce qui aurait pu me causer la plus légère distraction. Jamais Marthe ne m'adressait la parole : le bruit monotone de son rouet m'avertissait seul qu'une créature vivante respirait près de moi. Aussi ce furent de bons jours d'études, et je fis en ce temps-là de précieuses découvertes.

Un matin je ne vis pas Marthe assise dans son fauteuil, et mon pied rencontra sa quenouille tombée à terre : « Marthe, que t'est-il arrivé?

où es-tu? » m'écriai-je avec inquiétude. Personne ne répondit.

Je montai dans la chambre de Marthe : Marthe était malade et couchée. Elle ne quitta plus ce lit de douleurs sur lequel elle était venue silencieusement s'étendre, sans avoir même interrompu mes travaux pour me dire : « Maître! je souffre et je vais mourir! »

Quand ma pauvre Marthe, ma fidèle et silencieuse compagne, fut morte, je me trouvai dans un extrême embarras pour la remplacer. C'était l'hiver comme maintenant, et cette petite maison était bien froide et bien triste. L'aspect sinistre de ces deux pièces transformées en catacombes, le silence que je demandais, le peu de liberté que je laissais, l'entourage lugubre de ces têtes de morts, mon intérieur enfin, tel qu'il était, effrayaient tellement l'intelligence bornée des servantes de ce pays que je les voyais toutes refuser d'entrer à mon service ou se retirer après quelques jours passés ici. Quelles tribulations pour un pauvre savant qui ne respire qu'à moitié quand ses yeux se détournent de son livre! Que de temps perdu! que de paroles

inutiles ! O ma vieille Marthe ! où étais-tu ? toi dont j'avais oublié le son de voix ! Toi dont le pas discret glissait sur le parquet, qu'aurais-tu dit de tout ce bruit dans notre silencieuse demeure ?

Par une froide matinée du mois de janvier, par un temps où le dernier des pauvres eût cherché un abri, j'entendis frapper timidement à la porte de ce cabinet de travail. Je posai ma plume avec résignation et je criai d'entrer.

Alors parut une jeune fille dont la vue me frappa de surprise. Je voudrais, Georges, pouvoir te donner une idée de la gracieuse figure qui s'offrit à mes regards. Elle était grande, frêle, élancée. Elle portait une robe de laine noire, et ses deux mains blanches et délicates, agitées d'un léger tremblement, retenaient sur sa poitrine un mantelet noir comme sa robe, qui dessinait les contours de ses épaules. Elle était blanche et pâle comme je ne croyais pas qu'une créature vivante pût l'être. Sous son petit bonnet de mousseline, ses cheveux d'un blond clair se séparaient en bandeaux. Ils étaient lisses et mats, et s'inclinaient sans sève sur son

front légèrement bombé. Ses yeux, d'un bleu foncé, s'entrevoyaient à peine à travers ses cils; ils étaient langoureux et voilés de larmes; ses lèvres, entièrement décolorées, frissonnaient comme toute sa frêle personne. Jamais je n'avais vu tant de souffrance unie à tant de jeunesse. Ce n'était plus la vie; ce n'était pas encore la mort; ce n'était pas un rêve, et cependant mes yeux croyaient se tromper! Étonné, ému, je me levai brusquement : « Que voulez-vous, mademoiselle? » lui dis-je en la saluant.

Elle étendit sa main vers un fauteuil qui se trouvait près d'elle, comme pour s'y appuyer; sa tête se renversa en arrière, je crus qu'elle allait perdre connaissance. Mais elle fit un violent effort et, les yeux baissés, elle murmura : « Pardon, monsieur, je suis souffrante. Je viens de loin, ce froid m'a fait mal; ce ne sera rien! »

J'avais avancé le fauteuil : elle s'y laissa tomber, la tête baissée sur sa poitrine, ses blanches mains jointes et appuyées sur ses genoux. Au bout de quelques secondes, elle releva lentement la tête; pour la première fois son regard chercha le mien... Ce mouvement sans doute

épuisa le reste de ses forces : elle perdit connaissance.

Je demeurai immobile près du corps inanimé de cette belle jeune fille; je la contemplai en silence. Si toute sa personne était délicate et distinguée, ses vêtements étaient pauvres et d'étoffes grossières. Cette robe noire accusait un deuil prolongé : le vêtement s'était usé avant la douleur.

Peu à peu je vis la vie revenir; ses yeux s'entr'ouvrirent, et j'attendis avec anxiété qu'elle parlât.

« Monsieur, reprit-elle enfin avec plus de calme qu'elle n'en avait montré jusque-là, que ce mouvement de faiblesse ne vous effraye pas : il ne se renouvellera plus, et je suis plus forte que vous ne croyez !... Excusez, je vous prie, la manière bizarre dont je vous ai abordé, et qu'elle ne vous porte pas à repousser ma demande.

— En quoi puis je vous être utile, mademoiselle?

— Je sais, monsieur, que vous cherchez quelqu'un pour remplacer votre vieille gouver-

nante, qui est morte il y a un mois : je viens vous offrir mes services. »

Il y avait dans toute sa personne, pendant qu'elle me parlait ainsi, une si grande expression de dignité et de simplicité que je retins l'exclamation d'étonnement qu'avait provoquée cette proposition si peu en rapport avec l'âge et les manières de cette jeune fille.

« Mademoiselle, répondis-je enfin, les travaux de ménage que vous auriez à faire ici ne sauraient vous convenir : ils sont trop pénibles pour vous, ils dépasseraient vos forces.

— Laissez-moi essayer! monsieur, j'ai bonne volonté et courage : cela suppléera à l'énergie qui me manque.

— Je ne suis pas riche et je ne puis offrir qu'une faible rétribution.

— J'ai besoin de bien peu de chose. Pourvu que j'aie un abri et du pain, je ne tiens pas à l'argent.

— Je mène une vie austère, tout mon temps est absorbé par des travaux scientifiques ; il faut qu'on soit toujours là, les dimanches et les fêtes

comme dans la semaine, et qu'on vive dans le silence et la solitude. »

Elle me montra sa robe noire et répondit :

« Je ne sortirai jamais, monsieur.

— La chambre qu'occupait Marthe, qui est la seule disponible dans la maison, est un grenier sous les combles ; vous y seriez mal.

— Elle me suffira.

— Vous n'avez peut-être pas vu l'intérieur de cette maison, dont il ne vous faudrait jamais sortir? Regardez! elle ne se compose que de cette pièce et de celle-ci. »

J'ouvris la porte de la galerie où sont rangées sur des gradins toutes mes têtes de morts. Elle regarda; puis, se tournant vers moi, elle essaya de sourire en me disant :

« Je n'ai pas peur ! »

Étonné de cette persistance, malgré des obstacles qui jusqu'alors avaient fait fuir tout le monde, je me tus. Il me restait une dernière objection à faire devant laquelle je reculais; je craignais de blesser cette jeune fille, de la faire rougir, et cependant, par curiosité, par intérêt,

je résolus de lui faire sentir le peu de convenance de la situation qu'elle désirait.

« Mademoiselle, lui dis-je, j'habite seul cette maison. »

Je crus voir une faible rougeur passer sur ses joues.

« Je le sais, » répondit-elle.

« Mademoiselle, repris-je avec quelque embarras, je suis jeune, vous l'êtes plus encore que moi ; avez-vous réfléchi à ce que l'on pourrait penser de votre séjour ici ?

— Je suis maintenant seule sur la terre, répondit la jeune fille ; qu'importe ce que le monde dira de moi ?

— Comment vous nommez-vous ?

— Madeleine. »

Elle n'ajouta aucun autre nom, et je n'osai rien demander de plus.

Je marchais à grands pas dans ma chambre ; j'étais agité, embarrassé du parti que j'avais à prendre. J'entrevoyais vaguement que Madeleine était trop jeune et trop jolie pour ne pas arracher à mes études quelques unes des pen-

sées que je leur avais jusque-là entièrement consacrées.

J'avais fui le monde et ses tentations pour n'être en rien distrait de mes travaux ; en dépit de ma volonté, les épreuves venaient me chercher. L'habitude d'une vie austère rend sérieux et moral. Je regardai la ravissante figure de Madeleine, et je reculai devant la possibilité d'un danger pour elle, là, sous ce toit offert comme un abri. Si la démarche qu'elle faisait était inconséquente, il y avait pourtant dans ses paroles, dans son maintien, tant de modestie, tant de tristesse, que je ne me sentais pas le droit de mal penser de cette pauvre enfant. Ma raison lutta donc et lutta avec succès contre ce que pouvait avoir d'étrange cette aventure ; je m'affermis dans la résolution de refuser.

Pendant tout ce temps, le doux regard de Madeleine suivait chacun de mes mouvements, et ses deux mains, silencieusement jointes, semblaient prier encore, alors qu'elle ne parlait plus.

Je vins m'asseoir près d'elle :

« Ma chère enfant, lui dis-je avec fermeté,

ayez en moi une entière confiance. Qu'est-ce qui peut vous faire désirer vivement une situation si humble et si triste? Je ne puis consentir à vous recevoir ici; mais parlez, dites ce qui vous manque, donnez-moi un moyen de vous être utile : je l'emploierai avec ardeur; que puis-je faire pour vous?

— Rien, monsieur, répondit Madeleine, rien, que de me permettre de vous servir et de vivre ici. Ce sera une bonne œuvre! vous le voyez, je suis malade, faible..... j'ai besoin d'indulgence et de compassion..... Et puis, ce pays n'est pas le mien..... j'y suis seule..... j'ai dépensé le peu d'argent que je possédais..... je suis étrangère et sans ressources; quand ce ne serait que par pitié, monsieur, laissez-moi remplir les fonctions de Marthe!..... »

Et des larmes inondaient son pâle visage.

Je me levai.

« Eh bien, soit! dis-je enfin. Madeleine, qu'il soit fait selon votre volonté; comme vous vous confiez à moi, je me confie à vous; je ne sais ni qui vous êtes, ni d'où vous venez; mais une figure comme la vôtre ne peut être l'enve-

loppe que d'une âme noble. Voici les clefs de votre chambre. Vivez en paix sous mon toit; vous trouverez près de moi appui et protection! »

Georges, j'étais sincère en acceptant la présence de Madeleine chez moi; mon cœur s'était purifié de toute coupable pensée; je me sentais la force de n'être qu'un maître, et un maître qui serait, pour Madeleine plus encore que pour Marthe, silencieux, froid et sévère.

Elle se leva, me salua, sortit et referma doucement la porte après qu'elle en eut passé le seuil, comme voulant aussitôt me rendre à mes études et déranger aussi peu que cela se pouvait le cours habituel de mes journées.

En effet, Georges, malgré l'étrangeté de notre situation, alors commencèrent pour moi des jours sereins; jamais ma petite maisonnette n'avait été si calme; tout était propre et rangé autour de moi, mais comme par une main invisible. Ce que je pouvais désirer était prévu avec intelligence, je n'avais rien à demander. Je voyais à peine Madeleine, je ne l'entendais pas, je ne lui adressais jamais la parole. Seulement

le matin, quand elle m'apportait le thé dans mon cabinet de travail, au bruit que faisait le plateau en se posant sur la table, je levais les yeux et je souriais à Madeleine comme pour lui dire bonjour. Elle inclinait la tête pour me saluer, et sortait.

Mon travail m'absorbait ; la phrénologie, encore à ses débuts, était attaquée dans les journaux, comme tout ce qui lève la tête pour regarder haut et loin. Indigné, blessé dans mes convictions, j'écrivais avec verve, avec colère ; je défendais ma science, l'art que je créais, et mon cœur palpitait pour lui seul. J'avais la confiance intime que mon travail avait de l'avenir ; mais il fallait protéger la semence que j'avais jetée et ne pas la laisser fouler avant que le grain eût levé. Tout l'univers pour moi était là. J'oubliais jusqu'à l'existence de Madeleine !

Je l'avoue : j'étais froidement égoïste en me mettant si peu en peine de ce qui se passait dans l'âme de la pauvre créature qui s'était emprisonnée avec moi. Dans les longues heures solitaires pendant lesquelles Madeleine filait à quelques pas de moi, au milieu de tous ces osse-

ments humains, quelles pouvaient être ses pensées?... Je m'étonne maintenant, en revenant sur cette époque de ma vie, de l'indifférence que j'éprouvais. Ce n'était pas une supportable existence que celle de cette jeune fille. « Mais n'est-elle pas libre de partir? me disais-je; pourquoi reste-t-elle? » La question demeurait sans réponse, et je n'y pensais plus.

L'hiver était rigoureux. La chambre de Madeleine était trop petite pour qu'elle pût s'y tenir le jour. Le parloir d'en bas était continuellement inondé par la pluie qui glissait sous la porte donnant dans le jardin. Madeleine avait porté son rouet dans la galerie où sont déposées les têtes de morts; elle laissait la porte ouverte pour entendre si j'appelais. Le jour où elle fit cette infraction à ses habitudes, le jour où elle osa porter en haut une chaise qui était en bas, elle attendit longtemps que je vinsse à passer. Alors elle me regarda, se tenant debout à côté de sa chaise et de son rouet : sa main, d'un geste, m'indiquait le fauteuil, et elle s'inclinait comme pour s'asseoir; mais elle s'arrêtait dans ce mouvement commencé, me demandant du regard si

je permettais qu'elle restât là : « C'est bien, Madeleine, lui dis-je en passant, travaillez ici. » Elle s'assit, et, depuis lors, chaque jour ramena Madeleine à la même place.

Que n'étais-tu là, Georges, toi qui es poëte, pour admirer le bizarre mais ravissant tableau qu'offrait aux regards cette gracieuse jeune fille, dont les formes se détachaient sur les gradins couverts de têtes de morts! Tous ces lugubres ossements semblaient lui avoir donné un peu de leur immobilité, car elle était silencieuse, sans mouvement, filant constamment, éternellement, les yeux fixes, la pensée absente. Pauvre Madeleine!... Tiens, Georges... regarde... voici son rouet... C'est tout ce qui me reste d'elle!...

Pendant les premiers jours de son arrivée, j'avais essayé de pénétrer le mystère dont elle semblait entourée; j'avais épié sa physionomie, hasardé même quelques questions qu'elle laissa toujours sans réponse. Les gens occupés n'ont pas le temps d'être curieux; bientôt j'acceptai la tristesse et la présence de Madeleine comme un fait dont je ne me fatiguais plus à chercher

l'explication, et le temps s'écoula. Nous vivions loin du monde, chacun de notre côté, silencieusement, solitairement, sous le même toit que tous ces débris d'êtres humains.

Je ne sais pas le nombre des jours, sereins pour moi, qui se succédèrent ainsi. Les orages seuls marquent le temps; le bonheur glisse rapidement, sans laisser compter les courtes heures de sa durée.

Un soir, je travaillais : une petite lampe éclairait seule ce cabinet; tout était calme et sombre. Cette glace était devant moi, j'y portai les yeux et je vis... Mon cœur bat encore à ce souvenir!... Je vis, appuyée contre la porte entr'ouverte, Madeleine qui me regardait!... Elle tenait d'une main sa quenouille, dont le poids semblait avoir forcé son bras à s'incliner vers la terre; son autre main tenait encore le fil brisé, séparé de la quenouille; sa tête se penchait en avant, ses yeux étaient fixés sur moi; deux larmes, qu'elle ne sentait pas, glissaient sur ses joues pâles, et sa respiration s'échappait avec peine de ses lèvres frémissantes. Je crus rêver! Mais longtemps, longtemps, je pus contempler sa délicieuse

figure; je voyais ses larmes, j'entendais son souffle, je sentais son regard. Je crus remarquer pour la première fois toute la beauté de Madeleine! J'avais toujours vu ses traits immobiles : ils étaient alors animés de la plus pénétrante émotion...

La plume s'échappa de mes doigts, mon cœur battit plus rapidement dans ma poitrine... Je tremblai comme elle... et, sans qu'un mot fût prononcé, cette minute détruisit à tout jamais le calme de notre douce vie. Le malheur avait commencé!...

A un mouvement involontaire que je fis, Madeleine s'enfuit, et le bruit régulier de son rouet m'apprit qu'elle était retournée à sa place de tous les jours.

La soirée s'écoula sans que je pusse reprendre le cours de mes travaux. Je me couchai de bonne heure pour me lever avant le jour. En effet, l'aube paraissait à peine que j'étais déjà assis devant mon bureau. L'éclat du soleil, l'air frais du matin, le repos de la nuit qui venait de finir, tout avait changé la direction de mes idées, et je commençai cette journée persuadé que mon

imagination seule avait créé les émotions de la veille.

Je travaillais, mais de temps à autre je levais les yeux, j'écoutais, j'attendais... Quoi?... Je l'ignore... mais j'attendais!

Hélas! j'avais fait le premier pas dans cette vie de l'âme qui chasse les bonheurs tranquilles et les joies du repos!

J'entrevis avec effroi que ce travail assidu, que ce dur silence, que cette apparente indifférence n'avaient été peut-être que des précautions dont je m'armais contre le danger; que l'image de Madeleine reposait au fond de mon cœur, où je n'avais pas voulu la regarder... Je frissonnai... je me levai; je m'approchai de la fenêtre ouverte. Madeleine était assise dans le petit jardin, les yeux levés vers la fenêtre contre laquelle se trouvait mon bureau. Aussitôt qu'elle me vit, elle s'inclina comme pour cueillir quelques plantes; mais il était évident que Madeleine n'agissait, ne semblait avoir de vie que quand je la regardais. Aussitôt que je me détournais, elle s'arrêtait, et, les yeux fixés sur moi, rêvait et pleurait.

Les jours qui suivirent furent remplis de pénibles angoisses. Je sentais s'échapper l'avenir que mon labeur m'avait préparé. Pour accomplir l'immense tâche que j'avais entreprise, il ne fallait pas partager mon âme : à peine suffisait-elle tout entière à cette grande œuvre. Je me croyais aimé ! j'aimais ! Un pas de plus, et je m'imposais des devoirs, des liens, et, pour un avenir plus éloigné, des regrets ou des remords. J'aurais voulu reculer, sortir de cette voie funeste, mais je voyais de loin passer dans l'ombre le pâle visage de la pauvre jeune fille ; je surprenais un de ses regards si doux et si tristes, et toute lutte me devenait impossible. J'acceptai la destinée que le hasard m'avait faite.

Le matin, quand, à l'heure accoutumée, Madeleine apportait mon thé, je ne me contentais plus de lui sourire comme autrefois : je lui adressais des questions indifférentes pour la retenir quelques secondes de plus dans la chambre. Madeleine me répondait à peine ; souvent même j'étais obligé de répéter plusieurs fois la même phrase. Il me semblait que le son de ma voix arrivait à son oreille, à son cœur, tandis

que les mots se perdaient sans aucun sens distinct.

Elle avait raison de me comprendre ainsi. Peu m'importait qu'elle me répondît à ce que je demandais: je lui parlais pour qu'elle me regardât, pour qu'elle restât devant moi. Ma voix lui disait : « Le soleil est bien beau aujourd'hui; » mais sous ces insignifiantes paroles, mon cœur disait : « Je vous aime! » — A mesure que je parlais, Madeleine, en apparence toujours distraite, pâlissait; sa respiration devenait plus courte, et souvent elle s'enfuyait parce que des larmes allaient s'échapper de ses yeux... Je ne pouvais plus en douter, elle m'aimait!

Un soir qu'il faisait un froid âpre, j'avais vainement essayé de fixer mes pensées sur le livre ouvert devant moi ; j'entendais le rouet de Madeleine dans la pièce à côté ; un feu de fagots petillait dans ma cheminée. J'étais agité, inquiet. Après de longues hésitations, je me levai ; j'entr'ouvris la porte, et je dis presque à voix basse :

« Madeleine, il fait bien froid dans la galerie ;

il y a ici un grand feu, voulez-vous venir filer dans mon cabinet?... »

Puis je m'assis devant mon bureau, je repris la plume; mes yeux se fixèrent sur mon livre..., mais toute mon âme écoutait si j'entendais le bruit des pas de Madeleine. Ces pas étaient si légers qu'ils ne se firent pas entendre; bientôt seulement le rouet recommença à tourner... Il tournait tout près de moi!... Mon cœur battit à m'étouffer.

Elle s'était placée derrière moi, de façon que je ne pusse la voir; mais, tandis que j'avais l'air absorbé par ma lecture, j'entendis distinctement le mouvement du rouet se ralentir, puis se suspendre par instants, puis s'arrêter tout à fait... Ma plume glissa de mes doigts; mon livre, que je ne soutenais plus, s'échappa de mes mains, et, brisé d'émotion, je me levai brusquement... Le pied de Madeleine s'appuya sur la roue du rouet, elle reprit sa quenouille : « Vous travaillez trop, Madeleine, lui dis-je, reposez-vous. »

Le rouet s'arrêta, la jeune fille aussi; tous deux restèrent immobiles comme également privés de vie. Je m'assis auprès d'elle.

« Est-ce pour votre trousseau que vous filez ainsi, Madeleine? »

Elle tressaillit.

« Je ne me marierai jamais, monsieur Paul, » répondit-elle.

Puis elle retomba dans sa morne immobilité. Seulement je sentais que des larmes montaient à ses yeux, et que sa poitrine était gonflée de sanglots.

J'étais tremblant, interdit, je ne trouvais plus rien à dire que les mots d'amour qui se pressaient sur mes lèvres... Je pris vivement sa main.

« Madeleine! chère Madeleine! je vous aime! » m'écriai-je avec un accent qui partait du fond de mon cœur.

Tout son corps frissonna; elle ne me regarda pas. Penchée en avant, ses yeux vaguement fixés à quelques pas devant elle, elle semblait retenir sa respiration pour écouter.

« Madeleine, je vous aime, repris-je d'une voix plus douce encore. Depuis le jour où je vous vis pour la première fois, mon cœur s'est donné à vous. Je suis resté longtemps silen-

cieux, froid, dur peut-être, parce que j'avais peur de moi-même! Je craignais l'amour que j'éprouve si profondément aujourd'hui; mais, si j'avais peur, c'est que je n'avais jamais aimé, c'est que je ne savais pas, chère Madeleine, que l'amour, c'est le bonheur! Oh! oui, Madeleine, si vous saviez comme je suis heureux de vous aimer!... »

Elle me laissait parler. Agitée, tremblante, elle prêtait l'oreille comme si je n'étais pas auprès d'elle, comme si ma voix lui arrivait de loin.

« Chère Madeleine, repris-je doucement, m'entendez-vous?... Je vous aime... »

Elle cacha sa figure dans ses mains, puis éclata en sanglots :

« Chère Madeleine, je vous aime! répéta-t-elle d'une voix brisée. O mon Dieu! mon Dieu! »

Elle se leva baignée de larmes et se dirigea vers la porte. En vain je la rappelai; elle monta lentement le petit escalier qui conduisait à sa chambre; je la suivais des yeux. Elle se retourna vers moi au moment d'ouvrir la porte; son regard chercha le mien.

« Madeleine !... » m'écriai-je.

Elle avait disparu !

Cette simple porte de bois, sans verrou, sans défense, était, sous mon toit, un obstacle insurmontable, du moment que Madeleine l'avait fermée. Je restai immobile, la tête appuyée sur la rampe de l'escalier.

Quand je pus rassembler mes idées, je me trouvai plus ému que découragé. Madeleine avait entendu l'expression de mon amour sans effroi, sans colère ; elle ne m'avait pas répondu, mais elle m'avait laissé tout dire; elle s'était éloignée, mais, tandis que ses pas la séparaient de moi, son regard me cherchait encore; elle avait beaucoup pleuré, mais moi-même je sentais mon visage baigné de larmes.

Je n'avais pas compris d'abord ces mots qu'elle avait répétés comme un écho de mes paroles : « Je vous aime, chère Madeleine ! » En me les rappelant, je leur donnai un sens : sans doute elle les avait redits comme pour en pénétrer son âme; c'était son bien, son trésor, qu'en s'éloignant elle emportait avec elle comme un avare emporte son or. Elle avait semblé dire :

« Voilà tout ce que je demandais ; ce que j'avais désiré m'a été donné ! Il a dit : « Je vous « aime, chère Madeleine, » je m'éloigne ; je n'ai plus rien à entendre, plus rien à souhaiter ! »

Ma nuit fut sans sommeil, et cependant je n'hésitais plus. Si quelques remords traversaient encore par moments mes tumultueuses pensées, je les éloignais aussitôt. Je me disais que Madeleine m'avait aimé la première, que maintenant elle serait aussi malheureuse que moi si nous nous séparions, que ce serait une vertu mal entendue que celle d'abandonner cette jeune fille. D'ailleurs, toute jeune qu'elle fût, Madeleine n'était plus une enfant ; toute sa manière d'être aurait révélé aux yeux les moins expérimentés les traces de quelques-unes des douleurs de la vie. Il était impossible qu'elle ne comprît aucunement la portée de ses actions ; j'en arrivais presque à me dire qu'elle en acceptait les conséquences, et je m'endormis en formant mille rêves de bonheur.

Le lendemain matin, ce fut avec un battement de cœur que j'attendis le moment qui devait ramener Madeleine auprès de moi. Je regar-

dais la porte qu'elle allait ouvrir; je prévoyais la rougeur qui couvrirait son front, ordinairement si pâle; j'étais heureux d'avance du trouble de toutes ses actions : son regard m'éviterait, mais moi, j'irais le chercher, et je le forcerais à répondre au mien!...

La porte s'ouvrit enfin, et Madeleine entra.

Elle était calme, tranquille, pâle comme de coutume; elle n'était que grave et triste comme les autres jours de sa vie. Elle fit tout ce qu'elle avait l'habitude de faire; elle n'évita ni ne chercha mon regard; elle semblait avoir oublié!

Elle allait se retirer, quand, ne pouvant plus supporter les angoisses que j'éprouvais, je me levai brusquement, et, lui prenant les deux mains, je la ramenai au milieu de la chambre; elle me regarda sans étonnement.

« Madeleine, lui dis-je, serait-il possible que vous eussiez déjà oublié ce qui s'est passé hier soir? Madeleine! êtes-vous malade? Qu'avez-vous? M'entendez-vous?... »

Immobile comme une statue, elle restait devant moi, sans essayer de dégager ses mains de l'étreinte des miennes, sans paraître comprendre

ce que je lui disais. Quelque bizarre que fût cette morne stupeur, je ne me décourageai pas. Je savais que, pour peu que je continuasse à parler, la vie reviendrait dans ses beaux yeux inanimés, l'âme retournerait dans l'enveloppe qu'elle semblait avoir abandonnée.

« Madeleine, murmurai-je à son oreille, et le souffle de mon haleine soulevait presque ses légers cheveux blonds, Madeleine, j'en ai trop dit hier pour pouvoir maintenant retourner en arrière; vous savez que je vous aime; mais ce que vous ne savez pas, c'est à quel point cet amour est profond! Son excuse est dans sa violence, chère Madeleine, il serait inutile de le combattre; vous et moi, nous devons l'accepter ! »

Ainsi que je l'avais prévu, au son de ma voix Madeleine se ranimait; le sang circulait plus librement dans ses veines, une légère teinte rosée s'arrêtait sur ses joues, son regard reprenait de l'expression... Elle écoutait !

« Ne nous quittons donc plus, lui dis-je avec amour ; que nos destinées soient unies à jamais!... Cette humble maison jusqu'ici n'a caché

que nos larmes, qu'elle cache maintenant notre bonheur!... Reçois, ma bien-aimée, le serment que je fais de te consacrer à jamais toute mon existence. Nul autre que toi n'entend ce serment d'amour; mais il me sera plus sacré que si la religion et les lois s'en rendaient les garants! Que nos jours ignorés, mais remplis de bonheur, se succèdent à jamais dans cette chaumière... Aimons-nous d'un amour sans fin, et puisse notre vie s'éteindre comme elle se sera écoulée, en nous cherchant du regard et nous serrant la main! N'est-ce pas, Madeleine, tu m'aimes et tu veux être aimée de moi?... »

La jeune fille sembla se réveiller, comme si toute sa vie n'eût été jusque-là qu'une longue léthargie: elle jeta un cri déchirant et s'éloigna de moi.

« N'achevez pas!... n'achevez pas!... s'écria-t-elle avec une incroyable énergie; n'achevez pas, car il me faudrait quitter cette maison, et alors où irais-je! Comment vivre loin de vous?... O mon Dieu!... mon Dieu!... ajouta-t-elle en pressant son front de ses deux mains, qu'ai-je donc fait?... qu'ai-je donc dit?... qu'est-ce qui

a pu vous faire croire, monsieur, que je ne méritais pas votre estime ? Oh ! c'est mal, c'est mal de parler ainsi à une jeune fille si pauvre ! c'est son pain, c'est son toit que vous lui ôtez !

— Madeleine ! m'écriai-je avec larmes, écoutez-moi ! »

Mais elle reprit vivement :

« Ne m'avez-vous pas vue à genoux, le matin et le soir, prier Dieu longtemps, bien longtemps?... Ne m'avez-vous pas vue ne sortir de votre maison que pour aller à l'église? Oh! n'est-ce pas, monsieur Paul, vous ne pensez pas ce que vous avez dit?... »

Je cachai ma figure dans mes deux mains ; je ne pouvais supporter le regard douloureux de Madeleine.

« Oh ! je vous en supplie, reprit-elle de sa voix la plus douce, oh ! je vous en conjure, ne me rendez pas le séjour de cette maison impossible..., ne m'en chassez pas !... C'est ici que je veux vivre ; c'est ici que je veux mourir !... Mon Dieu ! ma vie sera courte ; je ne mettrai pas longtemps votre générosité à l'épreuve ! Vous qui êtes médecin, monsieur d'Ercourt, vous

voyez bien que je mourrai jeune!... Eh bien! consentez à rendre supportables mes derniers jours..., ne m'éloignez pas de vous!... »

Jamais son regard n'avait été plus tendre, il pénétrait jusqu'au fond de mon cœur... J'allais parler, quand, avançant précipitamment sa main comme pour arrêter mes paroles sur mes lèvres, elle reprit :

« Non, monsieur! pas un mot de plus en ce moment; je vais retourner dans ma chambre prier Dieu qu'il parle à votre cœur pour moi! Je vais lui demander qu'il vous rende miséricordieux!... Dieu et vous, vous êtes bons; tous deux vous entendrez ma prière, et cette chère maison, le seul lieu où je puisse vivre, sera encore pour moi un asile béni! »

Et elle s'éloigna à pas lents, me laissant étonné, inquiet, confus, mais surtout malheureux.

Dans l'agitation de mon esprit, je pouvais à peine me rappeler ce que Madeleine venait de me dire. Il ne me restait de ses paroles qu'un vague souvenir de mots dont le sens m'échappait; l'incohérence de ses discours me surprenait. Je me voyais tour à tour aimé et repoussé.

Je ne comprenais pas, mais j'aimais !... Georges, j'aimais avec passion !

Bientôt les remords et l'amour, mais un amour digne d'elle, l'emportèrent sur tout autre sentiment. Les dernières larmes, les dernières prières de Madeleine retentissaient encore dans mon cœur.

Je montai les marches de l'escalier; je m'approchai de la porte qui me séparait d'elle et j'écoutai, et je regardai comme si mes yeux avaient pu pénétrer à travers le mur.

« A quelques pas d'ici Madeleine prie, me disais-je; un hasard incompréhensible a mis entre mes mains toute la destinée de cette jeune fille; la lui ferai-je heureuse ou malheureuse?... Ton sort dépend de moi, Madeleine, et c'est pourquoi tu pries celui qui donne les bonnes pensées et qui protége les faibles! »

Insensiblement je m'agenouillai près du seuil de cette porte; je priai, et ma pensée, en rassemblant les mots depuis longtemps oubliés de la prière, s'en retourna dans le passé vers le souvenir de ma mère, qui m'avait appris à joindre les mains. Je revis sa noble figure où sa vertu

brillait du plus pur éclat; je revis les traits de ma jeune sœur, depuis longtemps morte comme ma mère. J'avais évoqué deux anges qui quittaient le ciel pour descendre vers moi. A côté d'eux, je crus voir l'ombre de Madeleine qui leur tendait les bras. Il me sembla que ma mère mettait sa main sur la tête de la jeune fille et que, se tournant vers moi, elle me disait : « N'éloigne aucune âme du ciel où je t'attends ! » Quelques larmes coulèrent le long de mes joues, puis je me relevai : ma résolution était prise. J'étais calme, mon cœur ne battait plus, mes larmes s'arrêtèrent.

D'une main ferme j'ouvris la porte de la chambre de Madeleine. A mon aspect la jeune fille jeta un cri et se précipita vers l'extrémité de la chambre. Elle était pâle comme la mort, et tout son corps frissonnait.

« Ne craignez rien, Madeleine, lui dis-je doucement, je viens vous demander pardon. Tout à l'heure je vous ai offensée; je vous ai tenu un langage dont je rougis maintenant : je viens réparer mes torts. Madeleine, je suis libre : je ne suis pas riche, mais je possède assez de bien

cependant pour mettre deux personnes à l'abri du besoin. J'avais dissipé en recherches scientifiques mon modeste patrimoine : la mort de mon frère, en me faisant héritier de sa petite fortune, m'a rendu un honorable bien-être. Je ne dois compte de mes actions qu'à moi seul, et je devrai le bonheur à mon indépendance si vous voulez accepter ma main. Je ne puis ni me séparer de vous, ni vivre près de vous sans vous aimer, Madeleine; nous resterons ensemble et vous serez ma femme ! »

J'épiais la physionomie de Madeleine, et j'espérais voir un reflet de mon bonheur passer sur son visage... Mais elle restait la tête baissée et pleurait. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'elle leva ses grands yeux vers le ciel — et non vers moi !

« Il le faut donc, hélas! murmura-t-elle, il faut donc quitter cette maison !... Vous l'avez vu, mon Dieu, j'ai essayé de vivre ! »

Les larmes lui coupèrent la parole; je m'approchai d'elle, et, d'une voix tremblante, je lui dis :

« N'êtes-vous plus libre, Madeleine?

— Je suis libre et seule au monde.

— Alors, pourquoi refuser ma main? car j'avais osé espérer... oui, j'avais espéré, Madeleine, que vous m'aimiez?

— Mon cœur est mort, je n'aime personne sur cette terre, » répondit la jeune fille d'une voix si solennelle qu'elle ne me laissa ni un doute ni une espérance.

Ces quelques paroles venaient de briser mon rêve, de détruire mes projets, de bouleverser mon âme. Je m'étais trompé!... ou plutôt — je le croyais dans ce moment de désespoir et d'aveugle colère — j'avais été trompé!

« Vous ne m'aimez pas, Madeleine, m'écriai-je avec douleur, vous ne m'aimez pas!... Mais alors pourquoi êtes-vous venue ici?... pourquoi y êtes-vous restée? Je vous ai fait une vie affreuse, une vie qui a éloigné de moi mes amis, même les plus chers; vous avez vécu dans la solitude, dans le silence; vous n'avez eu sous les yeux que d'horribles débris arrachés à la tombe et devant lesquels tout le monde jusqu'alors avait fui. Je vous ai privée d'espace, de liberté, d'horizon, d'air... Cette existence, Madeleine,

n'était supportable qu'à force de dévouement... et, pauvre prisonnière, vous êtes restée à mes côtés comme l'ombre de moi-même!... Ce n'est pas tout, Madeleine... mon désespoir me donne le droit de tout vous dire... Quand vous avez cru que je ne vous voyais pas, vous vous êtes levée, vous avez laissé votre ouvrage, vous êtes venue derrière moi me regarder, pleurer, épier chacun de mes gestes, chacun de mes mouvements... Et vous ne m'aimez pas, Madeleine!... Que croire? Que comprendre alors?... Laissez mes souvenirs se rassembler!... Hier... je me le rappelle... vous m'avez dit : « Où pourrais-je vivre sans « vous?... Laissez-moi près de vous!... cette « maison est le seul lieu où la vie me soit pos- « sible!... » Dites, dites, Madeleine, ai-je été le jouet d'un rêve?... ou tout cela est-il vrai?

— Tout est vrai, répondit la jeune fille, les yeux baissés vers la terre.

— Alors vous m'épouserez, Madeleine! m'écriai-je avec joie...

— Alors je partirai demain!... répondit-elle en sanglotant.

— Un mot, un seul mot encore, Madeleine :

je ne vous comprends pas, et vous me faites cruellement souffrir !... Dites.... un obstacle que j'ignore, des motifs que vous me cachez vous séparent de moi ; mais, du moins.... vous m'aimez.

— Non ! » répondit-elle.

Il y eut un moment de silence ; j'essayais de lutter contre l'horrible douleur qui me déchirait.

« Madeleine, repris-je enfin en faisant quelques pas vers la porte, il faut ou nous séparer pour toujours, ou être unis pour la vie ! Réfléchissez..., choisissez..., décidez de mon sort. »

Elle s'avança vers moi, arrêta sur moi un regard où toute sa vie semblait s'être réfugiée.

« Séparés pour toujours !... » murmura-t-elle.

Je m'enfuis de la chambre, descendis l'escalier et m'enfermai dans ce cabinet.

Ah ! Georges ! quelles heures d'angoisses !... Et tu crois qu'il n'est pas mille fois heureux celui dont les facultés peuvent être absorbées par l'étude, par la science ! Et tu m'as appelé fou quand tu m'as vu, ayant resserré ma vie entre les quatre murs de cette maison, heureux

par moi seul, n'espérant rien des autres!... Ah! fou plutôt celui qui se met à la merci d'un cœur et d'une âme, serait-ce la plus pure des âmes à laquelle Dieu ait dit de passer sur la terre! Toutes les âmes sœurs des nôtres sont restées dans le ciel; nous les retrouverons au jour de la récompense. Ne cherchons, n'essayons ni l'amour ni le bonheur sur cette terre. Ah! Georges, ils n'y sont pas!

Paul d'Ercourt s'arrêta. Je lui serrai la main.

Le lendemain de ce triste jour, reprit-il, je venais de me lever, quand ma porte s'ouvrit doucement et Madeleine entra. Elle portait un petit chapeau de paille retenu par un ruban noir; son châle était croisé et attaché sur sa poitrine; elle avait à son bras un petit paquet qui contenait toutes ses hardes.

Tremblants, émus, ni l'un ni l'autre nous ne trouvions de force pour parler.... Après quelques secondes de silence :

« Adieu, monsieur Paul, me dit Madeleine; je suis bien reconnaissante de toutes vos bontés pour moi..., soyez heureux..., que Dieu vous bénisse!... je pars.... »

Et elle se détourna pour essuyer ses larmes.

« Où allez-vous, Madeleine? quel asile avez-vous? Je ne puis vous laisser partir ainsi sans m'être assuré de vos moyens d'existence!... Vous me regardez du moins comme votre ami, n'est-ce pas, Madeleine?

— Vous êtes bien bon, je vous remercie..., je prierai Dieu pour vous! »

Et elle ajouta, en me montrant une petite bourse :

« Tenez..., voici l'argent que j'ai gagné chez vous, je ne l'ai pas dépensé..., c'est plus qu'il ne me faut. J'ai un ami que je vais trouver...; n'ayez nul souci de moi.... Adieu, monsieur Paul!... »

Elle disait adieu, mais ne s'éloignait pas.

J'avais caché ma tête dans mes deux mains et je restais ainsi brisé de douleur.

Je l'entendis s'approcher de moi :

« Monsieur! murmura-t-elle à travers ses sanglots, écartez vos mains! regardez-moi!... que je vous voie encore une fois! »

Je levai vers elle mes yeux baignés de pleurs :

« Maintenant, adieu! s'écria-t-elle, adieu!

Vous.... près de qui j'aurais voulu vivre et mourir ! »

Et la porte se referma sur Madeleine qui s'enfuyait....

J'étais seul !

La journée se passa sans que j'eusse fait un mouvement, sans que mes larmes cessassent de couler. Je n'avais pas une pensée distincte. Je souffrais. Je regardais avec désespoir autour de moi ; j'étais seul..., vraiment seul, et je me sentais un invincible dégoût pour tout ce qui avait jusque-là charmé ma solitude. Je repoussais de la main mes papiers et mes livres : « Qu'importe ?... me disais-je ; l'indifférence pour tout maintenant !... Elle ne m'aimait pas !... et moi, toute ma science, tous mes efforts n'ont pu me sauver ! mon esprit n'a pu retenir mon cœur.... Que d'autres étudient, s'éclairent, instruisent les hommes ; moi, j'en ai fini avec toutes les choses de ce monde ! »

Et je jetai à terre les plâtres et les têtes qui se trouvaient sur la table ; ils se brisèrent à mes pieds. Dans mon aveugle rage je me levai et j'entrai dans la galerie.... Mais là je m'arrê-

tai. Mon regard parcourut toutes ces têtes, toutes ces physionomies arrêtées dans la dernière expression du dernier sentiment qui agita ces corps mourants. Pour tous ces hommes la dernière phase de la vie avait été la douleur; puis ils se reposaient après avoir souffert! Tous portaient écrite sur leur front cette nécessité inséparable de l'humanité : « Souffrance! » Ces blanches figures semblaient se tourner vers moi, et la mort, dans toute sa grandeur, dans tout son calme, paraissait sourire de pitié aux mesquines agitations de la vie! J'étais venu pour fouler aux pieds, pour briser.... et je m'inclinai en silence devant ces hommes qui m'avaient précédé et dans la vie et dans la mort.

Je revins dans ce cabinet. Il faisait nuit. J'allumai ma lampe et j'attendis le jour, assis dans ce fauteuil. J'aurais inutilement demandé au sommeil quelques instants de repos.

Ce fut une nuit affreuse pour moi comme pour la nature entière. La neige, comme aujourd'hui, couvrait la terre; les arbres du jardin ployaient, renversés par le vent; les fenê-

tres et les portes craquaient à chaque instant. La tempête ne se calma qu'avec les premières lueurs de l'aube.

Mon front était brûlant, ma tête en feu; j'avais la fièvre. J'espérai que le froid et le grand air calmeraient l'horrible agitation qui me dévorait; et comme le jour commençait à paraître, je descendis; je traversai lentement ma pauvre maison déserte; je m'arrêtai quelques instants dans ce petit parloir où si souvent j'avais vu Madeleine.... puis je m'avançai vers la porte pour l'ouvrir. Mais la porte résista à mes efforts, comme si un obstacle extérieur l'empêchait de reculer. J'essayai encore : elle céda.... Je poussai un cri de surprise.... Madeleine, les vêtements couverts de neige, les cheveux épars et inondés de pluie, était couchée sur les marches de pierre qui conduisaient au jardin.... Elle était évanouie ! On voyait qu'elle était venue là s'asseoir et prier, car ses mains étaient encore jointes.

Je la pris dans mes bras, je la déposai dans le parloir; j'allumai du feu, j'essuyai la neige qui la couvrait. A genoux devant elle, j'atten-

dais le premier signe de vie qu'elle donnerait!... Peu à peu la chaleur revint dans ses membres engourdis, ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses paupières se soulevèrent.

« Madeleine! ma bien-aimée Madeleine! » m'écriai-je, le cœur palpitant....

Elle me regarda; puis, se jetant dans mes bras, les siens croisés autour de mon cou :

« O mon Dieu! murmura-t-elle, suis-je donc dans le ciel?... »

Ce fut, Georges, un moment d'ineffable bonheur!

Mais bientôt les bras de Madeleine s'éloignèrent de moi; elle releva la tête, regarda autour d'elle, passa sa main sur son front comme pour rassembler ses idées confuses :

« Hélas! hélas! » dit-elle en fondant en larmes.

« Madeleine, repris-je vivement, vous revenez pour ne plus me quitter, n'est-ce pas? Nous avons trop souffert de nous être séparés! Vous sentez comme moi que c'est impossible!

— Ah! monsieur Paul, interrompit Madeleine, je savais bien, moi, en vous quittant, que

je ne pourrais pas vivre sans vous ! Quand je vous disais que j'allais trouver un ami qui m'attendait, cet ami, c'était le bon Dieu ! J'allais mourir.... puisque je ne peux plus rester ici !... Seulement, hier soir j'ai voulu encore une fois vous revoir. Je ne sais si Dieu permet qu'on se retrouve dans le ciel, et je voulais bien graver vos traits dans ma mémoire, afin que votre image me fût présente pendant l'éternité.

— Chère Madeleine, m'écriai-je en la serrant sur mon cœur, je te retrouverai dans le ciel ; mais nos deux existences seront aussi unies sur la terre ! »

Elle me repoussa doucement :

« Hélas ! monsieur, dit-elle, vous ne savez pas ce qui me fait parler ainsi, et je ne veux pas vous le dire !... Rien n'est changé dans notre avenir. Le froid m'a saisie sur cette pierre, et je me suis évanouie ; mais je ne revenais pas pour reprendre ma place dans cette maison ; pas plus qu'hier je n'y puis rester ! Abandonnez-moi à mon triste sort !

— Mais, Madeleine, tu es folle !...

— C'est possible, dit-elle doucement : je l'ai été, m'a-t-on dit, ou du moins j'ai été bien malade, et c'est grand dommage que je ne sois pas morte de mon mal!...

Je la regardai avec étonnement, avec douleur.

Elle me prit la main, et la serrant dans les siennes :

« Écoutez, écoutez-moi pour la dernière fois, me dit-elle, mon ami, mon seul ami!... Non, je ne vous aime pas ; non, je ne saurais être votre femme; et, au point où en sont venues les choses, il faut que nous nous séparions. Maintenant j'ajouterai : Si vous ne le voulez pas, je ne m'ôterai pas la vie; j'attendrai.... Ce ne sera pas long!... Je ne possède plus rien au monde; eh bien! j'accepterai de vous ce que vous voudrez me donner..., j'irai où vous voudrez que j'aille... Paul, êtes-vous content?... »

Mes larmes coulaient, je souffrais amèrement; mais il n'y avait plus moyen d'hésiter : l'honneur me faisait un devoir de renoncer à cette jeune fille et de respecter son secret.

« Merci, Madeleine, lui répondis-je, merci

pour la part de bonheur que vous me faites! Je l'accepte avec reconnaissance. Restez cette nuit encore sous mon toit; demain nous nous quitterons pour toujours! »

Elle s'était levée. Je m'avançai vers elle; je posai mes lèvres sur les bandeaux de ses cheveux. C'était un frère qui disait adieu à sa sœur.

Le lendemain j'avais quitté ma petite maison de Belleville, et j'avais laissé cette lettre pour Madeleine :

« Chère Madeleine, quand vous lirez ces lignes, je serai loin de vous : chaque jour je m'éloignerai davantage, et jamais je ne reviendrai!... Vous m'avez fait bien du mal, Madeleine, mais je ne veux pas me plaindre. Vous m'acceptez pour protecteur! et j'aurais acheté le droit de vous être utile au prix de souffrances plus grandes encore! Je vous donne cette petite maison qui a paru vous plaire. Une vieille femme de ce village, que je connais, viendra l'habiter avec vous pour vous soigner et vous servir. Elle est chargée de pourvoir à

tous vos besoins. Cultivez mon petit jardin, soignez mes livres, mes papiers, tout ce qui m'a appartenu; ce sera me rendre service, chère Madeleine, et j'en serai reconnaissant. Maintenant, adieu!... Puissent vos chagrins, quels qu'ils soient, s'adoucir et vous rendre la vie moins amère! Puissent vos jours s'écouler en paix dans ma pauvre demeure! Puissiez-vous, chère Madeleine, me conserver une place dans votre souvenir!... Et priez Dieu quelquefois pour qu'il guérisse les cœurs qui souffrent, mais qui espèrent en lui!

« Paul d'Ercourt. »

Deux mois après ce jour, je reçus une lettre du curé de Belleville, à qui j'avais laissé mon adresse; elle ne contenait que ce peu de mots :

« Monsieur, la jeune fille qui habitait votre maison est morte hier. Elle m'a remis des papiers pour vous. Faut-il vous les envoyer, ou viendrez-vous les prendre? »

SECONDE PARTIE.

Ce fut par une sombre soirée d'hiver que, quelques jours après avoir reçu la lettre du curé, je rentrai dans ma maison de Belleville. Je tenais les papiers de Madeleine, et je vins seul, le cœur brisé, les lire dans cette chambre. Mes mains tremblantes pouvaient à peine rompre le cachet et déchirer l'enveloppe. Enfin, je rassemblai mes forces, j'arrêtai mes larmes, et je lus ce qui suit :

« On vous remettra ces papiers après ma mort, monsieur Paul; je dois, par reconnaissance pour votre amitié, pour les bontés que vous avez eues pour moi, je dois, dis-je, vous

révéler le triste secret de mon existence.... Un mot vous suffira : « Je suis *Marie-Madeleine Dormer.* »

Je poussai un cri de surprise : « Marie-Madeleine Dormer!... répétai-je avec douleur; pauvre jeune fille!... Je comprends maintenant et tes larmes et ton silence! » Puis je repris ces papiers et je les lus en les mouillant souvent de mes larmes.

A un demi-quart de lieue de Brest, sur la plage que l'Océan baigne continuellement de ses vagues, on voit une simple cabane que des plantes grimpantes tapissent de verdure. Le site où elle se trouve est solitaire, mais riant. Les ajoncs aux fleurs jaunes, les iris aux fleurs blanches et violettes, et quelques plantes qui aiment le bord de la mer, entourent la cabane et forment une étendue de verdure mouvante, comme la surface des ondes, au moindre souffle de la brise. Quand les rafales de vent grondent au loin, les flots se soulèvent, et en même temps les roseaux, les ajoncs, les iris s'inclinent et se balancent. La terre alors a son gémissement comme les vagues de la mer, comme la brise du

ciel, et toutes ces voix de la nature forment entre elles une mystérieuse harmonie que l'homme entend sans comprendre, mais devant laquelle il se tait et se recueille.

Cette cabane était habitée par Pierre Dormer, vieux marin dont le sang coula plusieurs fois pour son pays, et qui portait à sa boutonnière le ruban rouge de la croix d'honneur. Pierre Dormer était mon père. Ma mère mourut en me donnant le jour. J'ai passé ma vie entière dans cette petite cabane, auprès de mon vieux père, sans rien connaître du monde, hors ces quelques vagues qui se brisaient à mes pieds, ces quelques fleurs sauvages et clair-semées que faisaient épanouir nos courts printemps, et les oiseaux de passage qui baignent leurs ailes dans la mer.

Mon père m'apportait des livres. Lui, n'avait jamais rien lu : moi, je lisais au hasard ; personne ne dirigeait mon choix. La seule précaution paternelle de Pierre Dormer se bornait à me donner des vers plutôt que des ouvrages en prose. Il lui semblait instinctivement qu'avec le langage de la poésie rien ne pouvait être dit

qui ne fût noble et pur. Je grandis donc élevée par les poëtes et la solitude.

Cette existence était douce pour mon père infirme, qui se reposait dans le calme de ses vieux jours, après avoir traversé, la tête haute, et les tempêtes des éléments et les tempêtes de la vie; mais elle était bien silencieuse, bien immobile pour l'âme ardente d'une jeune fille dont aucun chagrin, aucun travail ne diminuait les forces.

On distrait les enfants par les jouets dont on les entoure; on leur fait un petit monde à leur portée, dont on leur parle le langage; on les force d'attendre pour comprendre; mais moi, rien ne détourna ma vue du ciel où brillaient les étoiles, de l'horizon où le soleil se levait et se couchait, et de cette immensité dont les flots mugissaient jour et nuit.

Rien ne fut rapetissé pour moi; il me fallut donc grandir pour atteindre la hauteur du monde où je vivais. Mais, comme ces fleurs dont on épuise la séve pour les faire fleurir trop tôt et qui meurent quand les autres s'entr'ouvrent, ainsi ma hâtive intelligence se développait aux

dépens de ma vie, et j'étais à quinze ans une pâle jeune fille que le vent aurait inclinée comme le roseau du rivage, ou soulevée dans les airs comme une feuille d'automne.

Mon plus grand bonheur était d'échapper à mon père et à ma nourrice, la vieille Gertrude, pour venir m'asseoir seule sur un rocher.

L'écume de la mer jaillissait sur moi, le vent s'engouffrait dans mes cheveux, mes pieds glissaient sur la mousse humide; alors je me cramponnais à quelque aspérité du roc, et je restais suspendue au-dessus de l'abîme, respirant à pleine poitrine et souriant à tout ce bruit, à tout ce mouvement dont ma vie était dépouillée.

Un soir, j'étais assise sur le seuil de notre porte, auprès de mon père qui se réchauffait au dernier rayon du soleil couchant. Je faisais une guirlande des fleurs du rivage, dont j'avais déjà posé un bouquet dans mes cheveux.

Au détour du sentier qui côtoie les rochers, à quelque distance de nous, nous vîmes paraître un jeune homme portant l'uniforme d'officier de marine.

Il semblait malade ; presque à chaque pas il s'arrêtait pour reprendre haleine et portait la main à sa poitrine, comme s'il y avait éprouvé de vives douleurs. Un instant les forces parurent lui manquer : il s'appuya contre le rocher.

Mon père, qui avait eu la jambe cassée par un coup de feu, marchait difficilement. « Marie-Madeleine, me dit-il, ce jeune homme se trouve mal! Cours vers lui et dis-lui de venir se reposer ici. »

Je partis, légère comme une biche, et, tout essoufflée de ma course, j'arrivai auprès du jeune homme, qui me regarda avec étonnement. Je n'avais pas pensé à ôter les fleurs posées dans mes cheveux.

« Mon père m'envoie vers vous, dis-je à l'officier, pour vous offrir de vous reposer dans notre maison...; c'est là-bas, la cabane du contre-maître Dormer.

— Merci, ma belle enfant! me répondit-il ; j'accepte avec reconnaissance. »

Et comme il s'avançait péniblement :

« Prenez mon bras, lui dis-je, je vous soutiendrai. »

Il sourit en regardant le faible appui que je lui offrais, mais il accepta, et, son bras posé sur le mien, nous arrivâmes auprès de mon père.

« Attendez, mon lieutenant, lui dit Pierre Dormer, je vais vous chercher un verre de vin qui fera passer cette faiblesse-là.

— Je vous remercie, répondit le jeune homme; je suis blessé et convalescent à peine. J'ai marché trop longtemps : quelques instants de repos vont me remettre. »

Il s'assit auprès de nous.

« Connaissez-vous sur cette côte, ajouta-t-il, une maison où je puisse louer un petit logement. On m'ordonne l'air de la campagne pour rétablir ma santé, et je ne voudrais pas m'éloigner de Brest. »

Mon père parut réfléchir.

« Je ne vois dans les environs aucun logement à louer, répondit-il après quelques instants de silence : mais, si vous n'êtes pas difficile, mon lieutenant, dans cette maisonnette la chambre de ma pauvre Thérèse est libre; ma fille et moi nous ne l'habitons pas; vous n'avez qu'à voir si elle vous convient. Marie-Made-

leine, monte avec ce monsieur, et montre-lui la grande chambre à gauche. »

Je franchis rapidement l'escalier, et, ouvrant les volets de la chambre pour en laisser examiner l'intérieur, je me retournai vers l'officier :

« N'est-ce pas, monsieur, qu'elle est jolie? » lui dis-je en regardant les rideaux de toile à grands ramages.

Il sourit encore.

« Je la trouve charmante, répondit-il, et je suis heureux que votre père veuille bien m'y recevoir.

— Voilà qui est décidé, dit-il à mon père en le rejoignant sur le seuil de la maison, je loue cette chambre.

— C'est-à-dire, mon lieutenant, que vous l'habiterez tant que vous le voudrez; mais, quant à me la payer, c'est impossible : je ne le veux pas. »

Et comme l'officier insistait :

« Non, pas d'argent, reprit mon père : si vous vous trouvez bien ici, vous donnerez une petite croix d'or à cette enfant pour sa toilette du dimanche. »

Le lendemain, l'étranger revint avec une malle qui contenait ses hardes, et, en me disant bonjour, il me passa autour du cou une croix d'or.

« Marie-Madeleine, me dit-il, vous serez la plus jolie fiancée de ce pays. Portez cette croix le jour de vos noces et gardez-la en dépit de votre mari, comme souvenir d'un ami qui ne vous aura connue que peu de temps, mais qui fera toujours des vœux sincères pour que votre avenir soit paisible et heureux.... »

Ainsi se passa ma première entrevue avec.... Charles d'Ercourt !... avec votre frère ! Ainsi s'éleva, à mon horizon, le nuage contenant la foudre qui devait dévaster ma vie.

Charles, en vivant dans notre modeste intérieur, entre mon père et moi, ne tarda pas à s'apercevoir que la jeune fille qu'il avait traitée en enfant avait le cœur d'une femme, et d'une de ces femmes qui ne vivent qu'en se dévouant. Il comprit, mieux que je ne l'avais fait moi-même, mon amour pour la solitude, mes rêveries au bord de la mer et les tristesses qui m'oppressaient. Il me devina dans mon silence,

et ses regards pleins de pitié et d'affection semblaient dire : « Pauvre Marie-Madeleine! Tu as une de ces âmes avec lesquelles on souffre toujours sur cette terre! »

Cependant Charles ne se rétablissait pas. Un jour même nous crûmes sa vie en danger : sa blessure s'était rouverte. Mon père et moi nous veillâmes près de son lit de douleur, et mon père lui disait :

« N'avez-vous aucun parent auquel nous puissions écrire et dont la présence fût une consolation pour vous?

— Je n'ai plus ni père ni mère, répondit Charles; j'ai un frère que j'aime tendrement, mais il voyage en pays étranger. »

Et puis, quand il fut un peu mieux, il me dit :

« Marie-Madeleine, mon frère et moi nous sommes nés le même jour, à une heure de distance; notre mère nous a nourris tous les deux; nous portons les mêmes noms : lui s'appelle Paul et Charles, moi, je m'appelle Charles et Paul. Nous nous ressemblons de visage, de taille, de son de voix, seulement nous différons un peu de caractère : Paul est plus facilement

heureux que moi. Dans notre enfance, on nous prenait toujours l'un pour l'autre. Ma mère seule nous distinguait ; et elle s'en vantait avec orgueil, comme d'un miracle de l'amour maternel. »

Cependant Charles se rétablit enfin ; mais, à mesure qu'il recouvrait la santé, lui et moi nous devenions tristes et préoccupés. C'est que Charles était venu dans la cabane de Pierre Dormer parce qu'il était souffrant, et qu'il devait la quitter quand il se porterait bien ; c'est que nos deux âmes s'étaient comprises ; c'est que nous portions en nous, l'un et l'autre, un vague sentiment de mélancolie et de découragement qui ne nous laissait de repos que lorsque nous étions ensemble ; c'est qu'enfin notre vie grave et austère, mêlée de craintes, de souffrances, de soins donnés et reçus, avait, par sa valeur et son intimité, doublé le nombre des jours écoulés depuis celui de notre première rencontre, et qu'il nous semblait qu'il y avait longtemps que nous aimions.

Ce fut un soir, en nous promenant sur la plage, tandis que la brise nous apportait les

parfums de la terre et les gouttes argentées des vagues, qu'après avoir longtemps rêvé en silence, Charles me dit : « Chère Madeleine, je vous aime! »

Il y avait pour moi tant d'amour dans la nature entière depuis que j'avais vu Charles, tout ce qui m'entourait me semblait tellement murmurer que je l'aimais et qu'il m'aimait, que ce fut sans étonnement que j'entendis ces mots bénis : « Je vous aime! » L'étoile que je regardais le soir, le nuage qui passait, la brise en gémissant, tout à mes yeux, à mon oreille, parlait d'amour : le tour de Charles était venu.... et depuis longtemps je l'attendais!

« Madeleine, me dit Charles, avez-vous réfléchi à ce qu'est la vie de la femme d'un marin? C'est payer quelques heures de bonheur par des années d'isolement et d'inquiétude! C'est se séparer sans cesse; c'est aimer avec courage dans l'absence; c'est élever seule ses enfants; c'est veiller isolée près de leur berceau; c'est compter les heures et les jours et absorber toute son existence dans une seule pensée; c'est laisser loin de soi toutes les joies,

tous les plaisirs de ce monde. Ainsi que l'on vit dans un couvent, les yeux levés vers le ciel, en espérant Dieu; ainsi il faut vivre au milieu des hommes, les yeux fixés sur l'horizon, en attendant le retour!... Pour s'unir avec un pareil avenir devant soi, il faut s'aimer plus que ne s'aiment les heureux de ce monde; il faut avoir une foi immense dans l'âme que l'on a choisie! »

Et je lui répondis :

« Vivre heureuse près de vous, vivre triste loin de vous, voilà ma destinée, qu'il n'est pas en votre pouvoir de changer. Mon amour ne dépend pas du vôtre; vous ne pouvez ni l'augmenter ni le détruire! »

Nous revînmes ensemble vers la cabane, et Charles demanda ma main à mon père :

« C'est trop d'honneur, mon lieutenant! » répondit Pierre Dormer en portant la main à son bonnet de laine rouge.

Moi, je n'avais pas encore pensé au sacrifice que M. d'Ercourt faisait en m'épousant. Je tournai vers lui mes yeux mouillés de larmes. Mon père reprit :

« Elle n'est ni noble ni riche; mais elle a dans les veines le sang d'un brave soldat et celui d'une femme que sa vertu faisait l'égale de tout le monde.... Lieutenant, vous épousez une honnête fille dont vous n'aurez à rougir ni devant les hommes ni devant Dieu ! »

J'étais heureuse.

Deux jours après cet entretien, Charles revint de Brest plus tard que coutume. Quand il entra dans la chambre où j'étais près de mon père, je frémis; mon cœur battit à m'étouffer; Charles était pâle comme la mort, et je lisais sur ses traits bouleversés la certitude d'un grand malheur. Il s'avança vers moi, me prit les deux mains qu'il serra dans les siennes.

« Du courage, Madeleine, murmura-t-il, tandis que des larmes inondaient son visage; il nous faut avoir du courage, pauvre amie! le *Gustave-Adolphe* va mettre à la voile d'un jour à l'autre; l'équipage est consigné à bord. Il faut ce soir nous dire adieu pour longtemps ! »

Je me jetai dans les bras de mon père, où je demeurai presque sans vie :

« Soyez-moi fidèle, chère Madeleine, repri[illegible]

Charles ; gardez souvenance de nos amours ! Nos cœurs sont si purs que Dieu nous bénira ! A peine mon vaisseau touchera-t-il encore la terre de France que je viendrai réclamer le bonheur que vous m'avez promis.

— Allons, courage ! dit Pierre Dormer ; un voyage sur mer, ce n'est rien. Ma pauvre Thérèse m'a bien attendu dix ans !... et nous avons été d'heureux époux après tout ! »

Quand le soir Charles s'éloigna pour ne plus revenir, je fis quelques pas sur la route, le bras passé au sien, et mon visage inondé de larmes appuyé sur son épaule. Depuis longtemps les paroles étaient trop faibles pour notre douleur et nous pleurions en silence. La nuit était venue ; il fallut enfin se séparer ! Charles me serra convulsivement sur son cœur et murmura à mon oreille :

« Si je reviens, unis pour la vie.... sinon, tu resteras veuve de nos fiançailles, et tu ne seras jamais la femme d'un autre ! »

J'inclinai la tête en signe de consentement, et mon père me rapporta sans connaissance dans la cabane.

Le lendemain, à genoux sur la plage, je suivais du regard un vaisseau qui sillonnait la mer et s'éloignait.... Tant que le jour dura, je restai là les yeux fixés sur un point devenu imperceptible à l'horizon. La nuit était déjà bien avancée, et la pluie tombait depuis longtemps par torrents, quand mon père passa son bras autour de ma taille et me ramena vers la maison. Il m'avait parlé..., il m'avait appelée..., je n'avais rien entendu !

Monsieur Paul, vous avez été bien bon pour moi, et j'ai souvent prié Dieu de vous bénir. Mais savez-vous quelle est celle de ces divines bénédictions que j'ai, avant toutes les autres, appelée sur votre tête ? c'est qu'il ne vous séparât jamais de la personne que vous aimerez !...

Après le départ de Charles, je tombai dans un morne abattement qui fit craindre pour ma vie. J'étais comme une somnambule qui agit sans avoir la conscience de ce qu'elle fait. Machinalement mes pas se dirigeaient toujours du côté de la mer ; je restais assise sur le sable, les yeux fixés sur la ligne éloignée où le ciel et la mer se touchent à l'horizon. C'était avec un sen-

timent de bonheur que je laissais les vagues venir à moi et baigner mes pieds : « Quelques-unes d'entre elles ont porté le vaisseau de Charles, me disais-je; elles ont passé auprès de mon bien-aimé ! »

Comme l'agneau laisse un peu de sa laine aux épines du buisson, notre amour avait laissé un souvenir à chaque arbuste du sentier, à chaque rocher du rivage. Je regardais autour de moi, et tous les objets qui frappaient ma vue semblaient prendre une voix pour me dire : « Il était là. »

Une année s'écoula ainsi, bien longue, bien lourde, bien pénible, et vainement, pendant cet espace de temps, mon père et Gertrude essayèrent-ils de m'arracher à ma silencieuse rêverie. Ils ne purent jamais ramener le sourire sur mes lèvres; aussi, mon pauvre père, qui vieillissait et ne quittait presque plus son fauteuil, en me voyant passer de loin, disait à ma nourrice désolée :

« Gertrude, la tête et le cœur de cette enfant sont bien malades; que Dieu vienne en aide à mes vieux jours ! »

Quand la nuit était arrivée, Gertrude s'en allait à travers les rochers, criant au loin : « Marie-Madeleine ! Marie-Madeleine ! » Puis, quand elle m'avait trouvée, elle jetait un mantelet sur mes épaules glacées, et, me prenant par la main, me ramenait à la cabane. Je marchais la tête tournée vers la mer que je quittais :

« Nourrice, personne encore !... lui disais-je.

— Patience, petite ! répondait-elle ; l'avenir est long et Dieu est bon ! »

Un soir, Gertrude tout essoufflée, pleurant de joie, presque folle de bonheur, accourut vers moi :

« Ma fille !... ma fille ! criait-elle, petite Marie-Madeleine ! où es-tu ? viens vite ! le *Gustave-Adolphe* a été vu à quelques lieues de Brest ; demain avec le jour il entrera dans le port !

— A genoux ! nourrice, à genoux !... m'écriai-je en me prosternant sur le sable, remercie Dieu !... prie-le !... moi, je n'ai plus une pensée. ., je ne trouve plus une parole ! »

Je regardais le ciel, les mains jointes, le visage baigné de larmes.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! repris-je après quelques instants de silence, soyez béni, mon Dieu !.. vous qui avez fait l'âme, le cœur et l'intelligence, vous qui nous avez permis d'aimer, vous qui avez fait le bonheur aussi grand que la souffrance, soyez mille fois béni, ô mon Dieu ! »

Et je restais à genoux.

« Mon Dieu ! vous avez reçu ma prière ! vous avez entendu ce cri d'une joie céleste qui s'échappait des abîmes de mon cœur, et pourtant... Mais que votre volonté soit faite, Seigneur ! »

Je courus me précipiter dans les bras de mon père. Ce soir-là nous dîmes tous ensemble nos prières, et mon père entonna le *Te Deum laudamus !*

Je montai dans ma chambre, je m'assis près de ma fenêtre ouverte, et là, plongée dans une extase de bonheur, j'attendis le jour.

Oh ! qui pourra jamais dire les délices de cette nuit d'espérance, de cette nuit d'attente d'un bonheur si proche et si sûr, que c'était déjà le bonheur lui-même !... Que la nature s'était faite belle pour cette fête du cœur ! Le ciel montrait toutes ses étoiles ; son limpide azur me

semblait rempli d'anges qui, cette nuit-là, regrettaient la terre!... Les fleurs exhalaient leurs parfums les plus doux, les vagues ne se brisaient pas au rivage, elles venaient s'y jouer et le caresser; la brise, glissant sur les flots, semblait, non plus gémir, mais chanter!... le feuillage ne s'agitait plus, mais tressaillait de joie; les arbres s'inclinaient comme pour saluer l'aurore de ce beau jour!... Et moi, mon âme palpitait au dedans de moi-même, comme si elle eût voulu briser sa fragile enveloppe!

Il y avait quelques heures que je rêvais ainsi, immobile de joie comme je l'avais été de douleur, quand soudain un éclair sillonna la nue. Je me penchai au dehors.... Mon Dieu!... Il y avait donc longtemps que j'étais là, ayant cessé de voir ce que je regardais, d'entendre ce qui se passait autour de moi? J'avais détourné mes regards du monde extérieur pour les arrêter en moi-même sur les joies célestes qui rayonnaient dans mon cœur!... Quel changement frappa ma vue! Les étoiles avaient fui, mon beau ciel avait disparu, et l'orage s'annonçait de toutes parts.

Je m'élançai hors de ma chambre, et descendant vers mon père :

« Père!... père! m'écriai-je, entendez-vous la tempête?

— Eh bien! enfant, répondit Pierre Dormer en essayant de paraître calme, elle passera!... et demain le jour sera serein pour l'entrée en rade du *Gustave-Adolphe*.

— Mon père! m'écriai-je avec désespoir, le vaisseau a été vu près de la côte, et l'ouragan souffle vers la terre!

— Rassure-toi, Marie-Madeleine! le *Gustave-Adolphe* aura prévu l'orage, et il aura à temps gagné la haute mer. J'ai vu de plus gros temps encore que celui-ci, et j'en suis revenu, mon enfant.

— Mon père, étiez-vous près d'une côte hérissée de récifs? »

La cabane semblait, à chaque instant, près de céder aux efforts du vent. Les branches d'arbres gémissaient en se brisant. Une ardente illumination d'éclairs rendait la nuit plus brillante que le jour. « O monsieur Paul! avez-vous jamais entendu la grande voix de la tempête et

les rafales de l'ouragan, en vous disant qu'elles disposaient de la vie d'une personne aimée? Oh! combien alors on se sent faible et petit en présence des éléments! combien on sent que Dieu a fait les choses plus fortes que les hommes! »

Tout à coup je saisis convulsivement le bras de mon père. Un coup de canon venait de se faire entendre: il se répéta de minute en minute. C'était le signal de détresse d'un vaisseau en péril; c'était le dernier espoir de marins en danger qui appelaient leurs frères à leur secours.

« A Brest! au port! » m'écriai-je en entrainant mon père.

Nous marchâmes au milieu de l'obscurité de la nuit. De loin en loin le canon dominait le mugissement des vagues, le fracas du tonnerre et les clameurs de la tempête. — Nous arrivâmes.

Une foule immense encombrait la jetée et la plage. Des feux étaient allumés de toutes parts. Des torches passaient de main en main; à chaque instant le vent renversait leur flamme et nous

laissait dans l'obscurité. Puis, une autre rafale la relevait, et une lueur blafarde s'étendait sur cette scène de désolation.

Une barque, un pilote, et quelques hommes auxquels Dieu a donné le courage des héros et la bonté des anges, s'éloignèrent du rivage. Je tombai à genoux; je ne priais pas, mais je pleurais, mais je tordais mes mains jointes, en les levant vers le ciel. Je criais : « Mon Dieu! mon Dieu! » J'appelais Dieu à mon secours, comme la voix du canon avait appelé les hommes.

Bientôt ce canon, dernier signe de la vie de ce vaisseau ballotté par les flots, cessa de se faire entendre. On vit le navire à chaque instant se rapprocher de la côte. Ses voiles déchirées s'envolaient emportées par le vent et tourbillonnaient dans les airs comme de blancs linceuls; ses mâts brisés venaient échouer sur la côte : le vaisseau, sans gouvernail, poussé vers la terre, s'engagea dans les récifs.

Ce fut alors un horrible spectacle que celui de l'agonie de ce bâtiment voguant au hasard, se brisant à chaque écueil, repoussé par le choc de l'un pour venir se heurter contre l'autre. Il

ne luttait plus contre la destruction, il l'attendait. Bientôt il s'arrêta.... Une pointe aiguë de rocher s'était engagée dans ses flancs: ils s'entr'ouvrirent béants comme pour recevoir la vague qui s'avançait.

Le vaisseau se balança encore une ou deux fois, baissant alternativement sa poupe et sa proue.... puis un horrible cri s'éleva de la terre vers les cieux, plus fort que le tonnerre, plus fort que l'ouragan.... le *Gustave-Adolphe* avait disparu dans les flots, et les vagues se succédaient égales et rapides au-dessus du navire englouti!

Mais bientôt: « La chaloupe!... la chaloupe! » cria-t-on de toutes parts... « La chaloupe a été mise à la mer.... l'équipage est sauvé! »

En effet, la chaloupe, remorquée par la barque du pilote, s'avançait vers le port. Mais à mesure qu'elle s'approchait du rivage, on vit avec effroi qu'elle ne contenait que cinq ou six hommes.... Tout l'équipage n'avait pas eu le temps d'y descendre!

« O mon Dieu! quels sont ceux que vous avez sauvés? »

Toujours à genoux, je cachai ma tête dans mes mains; je ne pouvais plus regarder.

« Je resterai là, me disais-je, prosternée sur la terre. Si Charles descend de cette barque, il me verra, et c'est dans ses bras que je reviendrai à la vie; sinon.... c'est là qu'il me faut mourir! »

Je n'ai nulle idée du temps qui s'écoula.

Un moment vint où je sentis la main de mon père se poser sur mon épaule, où j'entendis sa voix triste et grave me dire:

« Relève-toi, mon enfant !.... Dieu a reçu son âme.... et il aura pitié de nous!.... »

Je regardai autour de moi.... Le ciel était serein, la mer, à peine sillonnée par quelques vagues sans écume; les étoiles reparaissaient à travers les nuages; l'aube blanchissait un des coins de l'horizon, et mon père et moi nous étions seuls sur la grève!

Il y avait longtemps, sans doute, que tous ces événements s'étaient passés, quand un soir je m'éveillai comme si je sortais d'un long rêve. Je passai mes mains amaigries sur mon front, et je regardai avec surprise autour de moi. Toutes

mes pensées étaient confuses. Il me semblait que j'avais cessé de vivre, et je ne comprenais pas pourquoi je me retrouvais sur la terre. J'étais accroupie sur le rivage, mes pieds se baignaient dans la mer, alors calme et azurée. J'avançai ma main, l'appuyant contre la terre, afin de me reculer : l'eau me faisait froid. Mon bras, que je vis alors, était entouré de bracelets de grains de corail et de coquillages. Je regardai ma robe: elle était noire ; mais j'avais au corsage un bouquet de fleurs d'iris blanches et violettes. Mes cheveux étaient dénattés, ils flottaient au gré du vent, et sur ma tête était posée une guirlande d'iris semblables aux fleurs de mon bouquet. A quelques pas devant moi, ma nourrice était assise sur un rocher, triste comme je ne l'avais jamais vue être triste.

Je me levai avec effroi :

« Gertrude, m'écriai-je, qu'est-il arrivé?.... Charles?.... Mon père? »

Elle ne répondit pas. J'étais restée immobile, debout auprès d'elle. Mes larmes coulèrent : je me souvenais!... Je détachai lentement les bracelets qui entouraient mes bras, et ôtant les fleurs

que j'avais dans les cheveux, je les regardai tristement, tandis que mes pleurs tombaient sur elles comme des gouttes de rosée; puis elles échappèrent à mes mains tremblantes et s'effeuillèrent à terre.

« Nourrice!... Mon père?... » demandai-je de nouveau.

Gertrude hésitait à me répondre.

« Parle.... je le veux! répétai-je vivement.

— Hélas! ma chère enfant! le malheur s'est appesanti sur notre pauvre demeure! Tu as été bien malade; nous avons cru que tu allais mourir. Ton pauvre père a bien pleuré, bien souffert. Il était vieux.... et.... et je suis restée seule à te soigner, Madeleine! »

Ma nourrice me montra du doigt sa robe noire et la mienne.

Je n'avais ni assez de vie ni assez de force pour pouvoir beaucoup souffrir. Mes larmes coulèrent lentement sur mes joues pâles; je m'assis aux pieds de Gertrude, et je posai ma tête sur ses genoux.

« Nourrice, repris-je encore, pourquoi ces fleurs?

— Chère enfant, tu vas tous les jours les cueillir par delà la colline, et tu en fais une guirlande et un bouquet.

— Après, Gertrude? je veux tout savoir.

— Après, tu les poses sur ta tête en disant, hélas! que c'est ta couronne de mariée.

— Et puis, nourrice? achève....

— Et puis, le soir, au moment de rentrer à la maison, tu les ôtes, et tu les jettes à la mer en disant : « Pour Charles! »

— Nourrice.... j'étais folle, n'est-ce pas?

— Tu avais une fièvre brûlante, et la fièvre passée, le délire continuait : voilà tout. Mais, Dieu soit loué, tu es guérie, mon enfant!

— Oui, guérie!... répétai-je lentement : je le sens à ce que je souffre! »

Je me levai; j'allai à pas lents ramasser la guirlande d'iris à moitié effeuillée sur le sable humide, et, ce soir-là, je fis avec toute ma raison ce que j'avais fait si souvent dans mon égarement, je la jetai à la mer en disant comme de coutume : « Pour Charles! »

Nous rentrâmes dans notre cabane, et je m'y assis en silence auprès de ma nourrice. Peu à

peu je regardai autour de moi avec étonnement. L'ordre, le bien-être régnait dans notre intérieur, comme du temps où mon père vivait, et cependant nous ne possédions plus sa pension de retraite qui avait été jusqu'alors notre seule ressource.

« Gertrude ! comment gagnes-tu de l'argent?

— O ma pauvre fille, tu es plus riche que tu ne l'as jamais été!... M. Charles, — que le bon Dieu ait son âme! — t'a laissé tout ce qu'il possédait. »

Je détournai la tête, et je me mis à pleurer.

Ainsi s'écoulèrent quelques jours sombres, tristes et monotones. Nul bruit ne se faisait entendre dans la demeure, jadis joyeuse, de Pierre Dormer. La vieille nourrice et la pauvre jeune fille y vivaient solitairement, silencieusement: Gertrude et moi nous n'échangions que nos larmes. Je restais des journées entières à moitié couchée dans un fauteuil. J'essayais de revenir sur le passé; j'essayais de rassembler mes souvenirs. Hélas! tout était confusion dans ma pauvre tête; je n'avais de sentiment distinct que celui de la douleur!

Souvent, dans mes longues promenades, je m'arrêtais subitement devant un arbuste, devant une fleur : une phrase que Charles avait dite là revenait soudain à ma mémoire. Je m'en allais parcourant ces lieux où j'avais vécu, demandant à tout ce qui m'entourait de me rendre le souvenir; je recueillais un à un les lambeaux de ma vie d'autrefois. Il me fallait ainsi, à force d'efforts, reconquérir mon existence passée!...

Ce qui me faisait le plus souffrir, c'est que je n'avais plus des traits de Charles qu'un incertain et vague souvenir. Parfois il m'apparaissait en rêve : je jetais un cri de joie; mais, à mon réveil, j'avais beau recueillir mes pensées, chercher, réfléchir, cette image adorée, qui avait laissé dans mon cœur de si brûlantes traces de son passage, échappait à ma mémoire! Je posais mes deux mains sur mes yeux, pour que rien du monde extérieur ne vînt me distraire, puis, je cherchais à me rappeler.... mais vainement!... Le son de sa voix, sa douce physionomie, tout était vraiment mort pour moi!... Ce fut une horrible torture; j'ai cru souvent que je perdrais encore la raison dans les efforts que je fai-

sais pour reconquérir cette page du passé, la plus chère à mon cœur!

Comprenez-vous, Paul, un malheur plus grand que celui-là?... avoir perdu jusqu'au souvenir du seul être que l'on aima!

Dieu vint à mon secours.

Un soir je dis à Gertrude: « Qui t'a donc appris que Charles m'avait laissé sa fortune?

— Celui-là même qui en avait été dépouillé pour toi: son frère.... Ah! Marie-Madeleine!... quel saisissement j'ai éprouvé en voyant ce bon jeune homme! C'était absolument comme si M. Charles eût été encore à côté de nous....

— Que dis-tu, Gertrude?... m'écriai-je toute tremblante d'émotion.

— Oui, mon enfant, c'était lui.... le même son de voix, le même regard, la même taille; jamais ressemblance ne fut plus frappante. Il pleurait, le pauvre jeune homme, et voulait absolument te voir; mais tu avais alors le plus violent de tes accès de fièvre, nous tremblions pour tes jours, et nous avons craint le saisissement que tu éprouverais à la vue du frère de M. Charles. Il est reparti pour Paris en te recom-

mandant bien à mes soins : il m'a laissé son adresse pour que je lui écrivisse si jamais tu avais besoin d'un appui, d'un protecteur. Ah! c'est bien le même cœur, tout comme le même visage ! »

Je sortis rapidement de la maison et je courus sur le rivage. Là j'avais, entre deux rochers, une retraite que j'affectionnais : elle était tapissée de mousse, de petites plantes sauvages ; l'eau y arrivait doucement pour s'y jouer sur des cailloux de mille nuances diverses. De là on ne voyait que le ciel et la mer : la mer, où était le corps de Charles; le ciel, où était son âme ! J'y venais tous les jours. Ce soir-là je m'y assis le cœur palpitant d'émotion ; un tremblement nerveux agitait tous mes membres.

« Il y a dans le monde, m'écriai-je, à quelques lieues de moi, un homme qui est l'image vivante de Charles ! Je pourrais le voir.... retrouver ses traits adorés.... je pourrais me souvenir ! Oh ! j'irai ! j'irai !... »

Pendant huit jours je revins à la même place rêver, réfléchir, mûrir mon projet. Ce fut un travail pénible pour ma pauvre tête, qui acqué-

rait avec peine une idée nouvelle et qui la conservait avec plus de peine encore. Mais c'était mon cœur qui agissait, et lui était plein de vie!

D'abord je résolus que j'irais trouver M. Paul d'Ercourt, et je me reposai quelques jours sur cette résolution. Ensuite je me déterminai à y aller seule. Gertrude était infirme, cassée par l'âge : elle ne pouvait me suivre. Quelques jours après, je pris le parti de ne pas même la prévenir; je craignais les obstacles qu'elle soulèverait; je craignais qu'elle ne crût à un retour de ma maladie, et que, pour s'assurer de moi, elle ne m'enfermât si je persistais dans mon projet. Je voyais aisément percer dans les manières de Gertrude à mon égard une défiance perpétuelle. Mes impressions, lorsqu'elle ne les comprenait pas, étaient regardées par elle comme dénuées de sens. Ma résolution fut prise : je n'aurais que Dieu pour confident de mon secret! Lui seul voyait avec certitude la limite entre la folie et la raison! Lui seul pouvait comprendre les douleurs qu'il avait envoyées!

Hélas! Gertrude faisait ce que font tous les hommes : ils calomnient ce qu'ils ne peuvent

comprendre. La folie, cette fatale exaltation d'une âme brisant tous ses liens, qui peut dire si elle provient de ce que cette âme est tombée trop bas, ou de ce qu'elle s'est élevée trop haut?

Quinze jours après celui où Gertrude avait prononcé devant moi le nom de Paul d'Ercourt, je m'étais emparée de l'adresse qu'il avait laissée entre les mains de ma nourrice; j'avais pris, dans la bourse de cuir contenant notre argent, une petite somme, trop faible pour que Gertrude pût s'apercevoir qu'elle manquait. J'avais écrit sur un papier déposé dans le secrétaire ces quelques mots :

« Après ma mort, je laisse à ma nourrice Gertrude ma maison au bord de la mer et le petit jardin qui l'entoure.

« Marie-Madeleine Dormer. »

Et un soir, un petit paquet suspendu à mon bras, tandis que l'on me croyait errante au milieu des rochers, je gagnais le faubourg le plus reculé de Brest, et je montais dans une diligence partant pour Paris.

« Mon Dieu! murmurai-je quand je vis disparaître à l'horizon les clochers de ma ville natale, mon Dieu! protége une pauvre créature abandonnée de tous, que tu as privée de tous ses amis, de tous ses appuis, même de sa raison! Prends-la par la main, et guide-la pour qu'elle arrive au repos! Tu protéges les petits oiseaux et les fleurs; tu veilles sur eux en suppléant à l'intelligence qui leur manque, veille donc sur moi, ô mon Dieu!... »

J'arrivai à Paris, brisée de fatigue.

A l'hôtel où je descendis, je restai plusieurs jours au lit; mais je ne voulais pas mourir! Il me fallait encore quelques instants de vie; je les demandais instamment à Celui qui tient nos destinées entre ses mains. Il m'exauça!

Un matin je partis enfin pour Belleville.

Dans la petite auberge où je m'arrêtai, l'hôtesse était une femme âgée comme Gertrude; je lui fis sur vous plusieurs questions.

« M. d'Ercourt!... me répondit-elle; il mène une drôle de vie! Il travaille du matin au soir; il a toujours des livres ouverts devant lui; sa maison est bien triste, allez, avec toutes ses têtes

de morts! Du reste, peut-être que cela va changer. Il était pauvre; tout son patrimoine avait été dépensé en vieux bouquins; et son frère, en mourant, avait laissé sa fortune à une demoiselle qu'il aimait : mais, il y a quelques jours, l'on a écrit du pays, là-bas, que la pauvre chère dame était morte. Il paraîtrait qu'elle s'est jetée à la mer. Il y avait longtemps, dit-on, qu'elle méditait ce projet; on la voyait toujours errer du côté des rochers. Elle était folle de chagrin! Si bien qu'enfin on n'a jamais retrouvé son corps, mais seulement un petit chiffon de papier, une manière de testament pour sa nourrice. M. Paul rentre en possession du bien de son frère : il va probablement se reposer et mener plus joyeuse vie. Il cherche une femme de charge; mais ce n'est pas facile à trouver. On ne veut pas entrer vivant dans ce cimetière-là. »

La vieille femme cessa de parler. Je fus d'abord étonnée et effrayée des conséquences qu'avait eues ma fuite; puis je me résignai : « Qu'il en soit donc ainsi, mon Dieu! murmurai-je; morte pour tous, excepté pour toi!... Gertrude, maintenant la seule personne qui me

pleure, est à l'abri du besoin dans la maison que je lui ai donnée; le frère de Charles est rentré en possession de la fortune dont je l'avais dépouillé. Tout est bien.... Je suis libre.... Je remets, mon Dieu, mon âme entre tes mains ! »

Dès l'instant où j'avais recouvré la raison, j'avais éprouvé un vif regret d'avoir ôté à la famille de Charles la fortune qui lui appartenait; j'avais longtemps cherché un moyen de la lui restituer; le hasard était venu au-devant de mes vœux. Aussi le résultat de cette découverte fut-il de me fortifier dans la ferme résolution de ne jamais me faire reconnaître par M. Paul. D'après ce que l'on m'avait dit de son caractère, j'étais sûre que, du moment où il saurait mon existence, il me rendrait la petite fortune dont j'apprenais qu'il avait grand besoin.

J'étais assise sur une mauvaise chaise de paille; blottie sous le manteau de la grande cheminée, je restais plongée dans mes pensées. Je n'avais aucun plan arrêté pour mon avenir; d'ailleurs, pour moi l'avenir se résumait tout entier dans le moment où je verrais le frère de Charles !

Tout à coup j'entendis mon hôtesse crier d'une voix aigre à une grande fille debout devant elle :

« Tu es une imbécile, Gothon ! Ces vieilles têtes de morts ne te mangeront pas ! et la place est bonne ! M. d'Ercourt est un maître facile à servir. »

Je cachai vivement ma tête dans mes deux mains, car je tressaillais devant l'idée nouvelle qui venait de s'emparer de moi : « Est-ce vous qui me l'envoyez, mon Dieu ? » murmurai-je.

Au fait, ne voulais-je pas voir M. Paul sans qu'il me connût ? Ne fallait-il pas gagner ma vie si je voulais demeurer dans les lieux qu'il habitait ?

Je me dirigeai à pas lents vers cette petite maison. Quand j'en touchai le seuil, je m'arrêtai : mon cœur battait à briser ma poitrine ; des larmes coulaient le long de mes joues, tous mes membres tremblaient ; je joignis les mains :

« Merci, mon Dieu ! m'écriai-je ; tu m'as conduite là où je voulais venir ; tu as béni le voyage de la pauvre abandonnée ! »

Puis je me laissai glisser sur les marches de pierre pour attendre que ma trop vive émotion

se fût un peu calmée. Je me disais vaguement, moitié raison, moitié folie, que chaque chose ici-bas avait son but, son aimant, vers lequel elle se tourne : la vague va droit au rivage, le fleuve court vers la mer, l'hirondelle vole vers le soleil, et le cœur vers ce qu'il aime. Lui résister, l'étouffer, c'est ce que les hommes appellent raison ; suivre son instinct, c'est la folie! « O mon Dieu ! murmurai-je, laisse-moi mon mal ! »

Mais je me levai subitement.... « Il est là, tout près de moi ; je vais le voir !... je vais l'entendre!... » m'écriai-je ; et je poussai la porte, je montai l'escalier, je frappai, j'entrai!

J'avais baissé les yeux, j'avais eu peur de vous regarder.... mais votre voix se fit entendre ; et mon cœur s'arrêta, mes jambes fléchirent....

Mon bien-aimé ! j'avais retrouvé ta douce parole ! elle retentissait à mon oreille, elle pénétrait jusqu'à mon âme! Charles !... Charles !... quel bonheur de t'entendre !...

Il fallut revenir à la réalité de ma position : vous m'interrogiez... Je levai les yeux....

O beau ciel de mon pays, ô belle mer azurée

aux vagues d'argent, ô ma joyeuse enfance, ô mon heureuse jeunesse, liberté, amour, doux aveux, saintes promesses, Charles, mon bien-aimé, terre que j'aimais et ciel que je rêvais, j'avais tout retrouvé!

Mes yeux se fermèrent et la vie s'enfuit.

Vous savez le reste. Je suis demeurée près de vous. Sitôt que vous étiez occupé de vos études, je me levais; je venais derrière vous sur la pointe du pied vous regarder, vous contempler, enivrer ou déchirer mon âme du bonheur ou de la douleur de vous voir! Quand vous me parliez, je n'écoutais pas vos paroles, j'écoutais votre voix!... Mon souvenir retournait en arrière; pendant quelques secondes mes beaux jours m'étaient rendus!

Votre maison était triste, disiez-vous; moi je n'y ai vu qu'un bel horizon, qu'un beau ciel, que des fleurs et des rêves d'amour! Un jour.... un jour surtout! cette demeure était plus belle que tous les palais de la terre.... Charles m'y disait encore : « Chère Madeleine, je vous aime! »

Oh! que de larmes je versai!

Mais, après ce beau jour, les nuages s'accu-

mulèrent; vous vous êtes fâché.... Vous avez froncé le sourcil en me regardant, puis vous m'avez renvoyée.

Maître, je vous le jure, j'ai voulu vous obéir.... Mais mes pieds ne savaient plus marcher en s'éloignant de vous, et je suis revenue tomber à votre porte. Si vous ne l'aviez pas ouverte, j'y serais morte en vous bénissant.

Mais vous êtes venu vers moi, et Charles m'a serrée sur son cœur, et la vie m'a été rendue.

Le lendemain je suis retournée à cette même place.... elle était vide. J'ai appelé.... aucune voix ne m'a répondu. Vous étiez parti.... et mes beaux rêves étaient finis.

Vous avez emporté avec vous ma vie, ma raison, mes larmes et mon bonheur.

Tout est redevenu confus dans ma tête alourdie: les souvenirs s'enfuient comme autrefois; ils se troublent, comme le paysage que reflète le lac se brise et disparaît quand le lac s'agite. Je suis retombée dans ce morne abattement d'où la pensée est absente. Vous êtes parti.... et votre présence était pour moi l'intelligence et la raison! Vous êtes parti!... et vous étiez

pour moi la seule consolation qui soutienne, quand il n'y a plus dans la vie ni espérance ni bonheur: Vous étiez le souvenir.... Vous êtes parti.... et l'air manque à ma poitrine, l'harmonie à mon oreille; mes bras, sans force, tombent à mes côtés; mon œil est fixe, mon front est lourd; l'eau manque à mes lèvres desséchées.... Je suis dans l'aride désert.... et, si l'ange d'Ismaël ne vous ramène vers moi, je mourrai.... comme Ismaël serait mort sur les sables brûlants....

Ce 8 mai, deux mois après.

Vous n'êtes pas revenu. — Je meurs. Adieu....

Oh! s'il eût été possible de jeter mon corps à la mer, que j'eusse été heureuse de rejoindre Charles dans sa tombe!... On aurait mis, comme autrefois, des fleurs d'iris blanches et violettes sur mon front; les flots se seraient doucement entr'ouverts pour recevoir la fiancée du marin... ils nous eussent mollement bercés l'un près de l'autre. Nous nous fussions pour toujours repo-

sés au milieu des trésors de la mer, sur des bancs de corail, parmi des fleurs inconnues à la terre.... Des vagues éternelles auraient glissé sur nos fronts, soulevant nos cheveux, effeuillant ma couronne.... Oh! mais, Paul, vous le voyez, ma tête s'égare..., je suis folle!...

Pour le dernier soir de ma vie, le ciel est beau comme le soir où j'attendais Charles; toutes les étoiles brillent comme alors. — L'une d'elles, peut-être, est le paradis des âmes qui se sont aimées sur la terre.... c'est la première étoile de la nuit; c'est celle qui précède les autres pour se hâter de venir dire aux malheureux qui souffrent: « Encore un jour de fini. » Mon âme s'envole vers elle.

Adieu, ami Paul, mon frère! — Que Dieu éloigne de votre existence toutes les douleurs de la mienne! Soyez heureux, si on peut l'être sur cette terre! Ne pleurez pas sur moi.... Voici le beau jour véritable, celui dont tous les autres n'étaient que l'ombre. Je vais rejoindre Charles dans le ciel.

MARIE-MADELEINE.

Comme Paul achevait les dernières lignes de ce manuscrit, une larme s'échappa de ses yeux et mouilla le papier :

« A présent, Georges, reprit-il, j'ai recommencé mes travaux ; j'ai continué mes études. Je donne tout mon temps à la science ; je me suis accoutumé à penser à Marie-Madeleine comme à une sœur. Ce souvenir m'attriste, mais ne me trouble plus. Cependant j'échangerais ma vie contre la mort de Charles. »

Le lendemain matin je quittai la petite maison du phrénologue, et je revins lentement à Paris.

FIN DE MARIE-MADELEINE.

LE

MÉDECIN DU VILLAGE

Souffrez les retardements de Dieu
et ne vous lassez pas d'attendre.

(Eccl., chap. II.)

LE

MÉDECIN DU VILLAGE

« Qu'est-ce ceci? » s'écrièrent à la fois plusieurs personnes qui se trouvaient réunies dans la salle à manger du château de Burcy.

La comtesse de Moncar venait d'hériter, par la mort d'un oncle fort éloigné et fort peu pleuré, d'un vieux château qu'elle ne connaissait pas, quoiqu'il fût à peine à quinze lieues de la terre qu'elle habitait l'été. M^me^ de Moncar, une des plus élégantes et presque une des plus jolies femmes de Paris, aimait médiocrement la campagne. Quittant Paris à la fin de juin, y revenant au commencement d'octobre, elle entraînait chez

elle, dans le Morvan, quelques-unes des compagnes de ses plaisirs de l'hiver et quelques jeunes gens, choisis parmi ses danseurs les plus assidus. Mme de Moncar était mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui ne la protégeait pas toujours par sa présence. Sans trop abuser de sa grande liberté, elle était gracieusement coquette, élégamment futile, heureuse de peu de chose, d'un compliment, d'un mot aimable, d'un succès d'une heure, aimant le bal pour le plaisir de se faire jolie, aimant l'amour qu'elle inspirait pour voir ramasser la fleur qui s'échappait de son bouquet. Lorsque quelques grands parents lui faisaient une docte remontrance : « Laissez, disait-elle, laissez-moi rire et prendre gaiement la vie; cela est moins dangereux que de rester dans la solitude à écouter les battements de son cœur. Moi, je ne sais seulement pas si j'ai un cœur! » Le fait est que la comtesse de Moncar ignorait à quoi s'en tenir à cet égard. L'important, pour elle, était que ce point restât douteux toute sa vie, et elle trouvait prudent de ne pas se laisser le temps de réfléchir.

Un matin donc, elle et ses hôtes, par une belle matinée de septembre, se mirent en route pour le château inconnu avec l'intention d'y passer une journée. Un chemin de traverse, que l'on disait praticable, devait réduire à douze lieues le voyage que l'on entreprenait. Le chemin de traverse fut affreux: on s'égara dans les bois; une voiture se cassa; enfin ce ne fut que vers le milieu du jour que les voyageurs, fatigués et peu émerveillés des beautés pittoresques de la route, arrivèrent au château de Burcy, dont l'aspect ne devait guère consoler des ennuis du voyage.

C'était un grand bâtiment aux murs noircis. Devant le perron un jardin potager, en ce moment sans culture, descendait de terrasse en terrasse, car le château, adossé aux flancs d'une colline boisée, n'avait aucun terrain plat autour de lui; des montagnes l'écrasaient de tout côté: elles étaient rocailleuses, et les arbres, poussant au milieu des rochers, avaient une verdure sombre qui attristait la vue. L'abandon ajoutait au désordre de cette nature sauvage. M^me^ de Moncar resta interdite sur le seuil de son vieux manoir.

« Voilà qui ne ressemble guère à une partie de plaisir, dit-elle, et il me prend envie de pleurer à l'aspect de ce lugubre lieu. Cependant voici de beaux arbres, de grands rochers, un torrent qui gronde : il y a peut-être là une certaine beauté. Mais tout cela est plus sérieux que moi, ajouta-t-elle en souriant. Entrons et voyons l'intérieur.

— Oui, voyons si le cuisinier parti en avant-garde est arrivé plus heureusement que nous », répondirent les convives affamés.

Bientôt on acquit l'heureuse certitude qu'un abondant déjeuner serait rapidement servi, et l'on se mit, en attendant, à parcourir le château. Les vieux meubles couverts de toiles usées, les fauteuils qui n'avaient plus que trois pieds, les tables qui branlaient, les sons discords d'un piano oublié là depuis vingt ans, fournirent mille sujets de plaisanteries. La gaieté reparut. Au lieu de souffrir des inconvénients de cet inconfortable séjour, il fut décidé que l'on rirait de tout. D'ailleurs, pour ce monde jeune et oisif, cette journée était un événement, une campagne presque périlleuse, dont l'originalité commençait

à parler à l'imagination. On avait brûlé un fagot dans la grande cheminée du salon ; mais des bouffées de fumée s'étant fait jour de toutes parts, chacun s'enfuit dans le jardin. L'aspect en était bizarre ; les bancs de pierre étaient couverts de mousse ; les murs des terrasses, souvent éboulés, avaient laissé croître entre leurs pierres mal jointes mille plantes sauvages, tantôt s'élançant droites et hautes, tantôt tombant à terre comme des lianes flexibles. Les allées avaient disparu sous le gazon ; les parterres, réservés aux fleurs cultivées, avaient été envahis par les fleurs sauvages, qui poussent partout où le ciel laisse tomber une goutte d'eau et un rayon de soleil : le liseron blanc entourait et étouffait le rosier des quatre saisons ; le mûrier sauvage se mêlait aux fruits rouges des groseilliers ; la fougère, la menthe au doux parfum, les chardons à la tête hérissée de dards, croissaient à côté de quelques lis oubliés. Au moment où les voyageurs entrèrent dans l'enclos, mille petites bêtes, effrayées de ce bruit inaccoutumé, s'enfuirent sous l'herbe, et les oiseaux quittèrent leurs nids en volant de branche en branche. Le

silence, qui pendant tant d'années avait régné dans ce paisible lieu, fit place au bruit des voix et à de joyeux éclats de rire. Nul ne comprit cette solitude, nul ne se recueillit devant elle; elle fut troublée, profanée sans respect. On se fit de nombreux récits des différents épisodes des plus jolies soirées de l'hiver, récits entremêlés d'aimables allusions, de regards expressifs, de compliments cachés, enfin de ces mille riens qui accompagnent les conversations de ceux qui cherchent à se plaire, n'ayant pas encore le droit d'être sérieux.

Le maître d'hôtel, après avoir vainement erré devant le long des murailles du château pour trouver une cloche qui pût retentir au loin, se décida enfin à crier du haut du perron que le déjeuner était servi. Le demi-sourire qui accompagnait ces paroles prouvait qu'il se résignait, comme ses maîtres, à prendre le parti de manquer ce jour-là à toutes ses habitudes d'étiquette et de convenance. On se mit gaiement à table. On oublia le vieux château, le désert où il se trouvait, la tristesse qui y régnait; tout le monde parla à la fois, et l'on but à la santé de la châ-

telaine, ou plutôt de la fée dont la seule présence faisait de cette masure un palais enchanté.

Tout à coup tous les yeux se tournèrent vers les croisées de la salle à manger.

« Qu'est-ce ceci? » s'écria-t-on.

Devant les fenêtres du château on vit passer et s'arrêter une petite carriole d'osier peinte en vert, avec de grandes roues aussi hautes que le corps même de la voiture ; elle était attelée à un cheval gris, gros et court, dont les yeux semblaient être menacés par les brancards, qui, du cabriolet, allaient toujours en s'élevant vers le ciel. La capote avancée de la petite carriole ne laissait voir que deux bras couverts des manches d'une blouse bleue et un fouet qui chatouillait les oreilles du cheval gris.

« A propos, mesdames! s'écria M^me^ de Moncar, j'ai oublié de vous prévenir que j'avais été absolument forcée de prier à notre déjeuner le médecin du village, un vieillard qui jadis a rendu des services à la famille de mon oncle et que j'ai entrevu une ou deux fois. Ne vous effrayez pas de cet hôte, il est fort taciturne.

Après quelques paroles de politesse, nous ferons comme s'il n'était pas là; d'ailleurs je ne suppose pas qu'il veuille beaucoup prolonger sa visite. »

En ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et l'on vit entrer le docteur Barnabé. C'était un petit vieillard bien faible, bien chétif, à la physionomie douce et calme. Ses cheveux blancs étaient attachés derrière sa tête et formaient une queue, selon la mode ancienne; un œil de poudre couvrait ses tempes, ainsi que son front sillonné de rides. Il portait un habit noir et des culottes à boucles d'acier. Sur un de ses bras était placée une redingote ouatée de taffetas puce; l'autre main tenait une grande canne et un chapeau. L'ensemble de la toilette du médecin du village prouvait qu'il avait ce jour-là apporté beaucoup de soin à se parer, mais les bas noirs et l'habit du docteur étaient couverts de larges taches de boue, comme si le pauvre homme eût fait une chute au fond de quelque fossé. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, étonné de se trouver en si nombreuse compagnie; un peu d'embarras se peignit un instant

sur sa physionomie, puis il se remit et salua sans parler. A cette entrée étrange, les convives furent saisis d'une grande envie de rire, qu'ils réprimèrent plus ou moins bien. Mme de Moncar seule, en maîtresse de maison qui ne peut pas faillir à la politesse, garda son sérieux.

« Mon Dieu! docteur, auriez-vous versé? » demanda-t-elle.

Le docteur Barnabé, avant de répondre, regarda tout le monde qui l'entourait, et quelque simple et naïve que fût sa physionomie, il était impossible qu'il ne se rendît pas compte de l'hilarité causée par sa venue. Il répondit tranquillement :

« Je n'ai pas versé. Un pauvre charretier est tombé sous les roues de sa voiture : je passais, je l'ai relevé. »

Et le docteur se dirigea vers celle des chaises restée vide autour de la table. Il prit sa serviette, la déploya, en passa une des extrémités dans la boutonnière de son habit, et étala le reste sur sa poitrine et sur ses genoux.

A ce début, de nombreux sourires errèrent sur les lèvres des convives; quelques chuchote-

ments rompirent le silence. Le docteur ne leva pas les yeux ; peut-être ne vit-il rien.

« Y a-t-il beaucoup de malades dans le village? demanda Mme de Moncar tandis que l'on servait le nouveau venu.

— Mais oui, madame, beaucoup.

— Le pays est-il donc malsain?

— Non, madame.

— Mais ces maladies, d'où viennent-elles?

— Du grand soleil pendant les moissons, du froid et de l'humidité pendant l'hiver. »

Un des convives, affectant un grand sérieux, se mêla à la conversation. « Alors, monsieur, dans ce pays sain, on est malade toute l'année? » Le docteur tourna ses petits yeux gris vers son interlocuteur, le regarda, hésita, et sembla retenir ou chercher une réponse. Mme de Moncar intervint avec bonté.

« Je sais, dit-elle, que vous êtes ici la providence de tout ce qui souffre.

— Oh! vous êtes trop bonne, répondit le vieillard », et il parut fort occupé d'une tranche de pâté qu'il venait de se servir.

Alors on laissa le docteur Barnabé livré à lui-même, et la conversation reprit son cours.

Si les regards, par hasard, tombaient sur le paisible vieillard, on glissait sur lui un léger sarcasme qui, mêlé à d'autres discours, devait, pensait-on, passer inaperçu de celui qui en était l'objet. Ce n'était pas que ces jeunes gens et ces jeunes femmes ne fussent habituellement polis et n'eussent de la bonté au fond du cœur; mais ce jour-là le voyage, l'entrain du déjeuner, leur réunion, les rires qui avaient commencé avec les événements de la journée, tout cela avait amené une gaieté sans raison, une moquerie communicative, qui les rendaient sans merci pour la victime que le hasard jetait sur leur chemin. Le docteur parut manger tranquillement, sans lever les yeux, sans prêter l'oreille, sans proférer une parole; on le tint pour sourd et muet, et le déjeuner s'acheva sans contrainte.

Quand on sortit de table, le docteur Barnabé fit quelques pas en arrière, laissant chaque homme choisir la femme qu'il voulait reconduire au salon.

Une des compagnes de M^me^ de Moncar étant

restée seule, le médecin du village s'avança timidement et lui offrit, non le bras, mais la main. Les doigts de la jeune femme furent à peine effleurés par les doigts du docteur, qui, légèrement incliné en signe de respect, s'avança à pas comptés vers le salon. De nouveaux sourires accueillirent cette entrée, mais aucun nuage ne se montra sur le front du vieillard, que l'on déclara aveugle aussi bien que sourd et muet.

M. Barnabé, s'étant séparé de sa compagne, chercha la plus petite, la plus modeste des chaises du salon. Il la poussa à l'écart bien loin de tout le monde, s'y assit, plaça sa canne entre ses genoux, croisa ses mains sur la pomme de la canne, et vint appuyer son menton sur ses mains. Dans cette position méditative il resta silencieux, et de temps à autre ses yeux se fermèrent comme si un doux sommeil, qu'il n'appelait ni ne repoussait, eût été au moment de s'emparer de lui.

« Madame de Moncar, dit un des voyageurs, je pense que vous n'avez pas le projet d'habiter ces ruines et ce désert?

— Non vraiment; mais voici de hautes fu-

taies, des bois agrestes, M. de Moncar pourrait bien être tenté au moment des chasses de venir ici passer quelques mois d'automne.

— Mais alors il faut abattre, reconstruire, déblayer, arracher.

— Faisons un plan ! s'écria la jeune comtesse. Sortons, et traçons le jardin futur de mes domaines. »

Il était dit que cette partie de plaisir tournerait mal. En ce moment un gros nuage creva et laissa tomber une pluie fine et serrée. Impossible de quitter le salon.

« Hélas ! qu'allons-nous faire ? reprit Mme de Moncar ; les chevaux ont besoin de plusieurs heures de repos. Il est évident qu'il pleuvra longtemps ; cette herbe qui pousse partout sera mouillée à ne pouvoir laisser faire un pas d'ici à huit jours ; toutes les cordes du piano sont cassées ; il n'y a pas un livre à dix lieues à la ronde ; ce salon est glacial et triste à mourir. Qu'allons-nous devenir ? »

En effet, la bande jadis joyeuse perdait insensiblement sa gaieté. Les chuchotements et les rires étaient remplacés par le silence. On

s'approchait des fenêtres ; on regardait le ciel : le ciel restait sombre et chargé de nuages ; tout espoir de promenade était désormais impossible. On s'assit tant bien que mal sur les vieux meubles. On essaya de ranimer la conversation ; mais il est des pensées qui ont besoin, comme les fleurs, d'un peu de soleil : il est difficile de se soustraire à l'influence de la nature. Toutes ces jeunes têtes semblaient s'incliner, battues par l'orage, comme les peupliers du jardin, que l'on voyait ondoyer au gré du vent. Une heure s'écoula péniblement.

La châtelaine, un peu découragée du non succès de sa partie de plaisir, languissamment appuyée sur le balcon d'une fenêtre, regardait vaguement ce qui se trouvait devant elle.

« Voilà, dit-elle, là-bas, sur le coteau, une petite maison blanche que je ferai abattre ; elle cache la vue.

— La maison blanche ! » s'écria le docteur.

Il y avait plus d'une heure que le docteur Barnabé était immobile sur sa chaise. La joie, l'ennui, le soleil, la pluie, tout s'était succédé sans lui faire proférer une parole. On avait

complétement oublié sa présence; aussi tous les regards se tournèrent-ils brusquement vers lui lorsqu'il fit entendre ces trois mots : « La maison blanche. »

« Quel intérêt portez-vous donc à cette maison, docteur? demanda la comtesse.

— Mon Dieu! madame, prenez que je n'aie rien dit. On l'abattra sans nul doute, puisque tel est votre bon plaisir.

— Mais pourquoi regrettez-vous cette vieille masure?

— C'est.... c'est qu'elle a été habitée par des personnes que j'aimais, et....

— Et qu'elles comptent y revenir, docteur?

— Elles sont mortes depuis longtemps, madame, mortes quand j'étais jeune. »

Et le vieillard regarda avec tristesse la maison blanche qui, sur le revers de la montagne, s'élevait au milieu des bois, comme une marguerite au milieu de l'herbe.

« Madame, dit un des voyageurs bas à l'oreille de M^me^ de Moncar, il y a ici quelque mystère. Voyez comme notre Esculape est devenu sombre. Un drame pathétique s'est passé là-bas; un

amour de jeunesse peut-être. Demandez au docteur de nous en faire le récit.

— Oui! murmura-t-on de toutes parts : une histoire! une histoire! si l'intérêt manque, nous aurons pour nous égayer l'éloquence de l'orateur.

— Non pas, messieurs! répondit à demi-voix Mme de Moncar : si je demande au docteur Barnabé de raconter l'histoire de la maison blanche, c'est à la condition que personne ne rira. »

Chacun ayant promis d'être sérieux et poli, Mme de Moncar s'approcha de Barnabé.

« Docteur, dit-elle en s'asseyant près du médecin, cette maison, je le vois, se rattache à quelque souvenir d'autrefois qui vous est resté précieux. Voulez-vous nous le dire? Je serais désolée de vous donner un regret qu'il serait en mon pouvoir de vous épargner : je laisserai cette maison, si vous me dites pourquoi vous l'aimez. »

Le docteur Barnabé parut étonné et demeura silencieux.

« Cher docteur! ajouta la comtesse, voyez

quel mauvais temps, comme tout est triste! vous êtes le plus âgé de nous tous, contez-nous une histoire. Faites-nous oublier la pluie, le brouillard et le froid.

— Il n'y a pas d'histoire, répondit M. Barnabé; ce qui s'est passé dans la maison blanche est bien simple, et n'a d'intérêt que pour moi qui aimais ces jeunes gens; des étrangers ne peuvent pas appeler cela une histoire, et puis, je ne sais ni conter ni parler longuement quand on m'écoute. D'ailleurs, ce que j'aurais à dire est triste, et vous êtes venus pour vous amuser. »

Le docteur appuya de nouveau son menton sur sa canne.

« Cher docteur, reprit Mme de Moncar, la maison blanche restera là, si vous dites ce qui vous la fait aimer. »

Le vieillard parut un peu ému : il croisa, décroisa ses jambes, chercha sa tabatière, la remit dans sa poche sans l'ouvrir, puis, regardant la comtesse :

« Vous ne l'abattrez pas? dit-il, en montrant de sa main maigre et tremblante la maison qu'on voyait à l'horizon.

— Je vous le promets.

— Eh bien! soit donc! je ferai cela pour eux; je sauverai cette demeure où ils ont été heureux.

— Mesdames, reprit le vieillard, je ne sais pas bien parler, mais je pense que le moins savant en arrive toujours à se faire comprendre quand il dit ce qu'il a vu. Cette histoire, sachez-le d'avance, n'est pas gaie. On appelle un musicien lorsqu'on veut chanter ou danser; on appelle un médecin quand on souffre et qu'on est près de mourir. »

Un cercle se forma autour du docteur Barnabé, qui, restant les mains croisées sur sa canne, commença tranquillement le récit suivant, au milieu de l'auditoire, qui tout bas projetait de sourire de ses discours :

« C'était, il y a bien longtemps, c'était quand j'étais jeune! car j'ai été jeune aussi. La jeunesse est une fortune qui appartient à tout le monde, aux riches comme aux pauvres, mais qui ne reste dans les mains de personne. Je venais de passer mes examens : j'étais reçu médecin, et, bien persuadé que, grâce à moi, les

hommes allaient cesser de mourir, je revins dans mon village déployer mes grands talents.

Mon village n'est pas loin d'ici. De la petite fenêtre de ma chambre, je voyais cette maison blanche du côté opposé à celui que vous regardez en ce moment. Mon village, à vos yeux, ne serait sûrement pas très-beau. Pour moi, il était superbe : j'y étais né et je l'aimais. Chacun voit à sa façon les choses que l'on aime : on s'arrange pour continuer à les aimer; Dieu permet qu'on soit de temps en temps un peu aveugle, car il sait bien que voir toujours clair dans ce bas monde n'amène pas grand profit. Ce pays, donc, me paraissait riant et animé; j'y savais vivre heureux. La maison blanche seulement, chaque fois qu'en me levant j'ouvrais mes volets, frappait désagréablement mes regards : elle était toujours close, sans bruit, et triste comme une chose abandonnée. Jamais je n'avais vu ses fenêtres s'ouvrir, sa porte s'entrebâiller, ni les barrières du jardin livrer passage à qui que ce fût. Monsieur votre oncle, qui n'avait que faire d'une chaumière à côté de son château, cherchait à la louer ; mais le prix

était un peu élevé, et personne parmi nous n'était assez riche pour venir y demeurer. Elle resta donc vide, tandis qu'au hameau on voyait, à chaque fenêtre, deux ou trois joyeuses figures d'enfants écartant des branches de giroflée pour regarder dans la rue, au moindre bruit qui faisait japper les chiens. Mais un matin, à mon réveil, je fus tout étonné de voir la maison blanche avec une grande échelle placée le long de ses murs : un peintre peignait en vert les volets des fenêtres ; une servante nettoyait les carreaux ; un jardinier bêchait le jardin. — Tant mieux ! me dis-je, un bon toit comme celui-là, qui n'abrite personne, c'est du bien de perdu !

Je vis de jour en jour la maison changer d'aspect : des caisses de fleurs vinrent cacher la nudité des murs ; un parterre fut dessiné devant le perron ; les allées, débarrassées des mauvaises herbes, furent sablées ; et de la mousseline, blanche comme de la neige, brillait au soleil quand il dardait sur les fenêtres. Un jour, enfin, une voiture de poste traversa le village et vint s'arrêter dans l'enclos de la

petite maison. Qui étaient ces étrangers? nul ne le savait, mais chacun au village désirait le savoir. Pendant longtemps, rien ne se répandit au dehors de ce qui se passait dans cette demeure; on voyait seulement les rosiers fleurir et le gazon verdoyer. Que de commentaires on fit sur ce mystère! C'étaient des aventuriers qui se cachaient; c'étaient un jeune homme et sa maîtresse; enfin on devina tout, hors la vérité. La vérité est si simple qu'on ne songe pas toujours à elle; une fois l'esprit en mouvement, il cherche à droite, à gauche, il ne pense pas à regarder tout droit devant lui. Moi, je m'agitai peu. — N'importe qui est là, me disais-je, ce sont des hommes; donc ils ne seront pas longtemps sans souffrir, et l'on m'enverra chercher. J'attendis patiemment.

En effet, un matin, on vint me dire que M. William Meredith me priait de me rendre chez lui. Je mis mes plus beaux habits, et tâchant de me donner une gravité analogue à mon état, je traversai tout le village, non sans me sentir un peu fier de mon importance. Je fis bien des envieux ce jour-là. On se mit sur le

seuil des portes pour me voir passer : « Il va à la maison blanche! » se disait-on; et moi, sans me hâter, dédaignant en apparence une vulgaire curiosité, je marchais lentement, saluant mes voisins et leur disant : « A revoir, mes amis, à revoir plus tard; ce matin, j'ai affaire. » J'arrivai ainsi là-haut sur la colline.

Lorsque j'entrai dans le salon de cette mystérieuse maison, je fus réjoui du spectacle qui frappa mes regards : tout était à la fois simple et élégant. De la mousseline blanche aux fenêtres, de la percale blanche sur les fauteuils, c'était tout, mais il y avait des roses, des jasmins, des fleurs de toutes sortes comme dans un jardin. Le jour était adouci par les rideaux des fenêtres; l'air était rempli de la bonne odeur des fleurs; et, blottie sur un sofa, une jeune fille ou une jeune femme, blanche et fraîche comme tout ce qui l'entourait, m'accueillit avec un sourire. Un beau jeune homme, qui était assis sur un tabouret près d'elle, se leva quand on eut annoncé le docteur Barnabé.

« Monsieur, me dit-il avec un accent étranger très-fortement marqué, ici on parle tant de votre

science que je m'attendais à voir entrer un vieillard.

— Monsieur, lui répondis-je, j'ai fait des études sérieuses; je suis pénétré de la responsabilité et de l'importance de mon état : vous pouvez avoir confiance en moi.

— Eh bien ! me dit il, je recommande à vos soins ma femme, dont la situation présente réclame quelques conseils et quelques précautions. Elle est née loin d'ici, elle a quitté famille et amis pour me suivre; moi, pour la soigner j'ai mon affection, mais nulle expérience. Je compte sur vous, monsieur; s'il est possible, préservez-la de toutes souffrances. »

En disant ces mots, le jeune homme fixa sur sa femme un regard si plein d'amour, que les grands yeux bleus de l'étrangère brillèrent de larmes de reconnaissance. Elle laissa tomber le petit bonnet d'enfant qu'elle brodait, et ses deux mains serrèrent la main de son mari. Jamais je n'ai rien vu d'aussi charmant que ce joli visage entouré de longues boucles de cheveux blonds.

Je m'assis auprès de la jeune femme.

Quel âge avez-vous, madame? lui demandai-je.

— Dix-sept ans.

— Ce pays éloigné où vous êtes née a-t-il un climat bien différent du nôtre?

— Je suis née en Amérique, à la Nouvelle-Orléans. Là, le soleil est plus beau qu'ici. »

Elle craignit sans doute d'avoir exprimé un regret car elle ajouta:

« Mais tout pays est beau quand on est dans la maison de son mari, près de lui, et que l'on attend son enfant! »

Son regard chercha celui de William Meredith; puis, dans une langue que je n'entendais pas, elle prononça quelques paroles si douces que ce devait être des paroles d'amour.

Après une courte visite, je me retirai en promettant de revenir.

Je revins, et, au bout de deux mois, j'étais presque un ami pour ce jeune ménage. M. et M^me^ Meredith n'avaient point un bonheur égoïste: ils avaient encore le temps de penser aux autres. Ils comprirent que le pauvre médecin de village, n'ayant d'autre société que celle

des paysans, regardait comme une heure bénie celle qu'il passait à entendre parler le langage du monde. Ils m'attirèrent à eux, me racontèrent leurs voyages et bientôt, avec cette prompte confiance qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la parole.

« Docteur, me dit-elle, là-bas, par delà les mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des amis.... que j'ai aimés longtemps, jusqu'au jour où j'ai aimé William; mais alors j'ai fermé mon cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père de William, orgueilleux de sa naissance, lui défendait de m'épouser, parce que j'étais la fille d'un planteur américain; mon père me défendait d'aimer William, parce qu'il était trop fier pour donner sa fille à un homme dont la famille la repoussait. On voulut nous séparer, mais nous nous aimions. Nous avons longtemps prié, pleuré, demandé grâce à ceux auxquels nous devions obéissance : ils restèrent inflexibles.... et nous nous aimions! — Docteur, avez-vous jamais aimé? je le voudrais pour que vous fussiez indulgent pour nous. — Nous nous

sommes mariés secrètement, et nous avons fui vers la France. Oh! que la mer me parut belle pendant ces premiers jours de notre amour! elle fut hospitalière pour les deux fugitifs. Errants au milieu des flots, à l'ombre des grandes voiles du vaisseau, nous avons eu des jours heureux, rêvant le pardon de nos familles et ne voyant que joie dans l'avenir. Hélas! il n'en fut pas ainsi. On voulut nous poursuivre, et, à l'aide de je ne sais quelle irrégularité de forme dans ce mariage clandestin, l'ambitieuse famille de William eut la cruelle pensée de nous séparer. Nous nous sommes cachés au milieu de ces montagnes et de ces bois sous un nom qui n'est pas le nôtre, nous vivons ignorés. Mon père n'a jamais pardonné. Voilà pourquoi, docteur, je ne puis pas toujours sourire, même auprès de mon cher William. »

Mon Dieu! comme ils s'aimaient! jamais je n'ai vu une âme s'être plus donnée à une âme que celle d'Éva Meredith ne s'était donnée à son mari. Quelle que fût l'occupation à laquelle elle se livrait, elle se plaçait de façon à pouvoir, sans se détourner, regarder et voir William. Elle ne lisait que le livre qu'il lisait; la tête penchée sur

l'épaule de son mari, ses yeux suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient les yeux de William : elle voulait que les mêmes pensées vinssent les frapper en même temps. Quand je traversais le jardin pour arriver à leur maison, je souriais en voyant toujours sur le sable des allées la trace du petit pied d'Éva auprès de celle des pieds de William. Quelle différence, mesdames, de cette solitaire et vieille maison que vous voyez là-bas à la jolie demeure de mes jeunes amis! Que de fleurs couvrant les murs, que de bouquets sur tous les meubles! que de livres charmants, pleins d'histoires d'amour qui ressemblaient à leurs amours! que de gais oiseaux chantant autour d'eux! Comme il était bon de vivre là et d'être aimé un peu de ceux qui s'aimaient tant! Mais voyez, on a bien raison de dire que les jours heureux ne sont pas longs sur cette terre, et que Dieu, en fait de bonheur, ne donne jamais qu'un peu.

Un matin, Éva Meredith me parut souffrante. Je la questionnais avec tout l'intérêt que j'avais pour elle, quand elle me dit brusquement :

« Tenez, docteur, ne cherchez pas loin la

cause de mon mal, ne me tâtez pas le pouls : c'est mon cœur qui bat trop fort. Dites, si vous voulez, que je suis enfant, docteur, mais j'ai un peu de chagrin ce matin. William va me quitter: il va de l'autre côté de la montagne, à la ville voisine, chercher de l'argent qu'on nous envoie.

— Et quand reviendra-t-il? » lui demandai-je doucement.

Elle sourit, rougit un peu, et puis avec un regard qui semblait dire : Ne riez pas de moi, elle répondit : « Ce soir! »

Je ne pus m'empêcher de sourire malgré le regard qui m'implorait.

En ce moment, un domestique amena devant le perron le cheval qu'allait monter M. Meredith. Eva se leva, descendit dans le jardin, s'approcha du cheval, et caressant sa crinière, inclina sa tête sur le cou de l'animal, peut-être pour cacher que quelques larmes s'échappaient de ses yeux. William vint, et s'étant élancé sur son cheval, il releva doucement la tête de sa femme.

« Enfant! » lui dit-il en la regardant avec amour et la baisant au front.

« William! nous ne nous sommes pas encore quittés pour tant d'heures à la fois. »

M. Meredith pencha sa tête vers celle d'Éva et baisa de nouveau ses beaux cheveux blonds ; puis il enfonça l'éperon dans le flanc du cheval et partit au galop. Je suis convaincu qu'il était aussi un peu ému. Rien n'est contagieux comme la faiblesse des gens que l'on aime : les larmes appellent les larmes, et ce n'est pas un beau courage que celui qui fait rester les yeux secs auprès d'un ami qui pleure.

Je m'éloignai, et, rentré dans ma maisonnette, je me mis à songer au grand bonheur d'aimer. Je me demandai si jamais une Éva viendrait partager ma pauvre demeure. Je n'examinais pas si j'étais digne d'être aimé. Lorsqu'on regarde les êtres qui se dévouent, on voit bien facilement que ce n'est pas à cause de mille choses et pour de bonnes raisons qu'ils aiment si bien : ils aiment parce que cela leur est nécessaire, inévitable ; ils aiment à cause de leur cœur, et non pas à cause de celui des autres. J'espérais donc que je rencontrerais un jour une âme qui aurait besoin d'aimer, absolument

comme dans mes promenades du matin je trouvais parfois sur mon chemin une fleur parfumée.

Je rêvais ainsi, bien que ce soit un assez blâmable sentiment que celui qui, à la vue du bonheur des autres, nous fait regretter ce qui nous manque : n'y a-t-il pas là un peu d'envie, et si la joie se volait comme on vole de l'or, ne songerions-nous pas à en faire le larcin?

La journée se passa, et je venais de terminer mon frugal souper quand on vint me prier, de la part de M^me^ Meredith, de me rendre chez elle. En cinq minutes, j'arrivai à la porte de la maison blanche. Je trouvai Éva, seule encore, assise sur un sofa, sans ouvrage, sans livre, pâle et toute tremblante.

« Venez, docteur, venez, me dit-elle de sa douce voix. Je ne puis plus rester seule; voyez comme il est tard! il y a plus de deux heures qu'il devrait être ici, et il n'est pas encore rentré! »

Je fus étonné de l'absence prolongée de M. Meredith, mais, pour rassurer sa femme, je répondis tranquillement : « Que pouvons-nous savoir du temps nécessaire à ses affaires? On

l'aura fait attendre : le notaire était absent peut-être ; il y aura eu des actes à rédiger, à signer....

— Ah ! docteur, je savais bien que vous me diriez quelques consolantes paroles ! je n'ai pas hésité à vous demander de venir ; j'avais besoin d'entendre quelqu'un me dire qu'il n'était pas sage de trembler ainsi. Que la journée a été longue, grand Dieu ! Docteur, est-ce qu'il y a des personnes qui peuvent vivre seules ? est-ce qu'on ne meurt pas tout de suite, comme si on vous ôtait la moitié de l'air qu'il faut pour respirer ? Mais voilà huit heures qui sonnent ! »

Huit heures sonnaient en effet. Il m'était difficile de comprendre pourquoi William n'était pas de retour. A tout hasard je dis à M^me^ Meredith : « Madame, le soleil se couche à peine, il fait jour encore et la soirée est superbe : venez respirer la bonne odeur de vos fleurs ; venez du côté de l'arrivée. Votre mari vous trouvera sur son chemin. »

Elle s'appuya sur mon bras et marcha vers la barrière qui fermait le petit jardin. J'essayai d'attirer son attention sur les objets qui l'en-

touraient. Elle me répondit d'abord comme un enfant obéit, mais je sentais que sa pensée n'était pas avec ses paroles : son regard inquiet restait fixé sur la barrière verte, encore entr'ouverte comme au départ de William. Elle vint s'appuyer sur le treillage, puis elle me laissa parler, souriant de temps à autre pour me remercier, car à mesure que le temps passait, elle perdait le courage de me répondre. Les teintes grises qui succédaient à l'éclat du jour marquaient d'une manière certaine la marche du temps ; tout s'assombrit autour de nous ; le chemin qui, à travers le bois, nous avait jusqu'alors laissé voir ses blancs contours, disparut à nos yeux sous l'ombre des grands arbres, et l'horloge du village sonna neuf heures. Éva tressaillit. Moi-même je sentis chaque coup me frapper au cœur ; j'avais pitié de ce que devait souffrir cette femme.

« Songez, madame, lui répondis-je,— elle ne m'avait pas parlé, mais je répondais à l'inquiétude qui parlait sur tous ses traits, — songez que M. Meredith ne peut revenir qu'au pas : les routes à travers les bois sont sans cesse cou-

pées de rochers qui ne permettent pas d'avancer vite. » — Je lui parlais ainsi parce qu'il fallait la rassurer, mais le fait est que je ne savais plus comment expliquer l'absence de William. Moi qui connaissais la distance, je savais bien que j'aurais été deux fois à la ville et serais deux fois revenu depuis qu'il avait quitté sa demeure. La rosée du soir commençait à pénétrer nos vêtements, et surtout la mousseline qui couvrait la jeune femme. Je repris son bras et l'entraînai vers la maison. Elle me suivit avec douceur : c'était un caractère faible où tout était soumis, même la douleur. Elle marcha lentement, la tête baissée, les yeux fixés sur les traces laissées dans le sable par le galop du cheval de son mari. Mais qu'il était triste, de revenir ainsi à la nuit, encore sans William! En vain nous prêtions l'oreille : la nature était dans ce grand silence que rien ne trouble à la campagne lorsque la nuit est venue. Tout sentiment d'inquiétude s'augmente alors ; la terre paraît si triste au milieu de l'obscurité qu'elle semble nous rappeler que tout s'obscurcit aussi dans la vie. C'était la vue de cette jeune femme qui me faisait faire ces ré-

flexions : à moi seul, je n'eusse jamais songé à tout cela.

Nous rentrâmes. Éva s'assit sur le canapé et resta immobile, les mains jointes sur ses genoux, la tête baissée sur sa poitrine. On avait placé une lampe sur la cheminée, et la lumière tombait en plein sur son visage : jamais je n'en oublierai la douloureuse expression. Elle était pâle, tout à fait pâle, son front et ses joues étaient de la même teinte; l'humidité du soir avait allongé les boucles de ses cheveux, qui tombaient en désordre sur ses épaules; des larmes roulaient sous ses paupières, et le tremblement de ses lèvres décolorées laissait deviner l'effort qu'elle faisait pour empêcher ses pleurs de couler : elle était si jeune que cette douce figure semblait celle d'un enfant auquel on défend de pleurer.

Je commençais à me troubler et à ne plus savoir quelle contenance garder vis-à-vis de Mme Meredith. Je me rappelai tout à coup — c'était bien une pensée de médecin ! — qu'au milieu de ses inquiétudes, Éva n'avait rien pris depuis le matin, et son état rendait imprudent de prolonger cette privation de toute nourri-

ture. Au premier mot que je prononçai à ce sujet, elle leva vers moi ses yeux avec une expression de reproche, et cette fois le mouvement de ses paupières fit couler deux larmes sur ses joues.

« Pour votre enfant, madame! lui dis-je.

— Ah! vous avez raison, » murmura-t-elle; et elle se leva pour se rendre à la salle à manger! Mais sur leur petite table il y avait deux couverts préparés, et cela, en ce moment, me parut si triste, que je restai sans dire un mot, sans faire un mouvement. L'inquiétude qui me gagnait me rendait tout à fait gauche; je n'étais pas assez habile pour dire des choses que je ne pensais pas. Le silence se prolongeait. — Et cependant, me disais-je tout bas, je suis là pour la consoler; elle m'a fait appeler à cette intention. Il y a sans doute mille raisons pour expliquer ce retard, cherchons-en une. — Je cherchais, je cherchais... puis je restais silencieux, maudissant cent fois en une minute le peu d'esprit d'un pauvre médecin de village.

Éva, la tête appuyée sur sa main, ne man-

geait pas. Tout à coup, elle se tourna brusquement vers moi, et éclatant en sanglots :

« Ah! docteur, dit-elle, je le vois bien, vous êtes inquiet aussi!

— Mais non! mais non, madame, répondis-je en parlant au hasard. Pourquoi serais-je inquiet? Il aura dîné chez le notaire. Le pays est sûr, et personne ne sait d'ailleurs qu'il rapporte de l'argent. »

Une de mes préoccupations venait de se faire jour malgré moi. Je savais qu'une bande de moissonneurs étrangers avait traversé le village le matin pour se rendre dans un département voisin.

Éva poussa un cri : « Des voleurs! des voleurs! dit-elle. Je n'avais pas songé à ce danger!

— Mais, madame, je n'en parle que pour dire qu'il n'existe pas!

— Oh! cette idée vous est venue, docteur, parce que vous pensiez que ce malheur était possible. William! mon William! pourquoi m'as-tu quittée! » s'écria-t-elle en pleurant.

J'étais debout, désolé de ma maladresse,

hésitant devant toutes mes pensées, balbutiant quelques mots sans suite, et sentant, pour comble de malheur, que mes yeux allaient se remplir de larmes. — Allons ! je vais pleurer, me dis-je ; il ne me manquait plus que cela.— Enfin il me vint une idée.

« Madame Meredith, lui dis-je, je ne peux vous voir vous tourmenter ainsi et rester à vos côtés sans rien trouver de bon à dire pour vous consoler. Je vais aller à la recherche de votre mari ; je vais prendre à tout hasard une des routes du bois ; je vais regarder partout, appeler, aller, s'il le faut, jusqu'à la ville.

— O merci, merci, mon ami ! s'écria Éva Meredith; prenez avec vous le jardinier, le domestique ; allez dans toutes les directions. »

Nous rentrâmes précipitamment dans le salon, et Éva sonna vivement à plusieurs reprises. Tous les habitants de la petite maison ouvrirent à la fois les différentes portes de la pièce où nous étions.

« Suivez le docteur Barnabé, » s'écria Mme Meredith.

En ce moment, le galop d'un cheval se fit dis-

tinctement entendre sur le sable de l'allée. Éva poussa un cri de bonheur qui pénétra tous les cœurs. Jamais je n'oublierai l'expression de divine joie qui se peignit à l'instant sur son visage encore inondé de larmes. Elle et moi, nous volâmes vers le perron. La lune, en ce moment, se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval, couvert d'écume, que personne ne montait, dont la bride traînait à terre et dont les étriers vides frappaient les flancs poudreux. Un second cri, horrible cette fois, s'échappa de la poitrine d'Éva ; puis elle se tourna vers moi les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les bras pendants.

« Mes amis, criai-je aux domestiques consternés, allumez des torches, et suivez-moi! Madame, nous allons revenir bientôt, je l'espère, avec votre mari, qui se sera légèrement blessé — un pied foulé, peut-être. Ne perdez pas courage. Nous reviendrons bientôt.

— Je vous suivrai, murmura Éva Meredith d'une voix étouffée.

— C'est impossible, m'écriai-je ; il faut aller vite, il faut aller loin peut-être, et dans votre

état... ce serait risquer votre vie et celle de votre enfant.

— Je vous suivrai », répéta Éva.

Oh ! ce fut alors que je sentis combien était cruel l'isolement de cette femme ! Si elle avait eu là un père, une mère, on lui eût ordonné de rester, on l'eût retenue de force ; mais elle était seule sur la terre, et à toutes mes rapides instances elle répondait d'une voix sourde : « Je vous suivrai. »

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune : il n'y avait aucune lumière ni dans le ciel ni sur la terre. A peine pouvions-nous, à la lueur incertaine de nos torches, distinguer notre chemin. Un domestique marchait en avant ; il inclinait la torche qu'il tenait, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éclairer les fossés, les buissons qui bordaient la route. Derrière lui, M^me^ Meredith, le jardinier et moi, nous suivions du regard le jet de lumière projeté par la flamme, cherchant avec angoisse si quelque objet ne viendrait pas frapper nos yeux. De temps en temps, nous élevions la voix en appelant M. Meredith. Après nous, un sanglot

étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si Éva eût compté sur l'instinct de l'amour pour faire mieux entendre ses larmes que nos cris.

Nous arrivâmes dans le bois. La pluie commençait à tomber, et ses gouttes, en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste qu'il semblait que tout pleurait autour de nous. Les vêtements légers qui couvraient Éva furent bientôt pénétrés par cette pluie froide; l'eau ruisselait de toutes parts sur les cheveux, sur le front de la pauvre femme. Elle se heurtait les pieds contre les rochers du chemin, et souvent fléchissait au point de tomber sur ses genoux; mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir et poursuivait sa route. Cela faisait mal à voir! La lueur rouge de nos torches éclairait, l'un après l'autre, chaque tronc d'arbre, chaque rocher. Parfois, à un coude du chemin, le vent semblait éteindre cette lueur, et alors nous nous arrêtions, perdus dans les ténèbres. Nos voix, en appelant William Meredith, étaient devenues si tremblantes qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes. Je n'osais regarder Éva;

en vérité, je craignais de la voir tomber morte devant moi.

Enfin un moment vint où, tandis que fatigués, découragés, nous marchions en silence, Mme Meredith nous repoussa subitement, s'élança en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes. Quand nous pûmes soulever une torche pour distinguer les objets..... hélas! nous la vîmes à genoux auprès du corps de William : il était étendu par terre, sans mouvement, le front couvert du sang qui s'échappait d'une blessure au côté gauche de la tête.

« Docteur? » me dit Eva. Ce seul mot disait : « William vit-il encore? »

Je me penchai, je tâtai le pouls de William Meredith, je posai ma main sur son cœur.... et je restai silencieux. Éva me regardait toujours ; mais à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis, sans dire une parole, sans jeter un cri, elle tomba évanouie sur le corps mort de son mari. »

« Mais, mesdames, dit le docteur Barnabé en se tournant vers son auditoire, voilà le soleil qui

brille; vous pouvez sortir maintenant. Restons-en là de ce triste récit. »

Mme de Moncar s'approcha du vieillard : « Docteur, dit-elle, de grâce, soyez assez bon pour achever; regardez-nous et vous ne douterez pas de l'intérêt avec lequel nous vous écoutons. »

En effet, il n'y avait plus de sourires moqueurs sur les jeunes visages qui entouraient le médecin du village; peut-être même eût-il pu voir des larmes briller dans quelques yeux. Il reprit son récit :

« Mme Meredith fut transportée chez elle, et elle resta plusieurs heures sans connaissance sur son lit. Je sentais que c'était à la fois un devoir et une cruauté de lui prodiguer les secours de mon art pour la rappeler à la vie. Je redoutais les scènes déchirantes qui allaient succéder à cet état d'immobilité; je demeurais penché vers cette pauvre femme, baignant ses tempes d'eau fraîche et épiant avec anxiété le moment douloureux, et pourtant désiré, où je verrais le souffle de la respiration s'échapper de ses lèvres. Je m'étais trompé dans mes prévisions, car je n'avais

jamais vu un grand malheur. Éva entr'ouvrit les yeux, puis les referma aussitôt; aucune larme ne souleva ses paupières pour glisser sur ses joues. Elle resta glacée, immobile, silencieuse, et si ce n'eût été le cœur qui battait sous ma main, j'aurais pu la croire morte. Qu'il est triste de se trouver témoin d'une douleur que l'on sent au-dessus de toute consolation! Je me disais que me taire semblait manquer de pitié pour cette malheureuse femme, que parler pour consoler semblait ne pas assez reconnaître la grandeur du malheur. Moi qui n'avais pu rien trouver à dire pour calmer une inquiétude, pouvais-je espérer être plus éloquent en face d'une pareille souffrance? Je pris le parti le plus sûr, celui d'un silence complet. — Je resterai là, me disais-je, je soignerai le mal physique, ainsi que cela est mon devoir, puis je me tiendrai auprès d'elle, comme un chien dévoué se coucherait à ses pieds. — Une fois ma résolution prise, je fus plus calme, je la laissai vivre d'une vie qui ressemblait à la mort. Au bout de quelques heures pourtant, j'approchai des lèvres de M^me^ Meredith une cuillerée de potion que j'avais

jugée nécessaire. Éva tourna lentement la tête du côté opposé. Quelques instants après, je revins à la charge.

« Buvez, madame, » lui dis-je, et de la cuiller j'effleurai doucement ses lèvres : ses lèvres restèrent fermées.

« Madame, votre enfant ! » repris-je à demi-voix.

Éva ouvrit les yeux, se souleva péniblement sur son coude, se pencha vers la boisson que je lui présentais, la prit; puis elle retomba sur son oreiller :

« Il faut que j'attende qu'une autre vie soit séparée de la mienne », murmura-t-elle.

Depuis lors, Mme Meredith ne parla plus, mais elle obéit machinalement à toutes mes prescriptions. Étendue sur son lit de douleur, elle semblait éternellement dormir ; mais à quelque moment que ce fût, quand de ma voix la plus basse, je lui disais :

« Soulevez-vous, buvez ceci, » elle obéissait au premier mot, ce qui me prouvait que l'âme veillait dans ce corps immobile sans trouver un seul instant d'oubli et de repos.

Je fus seul à m'occuper des funérailles de William. On ne sut jamais rien de positif sur la cause de sa mort. On ne trouva pas sur lui l'argent qu'il devait rapporter de la ville; peut-être avait-il été victime d'un vol et d'un assassinat; ou peut-être cet argent, donné en billets, s'était-il échappé de sa poche au moment d'une chute de cheval : et comme on ne pensa que fort tard à essayer de retrouver son portefeuille, il n'était pas impossible que la pluie de la nuit l'eût fait disparaître dans la terre fangeuse et les herbes humides. On fit quelques perquisitions qui n'eurent aucun résultat, et bientôt on cessa toute recherche à cet égard. J'avais essayé de savoir d'Éva Meredith s'il n'y avait pas quelques lettres à écrire pour prévenir sa famille ou celle de son mari. Je pus difficilement lui arracher une réponse; enfin je parvins à comprendre qu'il fallait seulement prévenir leur homme d'affaires, qui ferait ce qu'il était convenable de faire. J'espérai donc que, d'Angleterre du moins, il arriverait quelques nouvelles qui décideraient de l'avenir de cette pauvre femme : mais non ! les jours succédèrent aux jours, et personne sur

la terre ne sembla savoir que la veuve de William Meredith vivait dans un isolement complet au milieu d'un pauvre village. Plus tard, pour essayer de rappeler Éva au sentiment de l'existence, je désirai qu'elle se levât. Le lendemain du jour où je donnai ce conseil, je la trouvai debout, vêtue de noir : c'était l'ombre de la belle Éva Meredith. Ses cheveux étaient séparés en bandeaux sur son front pâle ; elle était assise près d'une fenêtre, et restait immobile comme elle l'avait été dans son lit.

Ce fut ainsi que je passai en silence de longues soirées auprès d'elle. Chaque jour, en l'abordant, je lui disais quelques paroles de pitié et de dévouement ; elle me répondait par un regard qui me disait merci, puis nous demeurions sans parler. Je prenais un livre par contenance. J'attendais qu'une occasion se présentât pour essayer d'échanger avec Éva quelques pensées, mais ma gaucherie et mon respect pour son malheur ne savaient pas la faire naître, ou la laissaient passer. Je m'accoutumai peu à peu à cette absence de tout discours, à ce recueillement ; d'ailleurs, qu'aurais-je dit? L'important

était qu'elle sût qu'elle n'était pas absolument seule dans ce monde, et tout obscur que fût l'appui qui lui restait, c'était quelqu'un enfin. Je n'allais la voir que pour lui dire par ma présence : « Je suis là. »

Ce fut une étrange phase de ma vie ; elle eut une grande influence sur le reste de ma destinée. Si je n'avais pas témoigné tant de regrets de voir disparaître la maison blanche, je passerais rapidement à la conclusion de ce récit: mais vous avez voulu savoir pourquoi cette maison était pour moi un lieu consacré, il faut donc que je vous dise ce que j'ai pensé, ce que j'ai senti sous son humble toit. Pardonnez-moi, mesdames, quelques paroles sérieuses. Cela ne va pas mal à la jeunesse d'être un peu attristée : elle a tant de temps devant elle pour rire et pour oublier !

Fils d'un paysan enrichi, j'avais été envoyé à Paris pour achever mes études. Pendant les quatre années passées dans cette grande ville, j'avais conservé la gaucherie de mes manières, la simplicité de mon langage, mais j'avais rapidement perdu la naïveté de mes sentiments. Je

revins dans ces montagnes, presque savant, mais presque incrédule à tout ce qui fait qu'on vit paisible sous un toit de chaume, auprès de sa femme et de ses enfants, sans détourner les yeux des croix du cimetière que l'on voit du seuil de sa demeure.

Quand Éva Meredith était heureuse, son bonheur m'avait déjà donné d'utiles leçons. — Ils m'ont trompé là-bas, me disais-je : il y a des cœurs vrais, il y a des âmes innocentes comme des âmes d'enfants. Le plaisir d'un instant n'est pas tout dans la vie. Il existe des sentiments qui ne finissent pas avec la fin de l'année. On peut s'aimer longtemps, toujours peut-être.

En contemplant l'amour de William et d'Éva, j'avais retrouvé ma simple nature du paysan d'autrefois. Je me prenais à rêver une femme vertueuse, candide, assidue à l'ouvrage, embellissant mon logis par ses soins et son bon ordre; je me voyais fier de la douce sévérité de ses traits, révélant à tout venant l'épouse fidèle et même un peu austère. Certes, ce n'était pas là mes rêves de Paris au sortir d'une joyeuse soi-

rée passée avec mes camarades. — Un malheur horrible tomba comme la foudre sur Éva Meredith. Cette fois, je compris moins vite l'enseignement que chaque jour renouvelait pour moi.

Éva restait assise près d'une fenêtre, les yeux tristement fixés sur le ciel : cette position, assez familière à tous ceux qui rêvent, attirait peu mon attention; cependant sa continuité finit par me frapper. Tandis que mon livre restait ouvert sur mes genoux, j'examinais M^me^ Meredith, bien sûr que ses regards ne surprendraient pas les miens. — Ah! me dis-je enfin avec un demi-sourire, elle croit qu'elle ira le retrouver là-haut! — et je repris mon livre en songeant qu'il était heureux pour la faiblesse des femmes que de semblables pensées vinssent au secours de leur douleur.

Je vous l'ai dit, mon séjour au milieu des étudiants avait mis de mauvaises idées dans ma tête. Chaque jour cependant je voyais Éva dans la même attitude, et chaque jour mes réflexions étaient ramenées vers le même sujet. Peu à peu j'en arrivai à songer qu'elle avait là un bon rêve, et à regretter de ne pouvoir croire que ce

rêve fût vrai. L'âme, le ciel, la vie éternelle, tout ce que mon curé m'avait appris autrefois revenait à mon esprit; je me disais : Ce que le vieux curé m'enseignait est plus consolant que les froides réalités que la science m'a laissé entrevoir. — Puis je regardais Éva, qui regardait toujours le ciel, tandis que les cloches de l'église du village sonnaient au loin et que les rayons du soleil couchant faisaient briller au milieu des nuages la croix du clocher.

Je revins souvent m'asseoir près de la pauvre veuve, persévérante dans sa douleur comme dans ses saintes espérances. — Quoi! pensais-je, tant d'amour ne s'adresserait plus qu'à un peu de poussière déjà mêlée à la terre, tous ces soupirs n'iraient vers aucun but! William est parti dans ses jeunes années, avec ses vives affections, avec son cœur, où tout était encore en fleur; elle ne l'a aimé qu'une année, qu'une petite année, et tout serait dit pour elle! Un peu de poussière, voilà tout ce qui resterait de nos amours, de nos espérances, de nos pensées, de nos passions, de tout ce qui respire, s'agite et s'exalte en nous!

— Il se fit un grand silence au dedans de moi-même; j'étais comme endormi entre ce que je ne niais plus et ce que je ne croyais pas encore. Enfin un soir, comme Éva avait joint les mains pour prier, devant la plus belle soirée étoilée qu'il fût possible de voir, je ne sais comment cela se fit, mais mes mains se trouvèrent jointes aussi, et mes lèvres s'entr'ouvrirent pour murmurer une prière. Alors, par un heureux hasard, pour la première fois Éva Meredith regarda ce qui se passait autour d'elle, comme si un instinct secret l'eût avertie que mon âme venait de se mettre en harmonie avec la sienne.

« Merci, me dit-elle en me tendant la main; souvenez-vous de lui, et priez ainsi quelquefois pour lui.

— Oh ! madame, m'écriai-je, puissions-nous tous nous retrouver dans un monde meilleur, que nos vies aient été longues ou courtes, heureuses ou éprouvées !

— L'âme immortelle de William est là-haut ! me dit-elle d'une voix grave, tandis que son regard, à la fois triste et brillant, revenait se fixer sur le ciel. »

Depuis, en accomplissant les devoirs de ma profession, j'ai souvent vu mourir ; mais à ceux qui restaient, j'ai toujours dit quelques consolantes paroles sur une vie meilleure que celle-ci — et ces paroles, je les pensais !

Enfin, un mois après ces silencieux événements, Éva Meredith donna le jour à un fils. Quand, pour la première fois, on lui apporta son enfant, « William ! » s'écria la pauvre veuve, et des larmes, des larmes secourables trop longtemps refusées à sa douleur, s'échappèrent par torrent de ses yeux. L'enfant porta ce nom tant aimé de William, et un petit berceau fut placé tout près du lit de la mère.

Alors le regard d'Éva, qui s'était détourné de la terre, revint vers la terre. Elle se penchait vers l'enfant pour retrouver l'image du père, car Dieu avait permis une parfaite ressemblance entre William et le fils qu'il ne devait pas voir. Il se fit un grand changement autour de nous. Éva Meredith qui avait consenti à vivre pour attendre que l'existence de son enfant fût séparée de la sienne, maintenant, je le voyais bien, voulait vivre encore parce qu'elle sentait qu'il fallait

à ce petit être la protection de son amour. Elle passait les journées, les soirées, assise auprès du berceau ; et quand je venais la voir, oh ! alors, elle me parlait, elle me questionnait sur les soins à donner à son fils, elle expliquait ce qu'il avait souffert, elle demandait ce qu'il fallait faire pour lui épargner le plus petit mal. Elle craignait pour l'enfant la chaleur d'un rayon du soleil, le froid de l'air le plus léger. Penchée vers lui, elle le couvrait de son corps, le réchauffait par ses baisers ; un jour, je crus presque la voir sourire à son fils ! mais jamais elle ne voulait, en balançant le berceau, chanter afin que le sommeil fermât les yeux de l'enfant : elle appelait une de ses femmes, et disait : « Chantez pour endormir mon fils. » Puis, elle écoutait, laissant ses larmes doucement couler sur le front du petit William.

Pauvre enfant ! il était beau, il était doux, facile à élever ; mais, comme si la douleur de sa mère eût, même avant sa naissance, pénétré jusqu'à lui, il était triste et morne ; il ne criait guère, mais il ne souriait pas ; il était calme, et le calme à cet âge fait songer à la souffrance.

Il me semblait que toutes les larmes versées sur ce berceau glaçaient cette petite âme ; j'aurais voulu déjà voir les bras caressants de William entourer le cou de sa mère, j'aurais voulu qu'il cherchât à rendre les baisers qu'on lui prodiguait. — Mais à quoi vais-je songer ? me disais-je ; est-ce qu'il faut demander à cette petite créature qui n'a pas fini une année de comprendre qu'elle est dans ce monde pour aimer et consoler cette femme !

C'était, je vous assure, Mesdames, un spectacle qui remuait le cœur, que de voir cette mère jeune, pâle, affaiblie, ayant renoncé à tout avenir pour elle-même, reprendre à la vie à cause d'un tout petit enfant, qui, alors, ne pouvait pas même dire : « Merci, ma mère ! » Quelle merveille que notre cœur ! que de peu de chose il sait faire beaucoup ! Donnez-lui un grain de sable, il élèvera une montagne ; qu'à son dernier battement on lui montre encore un atome à aimer, et vite il recommencera à battre ; il ne s'arrête pour toujours que lorsqu'il ne reste plus autour de lui que le vide, et que même l'ombre de ce qui lui fut cher a disparu de la terre.

Éva mettait l'enfant sur un tapis, à ses pieds, puis, en le regardant jouer, elle me disait : « Monsieur Barnabé, quand mon fils sera grand, je veux qu'il soit distingué, instruit; je lui choisirai une noble carrière: je le suivrai partout, sur mer s'il est marin, aux Indes s'il est à l'armée ; je lui veux de la gloire, des honneurs, et je m'appuierai sur son bras; je dirai avec orgueil : Je suis sa mère ! N'est-ce pas, Monsieur Barnabé, il me laissera le suivre? Une pauvre femme, qui n'a besoin que d'un peu de silence et de solitude pour pleurer, ne gêne personne, n'est-il pas vrai ? »

Et puis, nous discutions les différentes carrières à choisir, nous mettions à l'instant vingt années sur la tête de cet enfant, oubliant tous les deux que ces vingt années nous feraient vieux. Mais bah! nous ne pensions guère à nous! nous ne songions à être jeunes et heureux que quand il y aurait pour lui jeunesse et bonheur.

Je ne pouvais, en écoutant ces beaux rêves, m'empêcher de regarder avec effroi cet enfant de qui dépendait si entièrement l'existence

d'une autre. Une vague inquiétude me préoccupait malgré moi ; mais je me disais : « Elle a assez pleuré, le Dieu qu'elle prie lui doit un peu de bonheur. »

Nous en étions là, lorsque je reçus une lettre de mon oncle, le seul parent qui me restât. Mon oncle, attaché à la Faculté de Montpellier, m'appelait près de lui, pour achever dans cette ville savante de m'initier aux secrets de mon art. Cette lettre, rédigée comme une prière, était un ordre : il fallait partir. Un matin, le cœur bien gros en songeant à l'isolement dans lequel je laissais la veuve et l'orphelin, je me rendis à la maison blanche pour prendre congé d'Éva Meredith. Lorsque je lui dis que j'allais la quitter pour longtemps, je ne sais si un peu de tristesse se peignit sur ses traits : son beau visage avait depuis la mort de William une expression de mélancolie si profonde qu'il n'était possible d'y remarquer qu'un sourire, s'il venait à s'y montrer ; quant à la tristesse, elle était toujours là.

« Partir.... s'écria-t-elle, vos soins étaient si utiles à mon enfant ! »

La pauvre femme oubliait de regretter son dernier ami qui s'éloignait, la mère seulement regrettait le médecin utile à son fils. Je ne me plaignis pas. Être utile est la douce récompense de ceux qui sont dévoués.

« Adieu, reprit-elle en me tendant la main. Partout où vous irez, que Dieu vous bénisse ; et s'il veut un jour que vous soyez malheureux, qu'il place du moins près de vous un cœur compatissant comme le vôtre ! »

J'inclinai mon front sur la main d'Éva Meredith, et je m'éloignai profondément ému.

L'enfant était couché devant le perron, sur l'herbe, au soleil. J'allai vers lui, je le pris dans mes bras, je l'embrassai à plusieurs reprises ; je le regardai longtemps, attentivement, tristement ; puis une larme mouilla mes yeux. Oh ! non.... non, je me trompe ! murmurai-je, et je quittai précipitamment la maison blanche.

— Que craigniez-vous donc pour cet enfant, docteur ? s'écrièrent à la fois tous les auditeurs du médecin du village.

— Laissez-moi, Mesdames, répondit M. Barnabé, achever cette histoire à ma manière :

chaque chose sera dite en son temps. Je raconte les événements dans l'ordre où ils sont venus pour moi.

Arrivé à Montpellier, je fus reçu à merveille par mon oncle, si ce n'est toutefois qu'il me déclara qu'il ne pouvait ni me loger, ni me nourrir, ni me prêter de l'argent, et que moi, étranger sans réputation, je ne devais pas espérer un seul client dans cette ville remplie de médecins célèbres.

« Alors, mon oncle, lui dis-je, je retourne dans mon village.

— Non pas! reprit-il, je t'ai trouvé une situation honorable. Un Anglais fort vieux, fort riche, fort goutteux, fort inquiet, désire avoir auprès de lui un médecin, un jeune homme intelligent pour suivre sa maladie sous la direction d'un autre médecin. Je t'ai proposé, tu as été accepté : partons. »

Nous nous rendîmes immédiatement chez lord James Kysington. Nous entrâmes dans une grande et belle maison remplie de nombreux domestiques, et après avoir fait plusieurs stations, d'abord dans les antichambres, ensuite

dans les premiers salons, nous fûmes introduits dans le cabinet de lord James Kysington.

Lord J. Kysington était assis dans un grand fauteuil. C'était un vieillard d'un aspect froid et sévère. Ses cheveux complétement blancs faisaient un singulier contraste avec ses sourcils restés du plus beau noir; il était grand et maigre, du moins je crus le deviner à travers les plis d'une large redingote de drap faite comme une robe de chambre; ses mains étaient enfoncées dans ses manches, et une fourrure d'ours blanc enveloppait ses pieds malades. Il avait auprès de lui un guéridon sur lequel étaient placées plusieurs fioles contenant des potions.

« Milord, voici mon neveu, le docteur Barnabé. »

Lord James me salua, c'est-à-dire qu'il fit un imperceptible mouvement de tête en me regardant.

« Il est fort instruit, reprit mon oncle, et je ne doute pas que ses soins ne soient utiles à Votre Seigneurie. »

Un second mouvement de tête fut l'unique réponse faite à mon oncle.

« En outre, reprit celui-ci, son éducation ayant été assez bonne, il pourra faire la lecture à milord, ou écrire sous sa dictée.

— Je lui saurai gré de cette complaisance », dit enfin lord James, qui aussitôt ferma les yeux, soit parce qu'il était fatigué, soit parce qu'il voulait faire comprendre que la conversation devait en rester là.

Je pus alors regarder autour de moi. Il y avait auprès de la fenêtre une jeune femme fort élégamment habillée, qui travaillait à une broderie sans lever les yeux vers nous, comme si nous n'étions pas dignes de son attention. Sur le tapis, devant elle, un petit garçon jouait avec des images. La jeune femme ne me parut pas belle au premier abord, parce qu'elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et qu'être belle, selon moi, c'était être blonde et blanche, comme Eva Meredith; et puis, d'après mon jugement très-inexpérimenté, je ne pouvais séparer la beauté d'un certain air de bonté. Ce que je trouvais doux à regarder était ce que je supposais devoir être doux au cœur, et je fus longtemps avant de m'avouer la beauté de cette

femme dont le front était hautain, le regard dédaigneux, et la bouche sans sourire.

Elle était comme lord J. Kysington, grande, maigre, un peu pâle. Il y avait entre eux un certain air de famille. Leurs deux natures devaient trop se ressembler pour pouvoir se convenir. Ces deux personnes froides et silencieuses restaient sûrement l'une près de l'autre sans s'aimer, sans se parler. L'enfant avait aussi appris à ne pas faire de bruit, il marchait sur la pointe du pied, et au moindre craquement du parquet, un regard sévère de sa mère ou de lord James le changeait en statue.

Il était trop tard pour retourner dans mon village, mais il est toujours temps de regretter ce que l'on a aimé et ce que l'on a perdu. Mon cœur se serra en songeant à ma maisonnette, à mon vallon, à ma liberté.

Voici ce que je parvins à savoir sur ce triste intérieur.

Lord J. Kysington était venu à Montpellier pour rétablir sa santé éprouvée par le climat des Indes. Second fils du duc de Halford, lord lui-même par courtoisie, il ne devait qu'à ses

talents, et non à un héritage, sa fortune et sa position politique dans la chambre des Communes. Lady Mary était la femme de son plus jeune frère, et lord J. Kysington, maître de disposer de ses biens, avait désigné pour son héritier son neveu, le fils de lady Mary. Je me mis à soigner ce vieillard avec tout le zèle dont j'étais capable, bien persuadé que le meilleur moyen d'améliorer les mauvaises positions est de remplir exactement même un devoir pénible.

Lord J. Kysington était à mon égard de la plus stricte politesse; un salut me remerciait de chaque soin donné, de chaque mouvement qui lui rendait service. Je faisais de longues lectures que personne n'interrompait, ni le sombre vieillard que j'endormais, ni la jeune femme qui n'écoutait pas, ni l'enfant qui tremblait devant son oncle. Je n'avais rien vu d'aussi morne, et pourtant, Mesdames, vous savez que la petite maison blanche avait depuis longtemps cessé d'être gaie; mais le silence qui vient du malheur suppose des pensées si graves que les paroles sont regardées comme insuffisantes pour

les rendre : on sent la vie de l'âme sous l'immobilité du corps. Dans ma nouvelle demeure, c'était le silence à cause du vide.

Un jour, tandis que lord James semblait sommeiller, que lady Mary était penchée sur son métier, le petit Harry monta sur mes genoux et, comme nous nous trouvions dans un angle éloigné de la chambre, il me fit tout bas quelques questions avec la naïve curiosité de son âge ; puis, à mon tour, ne songeant guère à ce que je disais, je l'interrogeai sur sa famille.

« Avez-vous des frères ou des sœurs ? lui demandai-je.

— J'ai une petite sœur bien jolie.

— Comment s'appelle-t-elle ? repris-je, tandis que du regard je parcourais un feuilleton de journal.

— Elle a un nom charmant, devinez-le, monsieur le docteur. »

Je ne sais à quoi je pensai. Dans mon village, je n'avais entendu que des noms de paysannes, qui ne pouvaient s'appliquer à la fille de lady Mary ; Mme Meredith était la seule femme du monde que j'eusse connue, et l'enfant répétant :

« Devinez, devinez ! » je répondis à tout hasard : « Éva, peut-être ? »

Nous parlions bien bas ; mais au moment où le nom d'Éva s'échappa de mes lèvres, lord J. Kysington ouvrit brusquement les yeux et se souleva sur son séant, sa belle-sœur laissa tomber son aiguille et se tourna avec vivacité vers moi. Je fus confondu de l'effet que je venais de produire ; je regardais tour à tour lord James et lady Mary sans oser dire une parole de plus ; quelques minutes se passèrent, lord James se laissa retomber sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, lady Mary reprit son aiguille ; Harry et moi, nous cessâmes de parler.

Je réfléchis longtemps à ce bizarre incident, puis toutes choses étant rentrées dans le calme accoutumé, je me levai doucement et cherchai à m'éloigner. Lady Mary repoussa son métier, passa devant moi, et me fit signe de la suivre. Lorsque nous fûmes entrés dans le salon voisin, elle ferma la porte, et se tenant debout en face de moi, la tête haute, toute sa physionomie prenant l'air impérieux qui était l'expression la plus habituelle de ses traits : « Monsieur Barnabé,

me dit-elle, veuillez ne jamais prononcer le nom qui s'est tout à l'heure échappé de vos lèvres, c'est un nom que lord J. Kysington ne doit pas entendre. » Elle s'inclina légèrement et rentra dans le cabinet, dont elle ferma la porte.

Mille pensées m'assaillirent à la fois : cette Éva dont il ne fallait pas parler, n'était-ce pas Éva Meredith? était-elle la belle-fille de lord J. Kysington? étais-je donc chez le père de William? J'espérais, je doutais, car enfin, si pour moi ce nom d'Éva ne désignait qu'une personne, pour tout autre il n'était qu'un nom, commun sans doute en Angleterre à bien des femmes.

Je n'osais questionner; autour de moi toutes les bouches étaient closes et tous les cœurs sans expansion. Mais la pensée que j'étais dans la famille d'Éva Meredith, auprès de la femme qui dépouillait la veuve et l'orphelin de l'héritage paternel, cette pensée devint la préoccupation constante de mes jours et de mes nuits; je voyais mille fois en rêve le retour d'Éva et de son fils dans cette demeure; je me voyais demandant pour eux un pardon que j'obtenais. Mais je levais

les yeux, et la froide, l'impassible figure de lord J. Kysington glaçait toutes mes espérances. Je me mis à examiner ce visage comme si je ne l'avais jamais vu; je me mis à épier sur ses traits quelques mouvements, quelques lignes qui annonçassent un peu de sensibilité; je cherchais l'âme que je voulais toucher : Hélas! je ne la trouvais nulle part. Je ne perdis pas courage, ma cause était si belle!

— Bah! me disais-je, que signifie l'expression du visage, que fait l'enveloppe extérieure qui frappe les yeux? Le coffre le plus sombre ne peut-il pas renfermer de l'or? faut-il que tout ce qui est en nous se devine au premier regard, et quiconque a vécu, n'a-t-il pas appris à séparer son âme et sa pensée de l'expression banale de sa physionomie?

Je résolus d'éclaircir mes doutes, mais quel moyen prendre? Questionner lady Mary ou lord James était chose impossible; faire parler les domestiques? ils étaient Français et nouvellement entrés dans cette maison : un valet de chambre anglais, seul serviteur qui eût suivi son maître, venait d'être envoyé à Londres avec

une mission de confiance. Ce fut vers lord J. Kysington que je dirigeai mes investigations. Par lui je saurais, et de lui j'obtiendrais la grâce. La sévère expression de son visage cessa de m'effrayer; je me dis : Quand dans la forêt on rencontre un arbre mort en apparence, on fait une entaille à l'arbre pour savoir si la sève n'est pas vivante encore sous l'écorce morte; de même je frapperai au cœur, et je verrai si la vie ne se cache pas quelque part. — J'attendis l'occasion.

Attendre avec impatience, c'est faire venir ce que l'on attend; au lieu de dépendre des circonstances, on soumet les circonstances.

Une nuit, lord J. Kysington me fit appeler : il souffrait. Après lui avoir donné les soins nécessaires, je restai seul près de lui pour voir les résultats de mes prescriptions. La chambre était sombre : une bougie allumée laissait distinguer les objets, mais sans les éclairer. La noble et pâle figure de lord James était renversée sur son oreiller. Ses yeux étaient fermés : c'était son habitude quand il se préparait à souffrir, comme s'il eût voulu se concentrer en

lui-même pour ne rien perdre de sa force morale. Il ne se plaignait jamais; il restait étendu dans son lit, droit et immobile comme la statue d'un roi sur son tombeau; en général, il se faisait faire une lecture, espérant, soit que la pensée du livre s'emparerait de son esprit, soit que le son monotone d'une voix ferait venir le sommeil.

Cette nuit-là, il me fit signe de sa main osseuse de commencer à lire; mais je cherchai vainement, livres et journaux avaient été descendus au salon. Toutes les portes étaient fermées, et, à moins de sonner et de répandre l'alarme dans la maison, je ne pouvais me procurer un livre. Lord James fit un geste d'impatience, puis de résignation, et me montra une chaise pour que je revinsse m'asseoir auprès de lui. Nous restâmes longtemps ainsi sans parler, presque dans l'obscurité, l'horloge seule rompant le silence par le bruit régulier du balancier. Le sommeil ne venait pas. Tout à coup lord James ouvrit les yeux, et se tournant vers moi :

« Parlez, me dit-il, racontez quelque chose, ce que vous voudrez. »

Ses yeux se refermèrent et il attendit. Mon cœur battit avec force. Le moment était venu.

« Milord, lui dis-je, j'ai bien peur de ne rien savoir qui puisse intéresser Votre Seigneurie. Je ne puis parler que de moi, des événements de ma vie, et il vous faudrait l'histoire de quelques grands hommes de ce monde pour fixer votre attention. Que peut raconter un paysan qui a vécu content de peu, dans l'obscurité et le repos?... Je n'ai guère quitté mon village, milord. C'est un joli hameau dans la montagne; on n'y serait pas né, qu'on le choisirait pour y vivre. Non loin de mon village, il y a une maison de campagne, où j'ai vu des gens riches qui auraient pu partir, et qui restaient parce que les bois sont épais, les sentiers fleuris, les ruisseaux bien clairs et courant vite sur les rochers. Hélas! ils étaient deux dans cette maison, et bientôt une pauvre femme resta seule jusqu'à la naissance de son fils.... Milord, cette femme est une de vos compatriotes, une Anglaise, belle comme on ne l'est pas souvent ni en Angleterre ni en France, bonne comme je ne croyais pas qu'on pût l'être ici-bas. Elle venait d'avoir dix-

huit ans quand je l'ai quittée, la laissant bien isolée, sans père, sans mère, et déjà veuve d'un mari adoré; elle est faible, délicate, presque malade, et cependant il faut bien qu'elle vive : qui est-ce qui protégerait son petit enfant?...

« Oh ! milord, il y a des gens bien à plaindre en ce monde ! Être malheureux au milieu de sa vie ou quand la vieillesse est venue, c'est triste sans doute : toutefois on a quelques bons souvenirs qui font dire qu'on a eu sa part, son temps, son bonheur; mais quand on pleure avant dix-huit ans, c'est bien plus triste encore, car enfin rien ne ressuscite les morts, on le sait, et il ne reste qu'à pleurer toute la vie. La pauvre enfant !... On voit un mendiant sur le bord d'une route, on lui fait l'aumône et on le regarde sans chagrin parce qu'il peut être secouru ; mais cette malheureuse femme dont le cœur est brisé, le seul secours à lui donner serait de l'aimer.... et personne n'est près d'elle pour lui faire cette aumône-là !

« Si vous saviez, milord, quel beau jeune homme elle avait pour mari ! Vingt-trois ans à peine, une noble figure, un front haut... comme

le vôtre, intelligent et fier ; des yeux d'un bleu foncé, un peu rêveurs, un peu tristes — j'ai su pourquoi.... C'est qu'il aimait son père, son pays, et qu'il devait rester exilé loin d'eux. Son sourire était plein de bonté.... Ah ! comme il aurait souri à son petit enfant, s'il avait vécu pour le voir ! Il l'aimait même avant qu'il fût né ; il prenait plaisir à regarder le berceau qui l'attendait. Pauvre, pauvre jeune homme !... je l'ai vu par une nuit d'orage, dans une forêt obscure, étendu sur la terre mouillée, sans mouvement, sans vie, ses vêtements couverts de boue, son front brisé par une affreuse blessure d'où le sang s'échappait encore par torrents. J'ai vu... hélas ! j'ai vu William....

— Vous avez été témoin de la mort de mon fils !... s'écria lord J. Kysington se levant comme un spectre au milieu des oreillers qui le soutenaient, et fixant sur moi des yeux si grands, si perçants, que je reculai effrayé. Mais, malgré l'obscurité de la chambre, je crus apercevoir une larme mouiller le bord des paupières du vieillard.

— Milord, répondis-je, j'ai vu mourir votre fils, et j'ai vu naître son enfant. »

Il y eut un instant de silence.

Lord James me regardait fixement; enfin il fit un mouvement, sa main tremblante chercha ma main, la serra, puis ses doigts s'entr'ouvrirent, et il retomba sur ses oreillers.

« Assez, assez, monsieur ! je souffre, j'ai besoin de repos ; laissez-moi seul. »

Je m'inclinai et m'éloignai. Avant que j'eusse quitté la chambre, lord J. Kysington avait repris sa position habituelle, son silence et son immobilité.

Je ne vous dirai pas, mesdames, mes nombreuses et respectueuses tentatives auprès de lord James, les indécisions, les anxiétés cachées de celui-ci, et comment enfin son amour paternel réveillé par les détails de l'horrible catastrophe, comment l'orgueil de sa race ranimé par l'espoir de laisser un héritier de son nom, finirent par triompher d'un amer ressentiment. Trois mois après la scène que je viens de raconter, j'étais sur le seuil de la maison de Montpellier à attendre Éva Meredith et son fils, rappelés dans leur famille pour y reprendre tous leurs droits. Ce fut un beau jour pour moi.

Lady Mary, qui, en femme maîtresse d'elle-même, avait dissimulé sa joie lorsque des dissensions de famille avaient fait de son fils le futur héritier de son frère, dissimula mieux encore ses regrets et sa colère quand Éva Meredith, ou plutôt Éva Kysington, se réconcilia avec son beau-père. Le front de marbre de lady Mary resta impassible, mais que de mauvaises passions devaient gonfler son cœur sous ce calme apparent!

J'étais donc sur le seuil de la porte quand la voiture d'Éva Meredith (je continuerai à lui donner ce nom) entra dans la cour de l'hôtel. Éva me tendit vivement la main. « Merci, merci, mon ami, » murmura-t-elle. Elle essuya les larmes qui tremblaient dans ses yeux, et, prenant par la main son enfant, un enfant de trois ans, beau comme un ange, elle entra dans sa nouvelle demeure. « J'ai peur », me dit-elle. C'était toujours cette faible femme, brisée par le malheur, pâle, triste et belle, qui ne croyait guère aux espérances de la terre, et qui n'avait de certitude que pour les choses du ciel. Je marchais à côté d'elle, et, tandis que, toujours en

deuil, elle montait les premières marches de l'escalier, sa douce figure mouillée de larmes, sa taille mince et faible penchée vers la rampe, son bras tendu attirant à elle l'enfant qui marchait plus lentement qu'elle encore, lady Mary et son fils parurent sur le haut de l'escalier. Lady Mary portait une robe de velours brun; de beaux bracelets entouraient ses bras, une légère chaîne d'or ceignait son front digne en effet d'un diadème; elle marchait d'un pas assuré, la tête haute, le regard plein de fierté. Ce fut ainsi que ces deux mères se virent pour la première fois.

« Soyez la bienvenue, madame », dit lady Mary en saluant Éva Meredith.

Éva essaya de sourire et répondit quelques paroles affectueuses. Comment aurait-elle deviné la haine, elle qui ne savait qu'aimer? Nous nous dirigeâmes vers le cabinet de lord J. Kysington. Éva, se soutenant à peine, entra la première, fit quelques pas, et s'agenouilla près du fauteuil de son beau-père. Elle prit son enfant dans ses deux bras, et, le mettant sur les genoux de lord J. Kysington :

« Voilà son fils! » s'écria-t-elle.

Puis, la pauvre femme pleura et se tut.

Lord James regarda longtemps l'enfant. A mesure qu'il reconnaissait les traits du fils qu'il avait perdu, son regard devenait humide et affectueux. Un moment arriva où, oubliant son âge, la marche du temps, les malheurs éprouvés, il se crut revenu aux jours heureux où il serrait son fils encore enfant sur son cœur.

« William! William! murmura-t-il. Ma fille! » ajouta-t-il en tendant la main à Éva Meredith.

Mes yeux se remplirent de larmes. Éva avait une famille, un protecteur, une fortune; j'étais heureux... et c'est peut-être pourquoi je pleurais!

L'enfant, paisiblement resté sur les genoux de son grand-père, n'avait témoigné ni plaisir ni crainte.

« Veux-tu m'aimer? » lui dit le vieillard.

L'enfant leva la tête, mais ne répondit pas.

« M'entends-tu? Je serai ton père.

— Je serai ton père! répéta doucement l'enfant.

— Excusez-le, dit sa mère, il a toujours été seul, il est bien petit encore, tout ce monde l'intimide; plus tard, milord, il comprendra mieux vos douces paroles. »

Mais je regardais l'enfant, je l'examinais en silence, je me rappelais mes sinistres craintes. Hélas! ces craintes se changèrent en certitude : l'horrible saisissement éprouvé par Éva Meredith pendant sa grossesse avait eu des suites funestes pour son enfant, et une mère seule, dans sa jeunesse, son amour et son inexpérience, avait pu si longtemps ignorer son malheur.

En même temps que moi et comme moi, lady Mary observait l'enfant.

Je n'oublierai de ma vie l'expression de sa physionomie. Elle était debout, son regard perçant était arrêté sur le petit William et semblait vouloir pénétrer jusqu'au cœur de l'enfant. Sa bouche s'entr'ouvrait comme pour sourire; sa respiration était courte et oppressée, comme lorsque l'on attend une grande joie; ses yeux dardaient des éclairs : il y avait sur son visage espoir, doute, attente... Enfin sa haine fut clair-

voyante, un cri de triomphe intérieur gonfla sa poitrine, mais ne dépassa pas ses lèvres. Elle se redressa, laissa tomber un regard de dédain sur Éva, son ennemie vaincue, et redevint impassible.

Lord James, fatigué des émotions de la journée, nous renvoya de son cabinet. Il resta seul toute la soirée.

Le lendemain, après une nuit agitée, quand je descendis chez lord J. Kysington, toute sa famille était déjà réunie autour de lui. Lady Mary tenait le petit William sur ses genoux : c'était le tigre qui tenait sa proie.

« Le bel enfant ! disait-elle. Voyez, milord, ses soyeux cheveux blonds ; comme le soleil les rend brillants !... Mais, chère Éva, est-ce que votre fils est toujours aussi taciturne? Il n'a pas le mouvement, la gaieté de son âge.

— Il est toujours triste, répondit Mme Meredith. Hélas ! près de moi, il ne pouvait apprendre à rire.

— Nous tâcherons de l'amuser, de l'égayer, reprit lady Mary. Allons, cher enfant, embrassez

votre grand-père ; tendez-lui les bras et dites-lui que vous l'aimez. »

William ne bougea pas.

« Ne savez-vous pas comment on embrasse? Harry, mon ami, embrassez votre oncle, et donnez un bon exemple à votre cousin. »

Harry s'élança sur les genoux de lord James, lui passa les deux bras autour du cou et dit :

« Je vous aime, mon oncle !

— A votre tour, mon cher William », reprit lady Mary.

William resta immobile, sans même lever les yeux vers son grand-père.

Une larme roula sur les joues d'Éva Meredith.

« C'est ma faute, dit-elle, j'ai mal élevé mon enfant ! »

Elle prit William sur ses genoux, et les pleurs qui s'échappaient de ses yeux tombèrent sur le front de son fils ; il ne les sentit pas, et s'endormit sur le cœur oppressé de sa mère.

« Tâchez, dit lord James à sa belle-fille, que William devienne moins sauvage.

— Je tâcherai, répondit Éva avec ce ton d'enfant soumis que je lui connaissais depuis

longtemps; je tâcherai, et peut-être réussirai-je si lady Mary veut avec bonté me dire ce qu'elle a fait pour rendre son fils si heureux et si gai. »

Puis la mère désolée regarda Harry, qui jouait près du fauteuil de lord James, et son regard retomba sur son pauvre enfant endormi.

« Il a souffert même avant de naître, murmura-t-elle; nous avons tous deux été bien malheureux! Mais je vais essayer de ne plus pleurer, pour que William soit gai comme les autres enfants. »

Deux jours s'écoulèrent, deux jours pénibles, pleins de troubles cachés, pleins d'une morne inquiétude. Le front de lord J. Kysington était soucieux, son regard par moment m'interrogeait. Je détournais les yeux pour éviter de répondre.

Le matin du troisième jour, lady Mary entra avec des jouets de toute sorte qu'elle apportait aux deux enfants. Harry s'empara d'un sabre et courut par la chambre en poussant mille cris de joie. William prit dans ses petites mains les jouets qu'on lui donna, mais il n'essaya pas d'en faire usage.

« Tenez, milord, dit lady Mary à son beau-frère, prenez ce livre de gravures et donnez-le à votre petit-fils; peut-être son attention sera-t-elle éveillée par les peintures qui s'y trouvent. »

Puis elle conduisit William auprès de lord James. L'enfant se laissa faire, marcha, s'arrêta, et resta comme une statue là où on le plaça.

Lord J. Kysington ouvrit le livre. Tous les regards se portèrent vers le groupe que formaient en ce moment le vieillard et son petit-fils. Lord James était sombre, silencieux, sévère ; il tourna lentement plusieurs pages, s'arrêtant à chaque image et observant William dont les yeux fixes ne s'étaient pas même dirigés vers le livre. Lord James tourna encore quelques feuillets, puis sa main devint immobile, le livre glissa de ses genoux à terre, et un morne silence régna dans la chambre.

Lady Mary s'approcha de moi, et se penchant comme pour me parler à l'oreille, me dit d'une voix assez haute pour être entendue de tous :

« Mais cet enfant est idiot, docteur ! »

Un cri lui répondit. Éva Meredith se leva

comme si la foudre l'eût atteinte, et, saisissant son fils, qu'elle serra convulsivement sur sa poitrine :

« Idiot ! s'écria-t-elle, tandis que son regard indigné brillait pour la première fois du plus vif éclat ; idiot.... parce qu'il a été malheureux toute sa vie, parce qu'il n'a vu que des larmes depuis que ses yeux sont ouverts ; parce qu'il ne sait pas jouer comme votre fils, qui a toujours eu de la joie autour de lui ! Ah ! madame, vous insultez le malheur. Viens, viens, mon enfant ! continua Éva tout en larmes, éloignons-nous de ces cœurs sans pitié, qui n'ont que des paroles dures pour notre infortune. »

Et la malheureuse mère, emportant son enfant, monta rapidement dans sa chambre. Je la suivis. Elle posa William à terre, et s'agenouillant devant ce petit enfant : « Mon fils ! mon fils ! » s'écria-t-elle.

William s'avança vers elle et vint appuyer sa tête sur l'épaule de sa mère.

« Docteur, me dit-elle, il m'aime, vous le voyez ; il vient à moi quand je l'appelle, il m'embrasse ! Ses caresses ont suffi à ma tran-

quillité, à mon triste bonheur; mon Dieu! ce n'était donc pas assez! Mon fils, parle-moi, rassure-moi! trouve un mot consolant, un seul mot à dire à ta mère au désespoir. Jusqu'à présent, je ne t'ai demandé que de me rendre les traits de ton père et de me laisser du silence pour que je puisse pleurer sans contrainte; aujourd'hui, William, il me faut des paroles de toi. Ne vois-tu pas mes larmes, ma terreur? cher enfant, toi si beau, si pareil à ton père, parle, parle-moi! »

Hélas! hélas! l'enfant demeura sans mouvement, sans effroi, sans intelligence; un sourire seulement, un sourire horrible à voir, effleura ses lèvres. Éva cacha sa figure dans ses deux mains et resta à genoux sur la terre. J'entendis longtemps le bruit de ses sanglots.

Alors je demandai au ciel de m'inspirer des pensées consolantes qui pussent apporter à cette pauvre mère une lueur d'espoir. Je lui parlai de l'avenir, de guérison à attendre, de changement possible, probable; mais il y a des mensonges difficiles : là où l'espérance n'existe pas, elle ne se laisse pas entrevoir. Un coup terrible,

un coup mortel avait été porté, et Éva Meredith venait de comprendre toute la vérité.

A dater de ce jour, un seul enfant descendit chaque matin dans le cabinet de lord J. Kysington. Deux femmes y venaient, mais une seule semblait vivre, l'autre se taisait comme ceux qui sont morts ; l'une disait : « mon fils », l'autre ne parlait jamais de son enfant ; l'une portait le front haut, l'autre avait la tête inclinée sur sa poitrine pour mieux cacher ses larmes ; l'une était belle et brillante, l'autre était pâle et vêtue de noir. La lutte était finie : Lady Mary triomphait.

On laissait Harry jouer sous les yeux d'Éva Meredith, c'était cruel ! Sans prendre souci des angoisses de cette femme, on amenait Harry répéter des leçons en présence de son oncle ; on vantait ses progrès. La mère ambitieuse calculait toutes choses pour consolider le succès, et tandis qu'elle avait de douces paroles, de feintes consolations pour Éva Meredith, elle lui torturait le cœur à chaque instant du jour. Lord J. Kysington, frappé dans ses plus chères espérances, avait repris la froide impassibilité qui

m'avait tant effrayé. Maintenant c'était, je le voyais, le dernier mot de son caractère, c'était la pierre qui scelle un tombeau. Strictement poli envers sa belle-fille, il n'avait pour elle nulle parole bienveillante : la fille du planteur américain ne pouvait trouver de place dans ses affections que comme mère de son petit-fils, et cet enfant, il le regardait comme n'existant pas. Lord James fut plus que jamais sombre, taciturne, regrettant peut-être d'avoir cédé à mes instances et d'avoir donné à sa vieillesse une émotion pénible et désormais inutile.

Un an s'écoula, puis un triste jour vint où lord J. Kysington fit appeler Éva Meredith, et lui faisant signe de s'asseoir près de son fauteuil :

« Écoutez-moi, madame, dit-il, écoutez-moi avec courage. Je veux agir loyalement envers vous et ne rien vous cacher. Je suis vieux et malade, il faut m'occuper de mes affaires; elles sont tristes et pour vous et pour moi. Je ne vous parlerai pas de mon ressentiment lors du mariage de mon fils : votre malheur m'a désarmé, je vous ai appelée vers moi, et j'ai désiré voir et aimer, dans votre fils William, l'héritier de

mes biens, le jeune homme sur lequel se baseraient tous mes rêves d'avenir et d'ambition.

« Hélas ! madame, la destinée fut cruelle envers nous. La veuve et l'enfant de mon fils auront tout ce qui peut assurer une existence honorable ; mais, maître d'une fortune que moi seule j'ai acquise, j'adopte mon neveu, et c'est lui que je regarderai désormais comme mon unique héritier.

« Je retourne à Londres pour surveiller mes affaires. Suivez-moi, madame, si vous le voulez : ma maison est la vôtre, je vous y verrai avec plaisir. »

Éva (elle me l'a dit depuis) sentit en elle, pour la première fois, le courage remplacer l'abattement. Elle eut la force que donne une noble fierté : elle releva la tête, et si son front n'avait pas l'orgueil de celui de lady Mary, il avait du moins la dignité du malheur.

« Partez, milord, répondit-elle, partez, je ne vous suivrai pas. Je n'irai pas être témoin de la déchéance de mon fils. Vous vous êtes bien hâté, milord, de condamner pour toujours ! Que

sait-on de l'avenir ? vous avez bien vite désespéré de la miséricorde de Dieu !

— L'avenir, reprit lord James, à mon âge, il est tout entier dans le jour qui s'écoule. Si je veux agir, il faut que j'agisse le matin sans même attendre le soir.

— Faites donc comme vous l'entendrez, répondit Éva. Je retourne dans la demeure où j'ai été heureuse près de mon mari, j'y retourne avec votre petit-fils, William Kysington ; ce nom, son seul héritage, il le garde, et le monde dût-il ne connaître ce nom qu'en le lisant sur son tombeau, votre nom, milord, est celui de mon fils ! »

Huit jours après, Éva Meredith descendait le grand escalier de l'hôtel, tenant encore, comme lorsqu'elle entra dans cette fatale maison, son fils par la main. Lady Mary était un peu en arrière, quelques marches plus haut qu'elle ; de nombreux domestiques, tristement silencieux, regardaient et regrettaient la douce maîtresse chassée du toit paternel.

En quittant cette demeure, Éva Meredith quittait les seuls êtres qu'elle connût sur la

terre, les seuls dont elle eût le droit de réclamer la pitié; le monde s'ouvrait devant elle, immense et vide. C'était Agar partant pour le désert. »

« C'est horrible, docteur! s'écrièrent les auditeurs du médecin du village; y a-t-il des vies si complétement malheureuses? Quoi! vous avez vu vous-même....

— J'ai vu, mais je ne vous ai pas encore tout dit, répondit le docteur Barnabé. Laissez-moi achever. »

Peu de temps après le départ d'Éva Meredith, lord J. Kysington se mit en route pour Londres. Me trouvant libre, je renonçai à tout nouveau désir de m'instruire : j'avais assez de science pour mon village, j'y revins en toute hâte.

Nous voilà donc encore dans cette petite maison blanche, réunis comme avant cette absence de deux années. Mais combien le temps qui venait de s'écouler avait augmenté la grandeur du malheur! Nul n'osait parler de l'avenir, ce moment inconnu dont nous avons tous tant besoin et sans lequel le jour présent passe, s'il

est heureux, en ne donnant qu'un bonheur trop faible, s'il est triste, en laissant le malheur trop grand.

Jamais je ne vis une douleur plus noble dans sa simplicité, plus calme dans sa force, que celle d'Éva Meredith. Elle priait encore le Dieu qui la frappait. Dieu, pour elle, c'était celui qui peut l'impossible, celui près duquel on recommence l'espérance quand les espérances de la terre sont éteintes. Son regard, ce regard plein de foi qui m'avait déjà si vivement frappé, s'arrêtait sur le front de William comme pour y attendre la venue de l'intelligence, qu'elle appelait par ses prières. Je ne saurais vous peindre la courageuse patience de cette mère; je ne saurais vous dire tous les trésors d'amour, de pensées, de récits ingénieux qu'elle prodiguait à cet enfant qui écoutait sans comprendre, qui répétait, comme un écho, les derniers mots du doux langage qu'on lui parlait. Elle essaya, sous toutes les formes possibles, les premières leçons de l'enfance; elle lisait à son fils, lui parlait, occupait ses yeux par des images; elle demandait à la musique d'autres sons que les paroles. Cherchant à

le faire prier, elle joignait ses petites mains, mais elle ne pouvait lui faire lever les yeux vers le ciel.

Un jour même, faisant un horrible effort, elle raconta à William la mort de son père; elle espérait, attendait une larme. Ce matin-là son enfant s'endormit pendant qu'elle lui parlait encore; des larmes furent versées, mais ce fut des yeux d'Éva Meredith qu'elles tombèrent.

Elle s'épuisa ainsi en vains efforts, en luttes persévérantes; elle travaillait pour pouvoir continuer à espérer. Mais, aux yeux de William, les images n'étaient que des couleurs; à ses oreilles, les paroles n'étaient que du bruit. Cet enfant cependant grandissait et devenait d'une beauté merveilleuse. Si on ne l'eût vu qu'un instant, on aurait appelé calme l'immobilité de sa physionomie; mais ce calme prolongé, continu, cette absence de tout chagrin, de toute larme, avait sur nous un étrange et triste effet. Ah! il faut que souffrir soit bien inhérent à notre nature, puisque l'éternel sourire de William faisait dire à tout le monde : « Le pauvre idiot! » Les mères ne savent pas le bonheur qui

se cache dans les pleurs de leur enfant; une larme, c'est un regret, un désir, une crainte, c'est l'existence enfin qui commence à être comprise. Hélas! William était content de tout. Il semblait le long du jour dormir les yeux ouverts; il ne fuyait nul danger, il n'allait pas plus vite, il ne se retournait pas; il n'avait jamais d'ennui, d'impatience, de colère; s'il ne savait pas obéir aux paroles qu'on lui disait, il obéissait du moins à la main qui le conduisait. Dans cette nature privée de toute lumière, il ne restait qu'un instinct : il connaissait sa mère, il l'aimait même. Il se plaisait à s'appuyer sur ses genoux, sur son épaule; il l'embrassait. Quand je le tenais longtemps éloigné, une sorte d'anxiété de mouvement se manifestait en lui; je le ramenais près de sa mère : il ne montrait aucune joie, seulement il devenait tranquille. Cette tendresse, cette faible lueur du cœur de William, c'était la vie d'Éva; c'est là qu'elle trouvait la force d'essayer, d'espérer, d'attendre. Si ses paroles n'étaient pas comprises, ses baisers, du moins l'étaient. Que de fois elle prit entre ses mains la tête de son

fils et baisa, baisa longtemps le front de William, comme si elle eût espéré que son amour embraserait cette âme muette et glacée! Que de fois elle attendit un miracle en serrant son fils dans ses bras, en mettant le cœur tranquille de William sur son cœur brûlant!

Souvent elle s'oubliait le soir dans l'église du village (Éva Meredith était d'une famille catholique). A genoux sur la pierre devant l'autel de la Vierge, au pied de la statue de Marie tenant son enfant dans ses bras, elle disait : « O Vierge! mon fils est inanimé comme cette image du tien; demande à Dieu une âme pour mon enfant! »

Elle faisait la charité à tous les enfants pauvres du village, leur donnant du pain, des vêtements, en disant : « Priez pour lui ». Elle consolait les mères qui souffraient, dans le secret espoir que la consolation viendrait aussi pour elle; elle ne laissait aucune larme couler des yeux des autres, afin de pouvoir croire qu'elle cesserait aussi de pleurer. Dans tout le pays, elle fut aimée, bénie, vénérée; elle le savait, et offrait doucement au ciel, non avec orgueil, mais

avec espérance, les bénédictions des malheureux, pour obtenir la grâce de son fils. Elle aimait à regarder William dormir ; alors elle le voyait beau et semblable aux autres enfants, elle oubliait un instant, une minute peut-être, — et devant ces traits réguliers, cette chevelure dorée, ces longs cils qui jetaient leur ombre sur la joue rosée de William, elle était mère, mère presque avec joie, presque avec orgueil. Dieu a des moments de miséricorde même envers ceux qu'il a condamnés à souffrir.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de l'enfance de William. Il atteignit huit ans. Alors s'opéra en Éva Meredith un triste changement qui ne put échapper à mes regards attentifs : elle cessa d'espérer. Soit que la taille élevée de son fils rendît plus frappant le manque d'intelligence, soit que, comme un ouvrier qui a travaillé tout le jour succombe le soir à la fatigue, l'âme d'Éva renonçât à la tâche entreprise, elle retomba avec accablement sur elle-même, ne demandant plus au ciel que de la résignation. Elle laissa de côté les livres, les gravures, la musique, tous les moyens enfin

qu'elle avait appelés à son secours, elle devint abattue et silencieuse; seulement, si cela était possible, elle fut plus tendre encore pour son fils. Quand elle cessa de croire qu'elle lui rendrait les chances d'aller dans le monde, de se faire des amis, d'acquérir une position, elle sentit en même temps que son enfant n'avait plus qu'elle sur la terre; elle demanda à son cœur un miracle, celui d'augmenter l'amour qu'elle lui portait déjà. Cette femme devint la servante, l'esclave de son fils; elle ne songea plus qu'à le préserver d'une souffrance, d'une gêne quelconque. Si un rayon de soleil frappait le front de William, elle se levait, inclinait le rideau, amenait l'ombre au lieu du jour trop vif qui avait fait baisser les yeux de son enfant. Si elle se sentait atteinte par le froid, c'était à William qu'elle portait un vêtement plus chaud; si elle avait faim, c'était pour William qu'elle allait cueillir les fruits du jardin; si elle se sentait fatiguée, c'était à lui qu'elle avançait le grand fauteuil et les coussins moelleux; enfin elle s'écoutait vivre pour deviner les sensations de la vie de son fils.

C'était encore de l'activité, ce n'était plus de l'espérance.

Mais William atteignit onze ans : alors commença une dernière phase de l'existence d'Éva Meredith. William, prodigieusement grand et fort pour son âge, cessa d'avoir besoin de ces soins de chaque instant qu'on donne aux premières années de la vie. Ce n'était plus l'enfant qui s'endormait sur les genoux de sa mère; il se promenait seul dans l'enceinte du jardin, il montait à cheval avec moi, il me suivait volontiers dans mes courses de montagnes ; enfin l'oiseau, quoique privé d'ailes, quittait son nid.

Le malheur de William n'avait rien d'effrayant ni de pénible à voir. C'était un jeune garçon, beau comme le jour, silencieux, calme comme on ne l'est pas sur cette terre, et dont le regard n'exprimait rien que le repos, dont la bouche ne savait que sourire; il n'était ni gauche, ni disgracieux, ni importun : c'était une âme qui dormait à côté de la vôtre, n'ayant nulle question, nulle réponse à vous faire. M^me^ Meredith n'eut plus, pour occuper sa douleur, cette activité de la mère qui est encore restée nour-

rice; elle revint s'asseoir près de cette fenêtre d'où elle voyait le hameau et le clocher de l'église, à cette même place où elle avait tant pleuré son premier William. Sa figure pâle se tournait vers l'air extérieur, comme pour demander au vent qui soufflait dans les arbres de donner un peu de fraîcheur à son front; ses bras, allongés à ses côtés, s'inclinaient sans force comme les bras oisifs ou fatigués qui n'ont plus rien à faire sur cette terre.

L'espérance, les soins à donner, tout lui manquait successivement; elle n'avait plus qu'à veiller, qu'à veiller de loin, le jour et la nuit, comme la lampe qui brûle toujours sous la voûte de l'église.

Mais ses forces étaient épuisées. Au milieu de cette douleur, revenue à son point de départ — le silence et l'immobilité — après avoir vainement essayé l'effort, le courage, l'espérance, Éva Meredith tomba en consomption. En dépit des ressources de mon art, je la vis maigrir et s'affaiblir. Où porter le remède quand c'est l'âme qui est atteinte?

Pauvre étrangère! elle aurait eu besoin du

soleil de son pays et d'un peu de bonheur pour la réchauffer; mais le rayon de soleil et le rayon de bonheur lui manquaient à la fois. Elle fut longtemps sans s'apercevoir de son danger, parce qu'elle ne pensait pas à elle-même; mais quand il ne fut plus possible qu'elle quittât son fauteuil, il fallut bien comprendre. Je n'oserai pas vous peindre les angoisses de cette femme à la pensée de laisser William sans appui, sans amis, sans protecteur; de le laisser perdu au milieu des indifférents, lui qu'il fallait aimer et conduire par la main comme un enfant. Oh! comme elle essaya de vivre! avec quelle avidité elle se jetait sur les boissons que je lui préparais! que de fois elle voulut croire à sa guérison! Mais la maladie marchait. Alors elle retint plus souvent William à la maison; elle ne voulait plus cesser de le voir.

« Reste avec moi », disait-elle, et William, toujours content près de sa mère, s'asseyait à ses pieds. Elle le regardait longtemps, jusqu'à ce qu'un torrent de larmes l'empêchât de distinguer la douce figure de son enfant; alors elle l'appelait plus près d'elle encore, le pressait sur

son cœur, et dans une espèce de délire : « Oh ! si mon âme qui va se séparer de mon corps pouvait, s'écriait-elle, devenir l'âme de mon enfant, que je serais heureuse de mourir ! »

Éva ne pouvait pas en arriver à désespérer tout à fait de la miséricorde divine, et, quand toutes chances humaines disparaissaient, ce cœur plein d'amour avait de doux rêves dont il se refaisait des espérances.

Mais qu'il était triste, hélas ! de voir cette pauvre mère mourir lentement sous les yeux de son fils, d'un fils qui ne comprenait pas et qui lui souriait quand elle l'embrassait.

« Il ne me regrettera pas, disait-elle, il ne me pleurera pas, il ne se souviendra pas ! »

Et puis elle demeurait immobile, dans une muette contemplation de son enfant. Sa main alors, parfois, cherchait la mienne : « Vous l'aimez, ami docteur ? murmurait-elle.

— Je ne le quitterai pas, lui disais-je, tant qu'il n'aura pas de meilleurs amis que moi. »

Dieu dans le ciel et le pauvre médecin de village sur la terre, voilà les protecteurs auxquels elle confiait son fils.

La foi est une grande chose!.... Cette femme veuve, déshéritée, mourante auprès d'un enfant sans intelligence, n'avait pas encore un de ces désespoirs sans issue, qui font qu'on meurt en blasphémant. Un ami invisible était près d'elle, elle semblait s'appuyer sur lui et parfois prêter l'oreille à de saintes paroles qu'elle seule entendait.

Un matin, elle m'envoya chercher de bonne heure ; elle n'avait pu quitter son lit. De sa main amaigrie, elle me montra une feuille de papier sur laquelle quelques lignes étaient tracées.

« Ami docteur, me dit-elle de sa voix la plus douce, je n'ai pas la force de continuer, achevez cette lettre. »

Je lus ce qui suit :

« Milord, c'est la dernière fois que je vous écris. Tandis que la santé est rendue à votre vieillesse, moi je souffre et je suis prête à mourir. Je laisse sans protecteur votre petit-fils William Kysington. Milord, cette dernière lettre est pour le rappeler à votre souvenir; je demande moins, pour lui, votre fortune qu'une

place dans votre cœur. De toutes les choses de la vie, il n'a compris qu'une seule chose, l'amour de sa mère; voilà qu'il me faut le quitter pour toujours! Aimez-le, milord, il ne comprend que l'affection. »

Elle n'avait pu achever, j'ajoutai :

« Mme Kysington a peu de jours à vivre; quels sont les ordres de lord James Kysington à l'égard de l'enfant qui porte son nom?

« Le docteur Barnabé. »

Cette lettre fut envoyée à Londres, et nous attendîmes. La pauvre malade ne quitta plus son lit. William, assis près d'elle, tenait tout le long du jour sa main dans les siennes; Éva essayait tristement de lui sourire; moi, de l'autre côté du lit, je préparais les potions qui pouvaient adoucir le mal.

Elle recommençait à parler à son fils, comme ne désespérant plus qu'après sa mort quelques mots dits par elle revinssent à la mémoire du pauvre enfant; elle lui donnait tous les conseils, toutes les instructions, qu'elle eût donnés à un

être éclairé, puis elle se retournait vers moi : « Qui sait, docteur! disait-elle, peut-être qu'un jour il retrouvera mes paroles au fond de son cœur! »

Trois semaines s'écoulèrent encore. La mort approchait, et, quelque soumise que fût l'âme chrétienne d'Éva, ce moment ramenait l'angoisse de la séparation et la terreur solennelle de l'avenir. Le curé du village vint la voir. Quand il la quitta, je m'approchai de lui, je pris sa main.

« Vous prierez pour elle, lui dis-je.

— Je lui ai demandé de prier pour moi », répondit-il.

C'était le dernier jour d'Éva Meredith. Le soleil était couché; la fenêtre près de laquelle elle s'était si longtemps assise était ouverte : elle pouvait voir de loin ce pays qu'elle avait aimé. Elle tenait son fils dans ses bras et baisait son front, ses cheveux, en pleurant tristement.

« Pauvre enfant! que deviendras-tu? disait-elle avec amour. Écoute-moi, William, je me meurs... Ton père est mort aussi. Te voilà seul sur la terre : il faut prier le Seigneur. Je te

donne à celui qui veille sur le passereau solitaire sur les toits; il veillera sur l'orphelin. Cher enfant, regarde-moi, écoute-moi! Tâche de comprendre que je meurs, afin de te souvenir un jour de moi! »

Et la pauvre mère, perdant la force de parler, gardait encore celle d'embrasser son enfant.

En ce moment, un bruit inusité frappa mes oreilles : les roues d'une voiture faisaient crier le sable des allées du jardin. Je courus vers le perron. Lord J. Kysington et lady Mary entraient dans la maison.

« J'ai reçu votre lettre, me dit lord James; j'étais au moment de partir pour l'Italie. Cela m'éloignait peu de ma route de venir moi-même régler le sort de William Kysington : me voici. Ma belle-fille?...

— Elle vit encore, milord », lui répondis-je.

Ce fut avec un sentiment pénible que je vis entrer dans la chambre d'Éva cet homme calme, froid, austère, suivi de cette femme orgueilleuse qui venait être témoin d'un événement heureux pour elle, la mort de son ancienne rivale. Ils pénétrèrent dans cette petite chambre, simple,

modeste, si différente des beaux appartements de l'hôtel de Montpellier. Ils s'approchèrent de ce lit sous les rideaux blancs duquel Éva, pâle et belle encore, tenait son fils appuyé sur son cœur. Ils se placèrent, l'un à droite, l'autre à gauche de ce lit de douleur, et ne trouvèrent pas une parole affectueuse pour consoler cette pauvre femme qui n'avait plus que peu d'instants à vivre; quelques phrases glacées, quelques mots sans suite s'échappèrent à peine de leurs lèvres. Assistant pour la première fois au douloureux spectacle d'une agonie, ils en détournèrent les yeux, et, se persuadant qu'Éva Meredith ne voyait ni n'entendait, ils attendirent simplement qu'elle fût morte, sans même donner à leur visage une expression d'emprunt de bonté ou de regret. Éva fixait sur eux ses regards mourants, et un effroi subit s'empara de ce cœur qui battait à peine. Elle comprit alors ce qu'elle n'avait pas voulu comprendre pendant sa vie, les sentiments cachés de lady Mary, la profonde indifférence, l'égoïsme de lord J. Kysington; elle comprit enfin que c'étaient là les ennemis et non les protecteurs de son fils. Le désespoir,

la terreur, se peignirent sur son pâle visage. Elle n'essaya pas d'implorer ces êtres sans âme. D'un mouvement convulsif, elle approcha William plus près d'elle encore, et, rassemblant toutes ses forces :

« Mon enfant, mon pauvre enfant! s'écria-t-elle dans un dernier baiser, tu n'as pas un seul appui sur la terre; mais là-haut Dieu est bon. Mon Dieu, viens au secours de mon enfant! »

Avec ce cri d'amour, avec cette suprême prière, sa vie s'exhala, ses bras s'entr'ouvrirent, ses lèvres restèrent immobiles sur le front de William. Puisqu'elle n'embrassait plus son fils, c'est qu'elle était morte, morte sous les yeux de ceux qui, jusqu'à la fin, avaient refusé de lui tendre une main secourable; morte sans donner à lady Mary la crainte de voir essayer par une prière de faire révoquer l'arrêt prononcé; morte en lui laissant une victoire complète, définitive.

Il y eut un instant de silence solennel; personne ne remua ni ne parla. La mort fait incliner les fronts les plus orgueilleux. Lady Mary et lord J. Kysington fléchirent les genoux auprès

du lit de leur victime. Au bout de quelques minutes, lord James se releva et me dit :

« Éloignez cet enfant de la chambre de sa mère et suivez-moi, docteur; je vous expliquerai mes intentions à son égard. »

Il y avait deux heures que William était appuyé sur l'épaule d'Éva Meredith, son cœur placé sur son cœur, sa bouche sur sa bouche, recevant à la fois ses baisers et ses larmes. Je m'approchai de William, et, sans lui adresser d'inutiles paroles, j'essayai de le soulever pour l'emmener hors de la chambre; mais William résista, et ses bras s'attachèrent plus fortement à sa mère. Cette résistance, la première que le pauvre enfant eût jamais opposée à qui que ce fût sur la terre, me toucha jusqu'au fond de l'âme; cependant je renouvelai l'effort. Cette fois William céda et se tourna vers moi; je vis son beau visage inondé de larmes. Avant ce jour William n'avait jamais pleuré. Une vive émotion s'empara de moi, et je laissai l'enfant se jeter de nouveau sur le corps de sa mère.

« Emmenez-le donc, me dit lord J. Kysington.

— Milord, il pleure! m'écriai-je. Ah! laissons ses pleurs couler. »

Je me penchai vers l'enfant, j'entendis des sanglots.

« William, mon cher William! lui dis-je avec anxiété en prenant sa main dans mes mains, pourquoi pleures-tu? »

Une seconde fois William tourna la tête vers moi, puis, avec un doux regard plein de douleur :

« Ma mère est morte! » répondit-il.

Je n'ai pas de paroles pour vous dire ce que j'éprouvai. Les yeux de William avaient de l'intelligence; ses larmes ne coulaient pas au hasard, elles étaient tristes, et le son de sa voix était brisé comme lorsque le cœur souffre. Je poussai un cri; je me mis presque à genoux près du lit d'Éva.

« Ah! vous aviez raison, Éva, murmurai-je, de ne pas désespérer de la bonté de Dieu! »

Lord James lui-même avait tressailli. Lady Mary était pâle comme Éva morte.

« Ma mère! ma mère! » s'écriait William avec des accents qui remplissaient mon cœur de joie.

Puis, répétant les paroles d'Éva Meredith, ces paroles qu'elle disait bien qu'il retrouverait au fond de son cœur, l'enfant reprit à haute voix :

« Je meurs, mon fils! ton père est mort; tu es seul sur la terre : il faut prier le Seigneur. »

J'appuyai doucement ma main sur l'épaule de William pour le faire s'incliner et se mettre à genoux; il s'agenouilla, joignit tout seul cette fois ses deux mains tremblantes, et, levant vers le ciel un regard plein de vie :

« Mon Dieu, ayez pitié de moi! » murmura-t-il.

Je me penchai vers Éva, je pris sa main glacée.

« O mère, mère qui as tant souffert, m'écriai je, entends-tu ton enfant? le vois-tu de là-haut? Sois heureuse! ton fils est sauvé, pauvre femme qui as tant pleuré! »

Éva, étendue morte aux pieds de lady Mary, cette fois pourtant faisait trembler sa rivale· car ce ne fut pas moi qui emmenai William hors de la chambre, ce fut lord J. Kysington qui emporta son petit-fils dans ses bras.

Que vous dirais-je, mesdames? William retrouva la raison et partit avec lord J. Kysington. Plus tard, réintégré dans ses droits, il fut l'unique héritier des biens de son grand-père. La science a constaté quelques-uns de ces rares exemples d'une intelligence ranimée par une violente secousse morale, ainsi le fait que je vous raconte trouve là son explication naturelle. Mais les bonnes femmes du village qui avaient soigné Éva Meredith pendant sa maladie, qui avaient entendu ses ferventes prières, furent convaincues qu'ainsi qu'elle l'avait demandé au ciel l'âme de la mère avait passé dans le corps de l'enfant.

« Elle était si bonne, disent les villageois, que Dieu n'avait rien à lui refuser. »

Cette naïve croyance est parfaitement établie dans le pays. Personne ne pleura M^me^ Meredith comme morte, et lorsque William Kysington, devenu possesseur de la fortune de son grand-père, envoya chaque année d'abondantes aumônes au village qui le vit naître et qui vit mourir sa mère, les pauvres s'écrièrent :

« Voilà cette bonne âme de M^me^ Meredith qui

pense encore à nous. Ah! quand elle s'en ira au ciel, les malheureux seront bien à plaindre! »

Ce n'est pas sur sa tombe que nous portons des fleurs, mais sur les marches de l'autel de la Vierge, où elle priait si souvent Marie d'envoyer une âme à son fils. En déposant là leurs bouquets de fleurs des champs, les habitants du hameau se disent entre eux :

« Quand elle priait avec tant de ferveur, la bonne Vierge lui répondait tout bas : « Je don-« nerai ton âme à ton enfant! »

Le curé a laissé à nos paysans cette touchante croyance, et moi-même, quand William vint me voir dans ce village, quand il fixa sur moi son regard si semblable à celui de sa mère, quand sa voix, qui avait un accent bien connu, me dit, ainsi que le faisait Mme Meredith :

« Ami docteur, je vous remercie! »

Alors, — souriez, mesdames, si vous le voulez, — je pleurai, et je crus, avec tout le village, qu'Éva Meredith était là devant moi.

Cette femme, dont l'existence ne fut que longs malheurs, a laissé après sa mort un souvenir doux, consolant, qui n'a rien de pénible

pour ceux qui l'ont aimée. En songeant à elle, on songe à la miséricorde de Dieu, et, si l'on a une espérance au fond du cœur, on espère avec plus de confiance.

Mais il est bien tard, mesdames; depuis longtemps vos voitures sont devant le perron. Excusez ce long récit; à mon âge, on ne sait pas être bref en parlant des souvenirs de sa jeunesse. Pardonnez au vieillard de vous avoir fait sourire à son arrivée, et pleurer quand vous l'avez écouté! »

Ces dernières paroles furent dites du ton le plus doux et le plus paternel, tandis qu'un demi-sourire effleurait les lèvres du docteur Barnabé. Chacun alors s'approcha de lui; on commença mille remercîments. Mais le docteur Barnabé se leva, se dirigea vers sa redingote de taffetas puce, déposée sur un fauteuil, et, tandis qu'un de ses jeunes auditeurs l'aidait à s'en vêtir :

« Adieu, messieurs; adieu, mesdames, dit le médecin du village; ma carriole est là, la nuit est venue, le chemin est mauvais. Bonsoir, je pars. »

Quand le docteur Barnabé fut installé dans

son cabriolet d'osier vert, que le petit cheval gris, chatouillé par le fouet, fut au moment de partir, Mme de Moncar s'avança vivement, se souleva un peu sur le marchepied de la voiture, et, se penchant vers le docteur Barnabé, elle lui dit tout bas, bien bas :

« Docteur, je vous donne la maison blanche, et je la ferai arranger telle qu'elle était quand vous aimiez Éva Meredith ! »

Puis elle s'enfuit. Les voitures et la carriole verte partirent dans des directions différentes.

FIN DU MEDECIN DU VILLAGE.

RÉSIGNATION

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil?—je n'attends rien des jours.

LAMARTINE.

RÉSIGNATION

Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie; c'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse quand vient l'heure du découragement; il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous appelle à une silencieuse résignation.

Si jamais ces pages sont lues, je ne voudrais pas qu'elles fussent lues par ceux qui sont heureux, complétement heureux; ils n'y trouveraient ni invention, ni événement. Mais il y a des cœurs qui ont un peu souffert, beaucoup

rêvé, et qui sont aptes à une facile tristesse; qu'en passant ils entrevoient une souffrance, ou qu'un son qui ressemble à un soupir frappe leur oreille, ils s'arrêtent, écoutent et plaignent. A eux je puis parler presque au hasard, et raconter une histoire, simple comme tout ce qui est vrai, touchante comme tout ce qui est simple.

Il y a dans le nord de la France, près de la frontière belge, une toute petite ville obscure, ignorée. Les éventualités de la guerre l'ont fait entourer de hautes fortifications, qui semblent écraser les chétives maisons qui se trouvent au centre. La pauvre ville, étreinte par un réseau de murs, n'a pu, depuis lors, laisser égarer une seule maisonnette sur la pelouse qui l'entoure. Sa population augmentant, elle a diminué ses places, entravé ses rues; elle a sacrifié l'espace, la régularité, le bien-être. Les maisons, ainsi entassées les unes auprès des autres, et étouffées par les murs d'enceinte, n'offrent aux regards, d'un peu loin, que l'aspect d'une grande prison.

Le climat de la Flandre, sans avoir des froids extrêmes, est d'une morne tristesse : l'humidité,

le brouillard, les nuages et la neige obscurcissent le ciel et glacent la terre pendant six mois de l'année. Une épaisse et noire fumée de charbon de terre, s'élevant au-dessus de chaque habitation, ajoute encore à la sombre apparence de cette petite ville du nord.

Je n'oublierai jamais la froide impression de tristesse que j'éprouvai en franchissant les ponts-levis qui lui servent d'entrée. Je me demandai avec effroi s'il y avait des êtres qui fussent nés là et qui dussent y mourir sans rien connaître du reste de la terre. Il y en avait en effet dont telle était la destinée. Mais la Providence, qui a des bontés cachées jusque dans les privations qu'elle impose, a donné aux habitants de cette ville, par l'absence de toute richesse, le besoin d'en acquérir, la nécessité du travail, ôtant ainsi à ces pauvres enfants déshérités le temps de regarder si le ciel est gris et privé de soleil. Ils oublient ce qu'ils n'ont pas! Mais moi, en entrant dans cette ville sombre et enfumée, j'évoquai le souvenir de tous les jours de soleil qui avaient rempli ma vie, de toutes les heures passées en liberté avec un ciel

pur au-dessus de ma tête et de l'espace devant moi. En cet instant je pensai à remercier de ce que j'avais jusqu'alors regardé comme des dons faits à tous les hommes : la lumière, l'air, l'horizon.

J'habitai dix-huit mois cette petite ville, et j'allais peut-être murmurer contre cette longue captivité, lorsque voici ce qui m'arriva :

Pour gagner une des portes des fortifications, il me fallait chaque jour, à l'heure de la promenade, descendre une petite ruelle semblable à un escalier, le sol étant creusé en forme de marche, pour rendre la pente d'un accès plus facile. En traversant cette étroite et obscure ruelle, pendant longtemps mes pensées devançant mes pas, je ne songeai qu'à la campagne que j'allais chercher; mais un jour, par hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison, qui seule paraissait habitée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, deux fenêtres; entre elles, une petite porte; au-dessus, des mansardes. Les murs de la maison étaient peints en gris foncé, les fenêtres avaient mille petits carreaux d'un verre épais et verdâtre : le jour ne devait pas

pouvoir franchir cet obstacle pour éclairer l'intérieur de cette demeure. La rue était trop étroite, d'ailleurs, pour que jamais le soleil y parût. Il régnait là une ombre perpétuelle et il y faisait toujours froid, quelle que fût, du reste, la chaleur du jour.

L'hiver, quand la neige était gelée sur les marches de la petite rue, on ne pouvait faire un pas sans risquer de tomber : aussi était-ce un chemin désert que moi seule, peut-être, je traversais une fois par jour. Je ne me rappelle pas d'y avoir rencontré un passant, ou d'y avoir vu un oiseau se poser un instant sur les crevasses des murs. « J'espère, me disais-je, que cette triste maison n'est habitée que par des personnes arrivées presque au terme de leur vie, et dont le corps vieilli ne peut plus ni s'attrister ni regretter. Ce serait affreux d'être jeune là! »

La petite maison restait silencieuse : aucun bruit ne s'en échappait, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer. Elle était calme comme un tombeau, et chaque jour je me disais : « Qui peut donc vivre ainsi? »

Le printemps vint. Dans la ruelle, la glace se

changea en humidité; puis l'humidité fit place à un terrain plus sec; puis quelques herbes poussèrent au pied des murs. Le coin du ciel que l'on pouvait à grand'peine entrevoir devint plus clair. Enfin, même dans ce passage obscur, le printemps laissa tomber une ombre de vie; mais la petite maison restait toujours sans bruit et sans mouvement.

Vers le mois de juin, je me rendais, comme de coutume, à ma promenade de tous les jours, lorsque je vis avec une profonde tristesse — qu'on me pardonne cette phrase — un petit bouquet de violettes placé dans un verre sur le bord d'une des fenêtres de la maison.

« Ah! m'écriai-je, il y a là quelqu'un qui souffre! »

Pour aimer les fleurs, il faut, sinon être jeune, du moins avoir conservé quelques souvenirs de jeunesse; il faut n'être pas absorbé entièrement par la vie matérielle; il faut avoir la douce faculté d'être inoccupé sans être oisif, c'est-à-dire de rêver, de se souvenir, d'espérer. Dans la jouissance qu'apporte le parfum d'une fleur, il y a une certaine délicatesse d'âme; c'est

un peu d'idéal, un peu de poésie qui se glisse au milieu des réalités de la vie. Quand, dans une existence pauvre et laborieuse, je vois aimer les fleurs, j'entrevois qu'il y a lutte entre les nécessités de la vie et les instincts de l'âme. Il me semble que je pourrais presque toujours m'entendre avec quiconque cultive une pauvre fleur près du mur de sa cabane. — Ce jour-là ce bouquet de violettes m'attrista; il semblait dire : Il y a là quelqu'un qui vit en regrettant l'air, le soleil, le bonheur; quelqu'un qui sent tout ce qui lui manque; quelqu'un de si pauvre en fait de jouissances, que même un pauvre petit bouquet de violettes est une joie dans sa vie.

Je regardai ces fleurs avec mélancolie; je me demandai si l'obscurité et le froid de la petite rue n'allaient pas les faire bien vite se faner, si le vent ne pouvait pas les atteindre. Je leur portais intérêt; j'aurais voulu les conserver longtemps à la personne qui les aimait.

Le lendemain je revins. Les fleurs avaient souffert de ce jour d'existence de plus; elles avaient vieilli, et leurs pétales décolorés se re-

courbaient sur eux-mêmes. Cependant elles avaient encore un peu de parfum et l'on avait pris soin d'elles. — En m'avançant, je vis que la fenêtre était entr'ouverte. Un rayon, je ne dirai pas de soleil, mais de jour, pénétrait dans la maison, et faisait une traînée lumineuse sur le plancher de la chambre; mais à droite et à gauche l'obscurité n'était que plus profonde, et mes yeux ne purent rien distinguer.

Le lendemain encore, je passai. C'était presque un jour d'été : tous les oiseaux chantaient, tous les arbres se couvraient de bourgeons, mille insectes bourdonnaient. Tout brillait au soleil. Il y avait de la vie, presque de la joie partout.

Une des fenêtres de la petite maison était toute grande ouverte.

Je m'approchai, et je vis une femme assise, travaillant près de la fenêtre. — Le premier regard que je jetai sur elle ajouta à la tristesse que m'avait inspirée l'aspect de sa demeure. Je n'aurais pu dire l'âge de cette femme; elle n'était plus très-jeune, elle n'était pas jolie, ou n'était plus jolie. Elle était pâle — malade

ou triste, je ne pouvais le définir. Ce qu'il y avait de sûr, c'est que ses traits étaient doux, que leur absence de fraîcheur pouvait venir d'un chagrin aussi bien que du nombre des années, et que leur pâleur, si elle n'eût attristé le cœur, eût paru avoir quelques charmes, à côté du noir mat des cheveux. Elle était inclinée sur son ouvrage; elle était mince — ou amaigrie; ses mains étaient blanches, mais un peu osseuses, allongées. Elle portait une robe brune, un tablier noir, un petit col blanc, tout uni; et le bouquet qui avait fleuri deux jours sur la fenêtre, presque caché dans un pli de son corsage, était là pour que rien ne fût perdu de ses derniers parfums.

Elle leva les yeux et me salua ; je la vis mieux. Elle était jeune encore, mais elle était si près du moment où l'on cesse de l'être, que ce dernier adieu de la jeunesse me sembla triste à regarder. Évidemment elle avait souffert, mais probablement sans lutte, sans murmure, presque sans larmes. Il y avait sur sa physionomie, silence, résignation et calme; mais c'était ce calme qui succède à la mort. Je m'imaginai

qu'elle n'avait dû éprouver nulle secousse, qu'elle ne s'était pas brisée, mais qu'elle s'était inclinée, courbée, que son âme avait langui, puis s'était doucement endormie.

Oui, le regard, la physionomie, l'attitude de cette femme disaient tout cela. Il y a des personnes qui vous parlent rien qu'en vous regardant, et dont on se souvient pour avoir passé une seconde auprès d'elles.

Chaque jour je la retrouvai à la même place. Elle me saluait; puis, avec le temps, elle ajouta un triste et doux sourire à son salut. — Voici ce que je pus entrevoir de l'existence de cette femme que je voyais constamment assise près de sa fenêtre.

Le dimanche elle ne travaillait pas. Je crus qu'elle sortait ce jour-là, car le lundi il y avait le petit bouquet de violettes sur la fenêtre: mais il se fanait les jours suivants, et n'était remplacé qu'après la fin de la semaine. Je pensai encore qu'elle était presque pauvre et qu'elle travaillait en secret pour vivre; car elle brodait sur de belles et riches mousselines, et je ne lui voyais jamais que la plus humble simplicité

dans sa toilette. Enfin elle n'était pas seule dans la maison, car un jour une voix un peu impérieuse appela « Ursule ! » et elle se leva précipitamment. Cette voix n'était pas celle d'un maître, Ursule n'avait pas obéi comme une servante obéit. Il y avait eu je ne sais quelle bonne volonté de cœur dans la précipitation avec laquelle elle s'était levée, et cependant la voix n'avait nulle expression affectueuse. Je pensai qu'Ursule, peut-être n'était pas aimée de ceux avec lesquels elle vivait, qu'elle en était même rudoyée, tandis que sa triste et douce nature s'était attachée à eux, sans rien recevoir en échange.

Le temps s'écoulait, et chaque jour je m'initiais davantage à l'existence de la pauvre Ursule. Cependant, pour deviner ses secrets, je n'avais d'autre moyen que de passer une fois par jour devant sa fenêtre ouverte.

J'ai déjà dit qu'elle souriait en me regardant; bientôt, pendant ma promenade, je me mis à cueillir des fleurs, puis un matin, timidement, avec un peu d'embarras, je les déposai sur la fenêtre d'Ursule. Ursule rougit, et sourit plus

doucement encore que de coutume. Chaque jour, depuis lors, Ursule eut un bouquet ; peu à peu aux fleurs des champs je mêlai quelques plantes de mon jardin ; il y eut des touffes de fleurs sur la fenêtre, des fleurs à la ceinture d'Ursule. Enfin il y eut un printemps, un été pour la petite maison grise.

Il advint que, rentrant dans la ville un soir, une pluie d'orage commença à tomber comme je passais dans l'étroite ruelle, Ursule s'élança vers la porte de sa demeure, l'ouvrit, me prit par la main, me fit entrer ; quand nous fûmes dans le corridor qui précède la chambre où elle se tenait habituellement, la pauvre fille saisit mes deux mains, et avec un regard presque humide de larmes : « Merci ! » me dit-elle. — C'était la première fois que nous nous parlions. — J'entrai.

La chambre où travaillait Ursule voulait être le salon de la maison : des carreaux rouges y glaçaient les pieds, des chaises de paille étaient les seuls siéges de cette chambre, deux vieilles consoles en ornaient les extrémités. Cette pièce longue, étroite, n'ayant de jour que par la pe-

tite fenêtre donnant sur la rue, était obscure, froide, humide.

Oh! comme Ursule avait raison de s'asseoir près de la fenêtre, de chercher un peu d'air, un peu de lumière pour vivre. Je compris alors la pâleur de la pauvre fille : elle était étiolée comme les plantes qui ont poussé à l'ombre.

Dans un angle obscur du salon, sur deux fauteuils plus commodes que les autres siéges, je vis deux personnes que l'obscurité m'avait d'abord empêchée d'apercevoir. C'était un vieillard, et une femme presque aussi âgée que lui. La femme tricotait loin de la fenêtre, sans y voir : elle était aveugle. Le vieillard ne faisait rien ; il regardait en face de lui, d'un regard fixe, sans intelligence. Hélas! il avait dépassé les limites habituelles de la vie, et son corps seul existait; il était impossible de voir ce pauvre vieillard sans comprendre qu'il était tombé en enfance.

On dirait souvent que, lorsque la vie se prolonge, l'âme comme irritée de sa trop longue captivité, cherche à se dégager de sa prison, et, dans ses efforts, brise les liens qui établissaient

l'harmonie. Elle trouble sa demeure. Elle n'est pas encore partie, mais elle n'est plus où elle devrait être.

Et c'était là ce que cachait la petite maison grise, avec son isolement, son silence, son obscurité : une femme aveugle, un vieillard imbécile, une pauvre jeune fille flétrie avant le temps, parce que sa jeunesse avait été opprimée, écrasée par les vieillesses qui l'entouraient, par les vieux murs qui la retenaient captive.

Encore si le ciel eût fait d'Ursule une intelligence bornée, une ménagère active, absorbée par les travaux de la journée, heureuse de ses fatigues, agitée par les petites choses, et parlant pour ne rien dire ! Mais, dans cette maison, il avait oublié une mélancolique jeune fille, rêveuse, exaltée, devinant la vie, entrevoyant ses bonheurs, aimant jusqu'à ses tristesses ; il avait fait de son âme un instrument dont les cordes auraient pu rendre un son délicieux, puis il les avait toutes condamnées à un éternel silence.

Hélas ! le sort d'Ursule était encore plus triste que je ne l'avais supposé, lorsqu'à voir sa pâleur

et son abattement je la croyais souffrante d'un malheur; il n'y avait rien eu dans sa vie!... rien.

Elle avait vu le temps emporter jour à jour sa jeunesse, sa beauté, ses espérances, sa vie: et rien, toujours rien, le silence et l'oubli!

Je revins souvent voir Ursule, et voici à peu près comment, un jour, assise avec moi auprès de la fenêtre, elle me raconta sa vie:

« Je suis née dans cette maison, je ne l'ai jamais quittée; mais ma famille n'est pas de ce pays, nous y sommes étrangers, sans liens, sans amis. Mes parents étaient déjà âgés quand ils se sont mariés; je ne les ai jamais connus jeunes. Ma mère devint aveugle : ce malheur attrista son caractère; aussi la maison paternelle fut-elle toujours bien austère, je n'y ai jamais chanté ! Personne n'y a été heureux ; mon enfance fut silencieuse; on ne m'a jamais permis le plus léger bruit.

« On ne m'a donné que de bien rares caresses. Mes parents m'aimaient cependant, mais ils ne m'ont jamais dit ce qu'ils sentaient ; j'ai jugé leur cœur d'après le mien, je les ai aimés,

et j'en ai conclu qu'ils m'aimaient aussi. Cependant ma vie n'a pas toujours été aussi triste qu'elle l'est en ce moment, j'avais une sœur...»

Les yeux d'Ursule se mouillèrent de larmes, mais ces larmes ne coulèrent pas : elles avaient l'habitude de rester cachées dans le fond du cœur de la pauvre fille. Elle reprit :

« J'avais une sœur aînée ; elle était un peu silencieuse, comme ma mère, mais elle était compatissante, douce, affectueuse pour moi. Nous nous sommes bien aimées !... Nous nous partagions les soins à rendre à nos parents. Jamais nous n'avons eu la joie de nous promener ensemble, là-bas, dans les bois, sur le haut de la colline : l'une de nous restait toujours à la maison pour soigner notre vieux père ; mais celle qui était sortie rapportait quelques branches d'aubépine, cueillies sur les haies, et parlait à sa sœur du soleil, des arbres, de l'air : l'autre croyait aussi avoir quitté la maison. Le soir, nous travaillions ensemble près de la lampe : nous ne pouvions causer, car nos parents sommeillaient à côté de nous ; mais, du moins, en levant les yeux, chacune de nous

rencontrait sur le visage de l'autre un doux sourire. Nous montions ensuite nous coucher dans la même chambre, ne nous endormant qu'après qu'une voix amie eût souvent répété : « Bonsoir ! dors bien, ma sœur ! »

« Dieu aurait dû nous laisser ensemble, n'est-ce pas?... Je ne murmure pas, cependant; Marthe est heureuse là-haut!

« Je ne sais si c'est le manque d'air, d'exercice, ou bien encore le manque de bonheur, qui donna à Marthe les premiers germes de sa maladie, mais je la vis s'affaiblir, languir, souffrir. Hélas! moi seule m'inquiétais pour elle : ma mère ne la voyait pas et Marthe ne se plaignait jamais; mon père commençait à entrer dans l'insensibilité que vous lui voyez aujourd'hui. Ce ne fut que bien tard que je pus décider ma sœur à appeler un médecin.

« Il n'y avait plus rien à faire: elle languit encore quelque temps, puis mourut.

« La veille de sa mort, elle me fit asseoir près de son lit, prit une de mes mains dans ses mains tremblantes : « Adieu, ma pauvre Ursule! » me dit-elle. « Je ne regrette que toi sur la

« terre. Aie bon courage; soigne bien notre « père et notre mère : ils sont bons, Ursule, ils « nous aiment, quoiqu'ils ne le disent pas tou- « jours. Ménage ta santé pour eux, tu ne peux « mourir qu'après eux. Adieu, ma bonne sœur; « ne pleure pas trop; prie Dieu souvent... et « au revoir, Ursule! »

« Trois jours après, on emportait d'ici Marthe, couchée dans son cercueil, et je restai seule près de mes parents.

« Quand j'appris à ma mère aveugle la mort de ma sœur, elle jeta un grand cri, fit quelques pas au hasard dans la chambre, puis tomba à genoux. Je m'approchai d'elle, la relevai et la ramenai à son fauteuil.

« Depuis lors, elle n'a plus crié ni pleuré; seulement elle est plus silencieuse encore qu'elle n'était, et je vois plus souvent que de coutume les grains de son chapelet rouler entre ses doigts.

« Je n'ai presque plus rien à vous raconter. Mon père tomba tout à fait en enfance; nous perdîmes un peu de la petite fortune qui faisait notre bien-être. Je voulus que mes parents ne

s'en aperçussent pas; les tromper était bien facile! l'un ne comprend rien, l'autre n'y voit pas. Je me mis à travailler et à vendre en secret mes broderies. Je ne cause plus avec personne depuis que ma sœur est morte. J'aime la lecture, et je ne puis lire : il faut que je travaille. Je ne prends l'air que le dimanche; je ne vais pas bien loin, car je suis seule.

« Il y a quelques années, lorsque j'étais plus jeune, j'ai beaucoup rêvé, là, à cette fenêtre, en regardant le ciel. Je peuplais ma solitude de mille chimères qui abrégeaient la longueur du jour. Maintenant une espèce d'engourdissement alourdit mes pensées, je ne rêve plus.

« Tant que j'ai été jeune et un peu jolie, j'ai espéré, au hasard, je ne sais quel changement dans ma destinée. Maintenant j'ai vingt-neuf ans ; la tristesse a, plus encore que les années, flétri mon visage — tout est dit!... je n'attends plus, n'espère plus; j'achèverai ici mes jours isolés.

« Ne croyez pas que j'aie tout de suite accepté cette amère destinée avec résignation. Non ! Il y avait des jours où mon cœur se ré-

voltait de vieillir sans aimer. — N'être pas aimé, cela encore est possible, mais ne pas aimer, cela tue! — Vous l'avouerai-je? j'ai murmuré contre la Providence; j'ai eu contre elle de coupables pensées de révolte et de reproches.

« Mais ce tumulte intérieur a passé aussi comme mes espérances. Je songe aux douces paroles de Marthe : « Au revoir, ma sœur! » et il ne reste plus en moi qu'une passive résignation, qu'une humble abnégation de moi-même. Je prie souvent, je ne pleure plus que rarement! — Et vous, vous êtes heureuse! »

Je ne répondis pas à la question d'Ursule; parler du bonheur devant elle, c'eût été comme parler d'un ami ingrat devant ceux qui sont oubliés de lui.

Par une belle matinée d'automne, à quelques mois de là, j'allais sortir de chez moi pour me rendre chez Ursule, quand un jeune lieutenant du régiment en garnison dans la petite ville que j'habitais vint me voir; me trouvant prête à sortir, il m'offrit son bras et se dirigea avec moi vers l'étroite ruelle d'Ursule. Le hasard

me fit parler d'elle, de l'intérêt que je lui portais; et, comme le jeune officier, que j'appellerai Maurice d'Erval, semblait prendre plaisir à cette conversation, je marchai plus lentement. Quand nous atteignîmes la maison grise, je lui avais raconté toute l'histoire d'Ursule. Il la regarda avec intérêt et pitié, la salua et s'éloigna. Ursule, interdite par la présence d'un étranger, quand elle ne s'attendait à ne voir que moi, avait légèrement rougi. — Je ne sais si ce fut à cause de cet instant d'animation de son teint, ou si ce fut seulement par le désir que j'en avais, mais la pauvre fille me parut presque jolie.

Je ne pourrais dire quelles vagues pensées traversèrent mon esprit : je regardai longtemps Ursule, et puis, absorbée par mes réflexions, sans lui parler, je me levai, je passai mes mains sur les bandeaux de ses cheveux, je leur donnai une forme plus baissée sur ses joues pâles. Je détachai un petit velours noir autour de mon cou, pour le passer au sien, et je pris quelques fleurs pour les mettre à sa ceinture. — Ursule souriait sans comprendre. Le sourire d'Ursule

me faisait toujours mal : il n'y a rien de si triste que le sourire des personnes malheureuses; elles semblent sourire pour les autres et non pour elles.

Il se passa bien des jours avant que je revisse Maurice d'Erval, bien des jours encore avant que le hasard me ramenât avec lui près de la maison grise. Mais enfin cela arriva. — C'était au retour d'une promenade faite joyeusement par plusieurs personnes ensemble. En entrant dans la ville, chacun se dispersa; je pris le bras de Maurice d'Erval pour me rendre chez Ursule. — C'était dénué de raison, mais j'éprouvais involontairement une vive émotion; je ne parlais plus, je formais mille rêves. Il me semblait impossible que le jeune officier ne devinât pas mes pensées. Je croyais, j'espérais presque qu'il comprenait mon trouble intérieur; mais hélas! peut-être n'en était-il rien... Il y a tant de choses qui ne se disent qu'avec les paroles.

C'était le soir, un de ces beaux soirs d'automne où tout est calme et reposé; pas un souffle d'air n'agitait les arbres que coloraient

les derniers rayons du soleil couchant. Il était impossible de ne pas se laisser aller à une douce rêverie, en présence de cette belle nature qui endormait à cette heure-là tout ce qui avait vie dans son sein — hors l'homme, qui veillait pour penser. C'était un de ces moments où l'âme s'attendrit, où nous devenons meilleurs, où nous sommes prêts à pleurer, sans chagrin cependant.

Je levai les yeux; du bout de la ruelle j'aperçus Ursule. Un dernier rayon de soleil éclairait sa tête; ses cheveux noirs en recevaient un lustre inaccoutumé. Un peu de joie passait dans ses yeux en me regardant, et elle souriait de ce triste sourire que j'aimais tant. Sa robe noire, à longs plis tombants, dessinait sa taille que la maigreur rendait bien mince, bien souple, et non dépourvue de grâce; des violettes, ses fleurs favorites, étaient attachées à son corsage.

Il y avait dans la pâleur d'Ursule, dans sa robe noire, dans ses fleurs aux tristes couleurs, dans ce rayon de soleil couchant qui l'éclairait, quelque chose qui s'alliait harmonieusement

avec la beauté de la nature ce soir-là, avec la douce rêverie que nous éprouvions.

« Voilà Ursule ! » dis-je à Maurice d'Erval en fixant son attention sur la fenêtre basse de la petite maison. Il la regarda, et continua à marcher, les yeux toujours fixés sur elle. Ce regard déconcerta la pauvre fille, encore timide comme on l'est à quinze ans, et, quand nous arrivâmes près d'elle, les plus belles couleurs animaient son teint. Maurice d'Erval s'arrêta, échangea quelques paroles avec nous, puis s'éloigna. Mais depuis ce jour, il rentra souvent dans la ville par la ruelle d'Ursule ; il en arriva à lui dire bonjour ; enfin, une fois, il entra chez elle avec moi.

Il y a des âmes si désaccoutumées de l'espérance, qu'elles ne savent plus comprendre le bien qui leur arrive. Enveloppée dans sa tristesse, dans son découragement de toutes choses, comme dans un voile épais qui lui cachait le monde extérieur, Ursule ne voyait rien, n'interprétait rien, ne s'agitait de rien. Elle resta sous les regards de Maurice comme elle avait été sous les miens, abattue et résignée.

Quant à Maurice, je ne savais pas clairement ce qui se passait dans son cœur. Il n'avait pas d'amour, je le crois du moins; mais la pitié que lui inspirait Ursule allait jusqu'à l'affection, jusqu'au dévouement. Ce jeune homme, un peu exalté et rêveur, aimait l'atmosphère de tristesse qui régnait autour d'Ursule; il venait là, près d'elle, dire du mal de la vie, blasphémer contre ses bonheurs, ne parler que de ses mécomptes, sans s'apercevoir que de cet échange de tristesse s'exhalait dans ces deux âmes, jeunes encore, une douce sympathie qui allait ressembler au bonheur dont ils niaient l'existence.

Enfin, quelques mois après, un soir encore, sur la lisière d'une forêt marchant au milieu de landes incultes, à quelques pas de nos amis communs, Maurice me dit :

« Le bonheur le plus positif en ce monde n'est-il pas de faire celui d'un autre? N'y a-t-il pas dans la joie que l'on donne une immense douceur?... Se dévouer à qui sans vous n'aurait connu que les larmes de la vie, n'est-ce pas un bien préférable aux destinées les plus brillantes?

Faire renaître une âme qui se meurt; mieux que Dieu, peut-être, lui donner la vie... n'est-ce pas là un beau rêve? »

Je le regardai avec anxiété. Une larme brilla dans mes yeux.

« Oui! dit-il, demandez à Ursule si elle veut m'épouser! »

Un cri de joie fut ma réponse, et je me précipitai vers la demeure de la pauvre fille.

Lorsque j'arrivai chez Ursule, elle était, comme de coutume, assise, travaillant, somnolente. La solitude, l'absence de tout bruit, le vide de tout intérêt, avaient réellement endormi cette âme. C'était là une des premières bontés de Dieu : elle ne souffrait plus! les autres seuls s'apitoyaient encore sur cette immobilité d'une existence qui n'avait pas eu sa part de vie et de jeunesse. Elle sourit en me regardant : c'était là le plus grand mouvement de cette pauvre âme paralysée. Je ne craignis pas de donner une violente secousse à toute cette organisation souffrante, de la frapper d'une brusque commotion de bonheur : je voulais voir si la vie n'était qu'absente ou était définitivement éteinte.

Je m'assis sur une chaise devant elle, je pris ses deux mains dans mes mains, et, fixant mes yeux sur les siens :

« Ursule! lui dis-je, Maurice d'Erval m'a chargée de vous demander si vous vouliez être sa femme. »

La pauvre fille fut comme frappée de la foudre : à l'instant des larmes jaillirent de ses yeux; son regard, à travers ce voile humide, étincela; son sang, si longtemps arrêté, précipita son cours et couvrit ses joues des plus éclatantes couleurs; sa poitrine se souleva, livrant à peine passage à sa respiration oppressée; son cœur battit avec violence, ses mains pressèrent convulsivement les miennes. Ursule n'était qu'endormie, elle se réveillait. Comme la voix de Dieu avait dit à une jeune fille morte : « Lève-toi et marche! » ainsi l'amour disait à Ursule : « Réveille-toi! »

Ursule aima subitement; peut-être avait-elle aimé jusqu'alors en secret d'elle-même et des autres : en ce moment le voile se déchira, et elle vit son amour.

Au bout de quelques secondes, elle passa la

main sur son front, et dit à voix basse : « Non ! ce n'est pas possible ! »

Je ne fis que répéter la même phrase : « Maurice d'Erval demande si vous voulez devenir sa femme » — afin d'accoutumer Ursule à cet assemblage de mots, qui, ainsi que des notes harmonieuses forment un accord, formait pour la pauvre fille une mélodie inconnue.

« Sa femme ! répéta-t-elle avec extase, sa femme ! » et, se précipitant vers le fauteuil de sa mère : « Ma mère, entendez-vous? dit-elle ; il me demande d'être sa femme.

— Ma fille, répondit la vieille aveugle en cherchant à prendre la main d'Ursule, ma fille bien-aimée, Dieu devait tôt ou tard récompenser tes vertus.

— Mon Dieu ! s'écria Ursule, qu'est-ce qui m'arrive donc aujourd'hui? — *Sa femme !* — *Ma fille bien-aimée !* »

Elle se jeta à genoux, les mains jointes, le visage inondé de larmes.

En ce moment des pas se firent entendre dans le petit corridor.

« C'est lui! s'écria Ursule. Mon Dieu! ajouta-t-elle en posant ses deux mains sur son cœur, voilà donc la vie! »

Je sortis par une porte dérobée, et je laissai Ursule, belle de larmes, d'émotion, de bonheur, recevoir seule Maurice d'Erval.

Depuis ce jour, Ursule fut métamorphosée. Elle se releva, se ranima, se rajeunit sous la douce influence du bonheur. Elle retrouva bien plus encore que la beauté qui s'était enfuie; il y eut en elle je ne sais quel rayonnement intérieur qui donnait à son visage une expression indéfinissable de joie voilée. Son bonheur prenait en elle quelque chose de sa première nature; il était recueilli, silencieux, calme, exalté avec mystère. Aussi Maurice qui avait aimé une femme assise à l'ombre, pâle et désenchantée de la vie, n'avait rien à changer aux couleurs du tableau qui lui avait plu, quoique Ursule fût heureuse.

Ils passèrent l'un à côté de l'autre de longues soirées dans le petit salon du rez-de-chaussée. Ils se parlaient un peu, se regardaient beaucoup, et rêvaient ensemble.

Ursule aimait avec candeur, avec simplicité. Elle disait à Maurice : « Je suis heureuse; je vous aime, je vous remercie. »

Leur bonheur ne chercha ni le soleil, ni le grand air, ni l'espace; la petite maison grise en fut le seul témoin. Ursule travaillait toujours, et restait près de ses parents. Mais si sa personne occupait, immobile, la même place qu'auparavant, son âme s'était envolée, libre, ressuscitée, radieuse ; les murs de cette étroite demeure ne la contenaient plus : elle avait pris son essor. Ainsi la douce magie de l'espérance, non-seulement embellit l'avenir, mais encore s'empare du présent, et par son prisme tout-puissant métamorphose l'aspect de toutes choses. Cette pauvre maison était toujours morne et sombre comme depuis vingt ans.... mais une seule pensée, glissée au fond du cœur d'une femme, en avait fait un palais. O rêves d'espérance! dussiez-vous fuir toujours comme les nuages dorés s'enfuient dans le ciel! passez, passez dans notre vie!... Celui qui ne vous a pas connus est mille fois plus pauvre que celui qui vous regrette.

Ainsi s'écoula pour Ursule un temps bien heureux.

Mais un jour arriva où Maurice, en entrant dans le petit salon, dit à sa fiancée :

« Mon amie, hâtons notre mariage; le régiment va changer de garnison : il faut nous marier pour que vous partiez avec moi.

— Allons-nous loin, Maurice?

— Êtes-vous donc effrayée, ma chère Ursule, de voir un nouveau pays, un autre coin du monde? Il y en a de plus beaux que celui-ci.

— Ce n'est pas pour moi, Maurice, mais pour mes parents; ils sont bien vieux pour faire un long voyage ! »

Maurice resta immobile devant Ursule. Quoique le voile épais que le bonheur met sur les yeux eût empêché Maurice de réfléchir, pourtant il savait bien qu'Ursule, pour partager sa destinée errante, devait se séparer de ses parents. Il avait prévu sa douleur; mais, confiant dans l'amour qu'il inspirait, il avait cru que cet amour dévoué aurait la puissance d'adoucir toutes larmes dont il ne serait pas la source. Il fallait enfin éclairer Ursule sur son avenir, et,

triste de l'inévitable chagrin qu'il allait donner à sa fiancée, Maurice la prit par la main, la fit asseoir à sa place accoutumée et lui dit doucement :

« Mon amie, il est impossible que votre père et votre mère puissent nous suivre dans notre vie errante!... Jusqu'à présent, Ursule, nous avons aimé, pleuré ensemble ; nous avons fait de la vie un rêve, sans aborder aucune question qui eût rapport à ses détails positifs. Le moment est venu de parler de notre avenir. Mon amie, je suis sans fortune, je ne possède que mon épée. Encore au début de ma carrière, mes appointements ne s'élèvent qu'à quelques cents francs, dont l'insuffisance nous impose à l'un et à l'autre une vie toute de privations. J'ai compté sur votre courage. Mais vous seule devez me suivre; la présence de vos parents dans notre intérieur amènerait une misère impossible : nous n'aurions pas de pain !

— Quitter mon père et ma mère ! s'écria Ursule.

— Laissez-les avec le peu qu'ils possèdent dans cette petite maison ; confiez-les à des mains sûres, et vous, suivez votre mari !

— Quitter mon père et ma mère! répéta Ursule; mais vous ne savez donc pas que ce qu'ils possèdent ne peut suffire à leur existence; que, pour payer le loyer de cette triste demeure, je travaille à leur insu; que depuis vingt ans ils n'ont reçu d'autres soins que les miens?

— Ma pauvre Ursule, reprit Maurice, il faut se soumettre à ce qui est inévitable. Vous leur avez caché la perte de leur petite fortune; qu'ils l'apprennent maintenant, puisque cela est nécessaire. Réglez leurs habitudes sur le bien qui leur reste; car, hélas! mon amie, nous n'avons rien à leur donner!

— Partir sans les emmener!... c'est impossible! Je vous dis qu'il faut que je travaille pour eux!

— Ursule, mon Ursule! reprit Maurice en serrant dans ses mains les mains de la pauvre femme, je vous en conjure, ne vous laissez pas égarer par les élans de votre cœur généreux; réfléchissez, regardez la vérité en face. Nous ne refusons pas de donner; nous n'avons rien à donner! Nous ne pouvons vivre que seuls; et

encore, parce que vous et moi nous aurons du courage pour souffrir.

— Je ne puis les quitter!... reprit Ursule avec déchirement en regardant les deux vieillards endormis dans leurs fauteuils.

— Ne m'aimez-vous pas, Ursule? » dit Maurice à sa fiancée.

La pauvre fille ne répondit que par un torrent de larmes.

Maurice resta longtemps encore près d'elle. Il lui dit mille douces paroles de tendresse; il lui expliqua cent fois leur position, amena dans son esprit la conviction que ce qu'elle avait rêvé était impossible, entra dans les détails de l'existence future de ses parents, puis la quitta, après lui avoir prodigué mille noms affectueux. — Elle l'avait laissé parler sans lui répondre.

Ursule, restée seule, appuya sa tête sur sa main et demeura immobile des heures entières. Hélas! le tardif bonheur qui était venu briller un instant sur sa vie s'enfuyait; les doux rêves, ces amis de toutes les âmes jeunes, absents pour elle depuis si longtemps, n'étaient revenus que pour partir encore! L'oubli, le silence, l'obscu-

rité reprenaient possession de cette existence que le bonheur leur avait un instant disputée. — La nuit s'écoula ainsi. Que se passa-t-il dans l'âme de la pauvre fille? Dieu l'a vu. Elle, elle n'en a rien dit sur la terre.

Aux premières lueurs du jour, elle tressaillit, ferma la fenêtre restée ouverte depuis la veille au soir, et pâle, tremblante de froid et d'émotion, elle prit du papier, une plume, et écrivit :

« Adieu, Maurice ! Je reste près de mon père et de ma mère. Ils ont besoin de mes soins et de mon travail; les abandonner dans leur vieillesse, ce serait les faire mourir. Ils n'ont plus que moi dans le monde ! Ma sœur, à son heure dernière, me les a confiés et m'a dit : « Au revoir, Ur-« sule ! » Je ne la reverrais pas, si je ne remplissais pas mes devoirs.

« Je vous ai bien aimé ! je vous aimerai toujours; ma vie ne sera plus qu'un souvenir de vous. Vous avez été bon, généreux; mais, hélas ! nous sommes trop pauvres pour nous marier : je l'ai compris hier... Adieu ! — il faut bien du courage pour écrire ce mot-là ! J'espère que votre vie sera douce. Une autre femme, plus heureuse

que moi, vous aimera... cela est si facile de vous aimer! Pourtant, n'oubliez jamais tout à fait la pauvre Ursule. Adieu, mon ami. — Ah! je savais bien, moi, que je ne pouvais pas être heureuse!

« Ursule. »

J'abrége ce récit. — Ursule revit Maurice, me revit; mais toutes nos prières, nos supplications furent inutiles : elle ne voulut jamais quitter ses parents. « Il faut que je travaille pour eux! » disait-elle. En vain, ayant de l'égoïsme à sa place, je lui parlai de l'amour de Maurice, de son bonheur à elle; en vain, avec une sorte de cruauté, je lui rappelai son âge, l'impossibilité de retrouver une chance quelconque de changer sa destinée... Elle pleurait en m'écoutant, mouillant de ses larmes l'ouvrage qu'elle ne voulait pas interrompre; puis, la tête baissée sur sa poitrine, elle répétait à voix basse : « Ils en mourraient; il faut que je travaille pour eux! » Elle exigea de nous que sa mère ne fût pas instruite de ce qui se passait; ceux pour lesquels elle se sacrifiait l'ignorèrent toujours : un

pieux mensonge les trompa sur les causes de la rupture du mariage de leur fille. Ursule reprit sa place près de la fenêtre, recommença ses broderies et travailla sans relâche, immobile, pâle, brisée.

Hélas! Maurice d'Erval avait une de ces âmes sages et mesurées qui assignent des limites même au dévouement, et qui ne savent pas entreprendre de sublimes folies; son cœur, comme sa raison, admettait qu'il y eût des choses impossibles. Si le mariage d'Ursule avait eu lieu sans obstacle, peut-être eût-elle pu jusqu'à son dernier soupir croire à l'amour *sans bornes* de son époux : il y a des affections qui ont besoin d'un chemin facile; mais une barrière à franchir vint, comme une fatale épreuve, mettre en pleine lumière aux yeux mêmes de Maurice l'amour qu'il éprouvait : il en vit les limites.

Maurice supplia, pleura longtemps, puis enfin se blessa, se découragea et s'éloigna.

Un jour vint où, tandis qu'Ursule était assise près de sa fenêtre, elle entendit de loin passer une musique militaire, et des pas lourds et mesurés retentirent à son oreille. C'était le régi-

ment qui partait, musique en tête. Les fanfares du départ venaient, comme un triste adieu, résonner, puis s'éteindre dans la ruelle qu'Ursule habitait. Tremblante, elle écouta. La musique, d'abord éclatante et tout près d'elle, bientôt s'adoucit et s'éloigna; de loin, elle ne parvint plus à ses oreilles que comme une rumeur incertaine; puis, de temps en temps, le vent seul en apporta jusqu'à elle un son isolé; puis enfin un silence complet succéda à tous ces chants qui se perdaient dans l'espace. La dernière espérance de la vie d'Ursule semblait attachée à ces accords qui résonnaient au loin... elle fuyait, s'éloignait, s'éteignait avec eux! — La pauvre fille laissa tomber sa broderie sur ses genoux, et cacha sa figure dans ses deux mains; à travers ses doigts quelques larmes coulèrent. Elle resta ainsi tant que l'on entendit le bruit des pas et de la musique du régiment; puis elle reprit son ouvrage... Elle le reprenait pour toute sa vie!

Le soir de ce jour d'éternelle séparation, de ce jour où le grand sacrifice fut consommé, Ursule, après avoir donné à ses parents les soins qui terminaient chaque journée, s'assit au pied

du lit de sa mère et se pencha vers elle, fixant sur elle un regard que l'aveugle ne pouvait voir humide de larmes. Lui prenant doucement la main, la pauvre fiancée abandonnée murmura d'une voix émue :

« Ma mère, vous m'aimez, n'est-ce pas? Ma présence vous fait du bien? mes soins vous sont doux, ma mère? N'est-ce pas, vous souffririez de me quitter? »

L'aveugle tourna la tête du côté de la muraille, et dit :

« Mon Dieu! Ursule, je suis fatiguée; laisse-moi donc reposer. »

Ce mot de tendresse qu'elle était venue demander comme unique récompense de son douloureux dévouement, ne fut pas prononcé. La vieille aveugle s'endormit en repoussant la main que sa fille lui tendait. — Mais entre les deux rideaux de serge verte de l'alcôve il y avait un Christ en bois, bruni par le temps. Ses pauvres mains, que nul ami ne voulait presser sur la terre, Ursule les tendit vers son Dieu, et, s'agenouillant près du lit de l'aveugle, elle pria longtemps.

Depuis lors Ursule devint plus pâle, plus silencieuse, plus immobile que jamais. Ces nouvelles larmes emportèrent les dernières traces de sa jeunesse et de sa beauté; elle vieillit en quelques jours.

A personne maintenant elle ne pouvait plaire; mais, l'eût-elle pu, Ursule ne l'eût pas désiré. « Tout est dit! » était une phrase qu'elle avait déjà prononcée; mais, cette fois-là, elle avait tristement raison, tout était dit pour elle.

On n'entendit plus parler de Maurice d'Erval. Ursule lui avait plu, comme un gracieux tableau dont la mélancolie avait ému son âme; en s'éloignant, les couleurs du tableau pâlirent, puis s'effacèrent. Il oublia.

Hélas! que de choses s'oublient dans la vie! Pourquoi le ciel, qui a permis que, pour bien des cœurs, l'amour s'éteignît par l'habitude de se voir, n'a-t-il pas du moins accordé à ceux qui se séparent la faculté de se pleurer longtemps? Mon Dieu! la vie que tu as faite est souvent bien triste!

Un an après ces événements, la mère d'Ursule tomba malade. Son mal n'était pas du genre de

ceux pour lesquels il existe des remèdes ; c'était la vie qui s'en allait sans secousse, sans déchirement. Ursule veilla, pria près du lit de sa mère, puis reçut son dernier soupir avec sa dernière bénédiction.

« A ton tour, Marthe ! dit Ursule, notre mère est près de toi maintenant, conduis-la vers Dieu ! »

Puis elle vint s'agenouiller près du vieillard qui restait seul. Elle lui fit prendre le deuil sans qu'il parût s'en apercevoir ; mais le deuxième jour après la mort de la pauvre aveugle, quand on eut enlevé le fauteuil où elle était restée assise tant d'années près de son vieux mari, le vieillard se tourna vers la place vide et cria : « Ma femme ! » Ursule lui parla, essaya de le distraire, il répéta : « Ma femme ! » et deux larmes roulèrent sur ses joues. Le soir on lui porta sa nourriture ; mais il détourna la tête, et d'une voix triste, les yeux fixés sur la place vide, il dit encore : « Ma femme ! »

Ursule, au désespoir, essaya tout ce que sa douleur et sa tendresse purent lui suggérer.... le vieillard idiot resta penché vers l'endroit où

était le fauteuil de l'aveugle, et, refusant toute nourriture, les mains jointes, il regardait Ursule en répétant, comme un enfant qui supplie pour obtenir ce qu'il désire : « Ma femme! »

Un mois après, il se mourait.

A ses derniers instants, quand le prêtre appelé près de lui essaya de le faire penser à Dieu, son créateur, un moment vint où cette intelligence mourante parut se ranimer, car le vieillard joignit les mains et regarda le ciel. Mais une dernière fois il s'écria : « Ma femme! » comme s'il l'avait vue planer au-dessus de sa tête.

Au moment où l'on emporta de la petite maison grise le cercueil de son père, Ursule murmura : « Mon Dieu, j'avais mérité qu'ils vécussent plus longtemps! »

Et Ursule resta seule pour toujours.

Tout cela s'est passé il y a bien des années.

Il m'a fallu quitter la petite ville de ***, quitter Ursule. — J'ai voyagé. Mille événements se sont succédé dans ma vie, sans effacer de mon souvenir l'histoire de cette pauvre fille. Mais

Ursule, comme ces âmes brisées qui refusent toute consolation, se fatigua de m'écrire. Après de vains efforts pour la porter à pleurer de loin avec moi, j'ai perdu sa trace.

Qu'est-elle devenue? existe-t-elle? est-elle morte?

Hélas! la pauvre fille n'a jamais eu de chances heureuses : je crains qu'elle ne vive encore!

FIN DE RÉSIGNATION

TABLE

	Pages.
Marie-Madeleine	1
Le Médecin du Village	109
Résignation	221

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GIRARD et A. BOITTE, ÉDITEURS, 42, RUE DE L'ÉCHIQUIER
PARIS